

Histomag

39-45

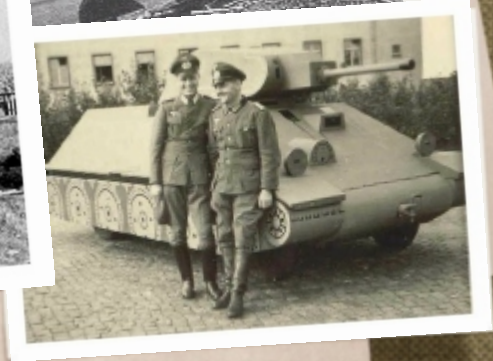
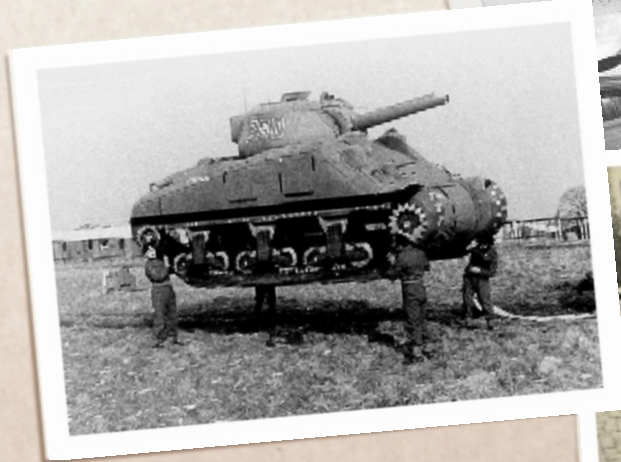
LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - N°90 JANVIER-FEVRIER-MARS 2015

TOP SECRET

NUMÉRO **90** 

Les intox

de la Seconde Guerre mondiale



Avec la participation de :

Francois Delpla, Daniel Ruelens
Frédéric Bonnus, Alain Adam ...

ISSN 2267-0785 0,00 €



9 772267 078009



Ligne éditoriale

Histomag est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire.

À ce titre, ce magazine est le premier trimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toutes les personnes qui souhaitent y publier un article, communiquer des informations, faire une annonce ...

Si vous souhaitez devenir partenaire d'Histomag, vous avez la possibilité de contacter notre rédacteur en chef.

Rédaction

Responsable d'Édition : Prosper Vandenbroucke

Rédacteur en Chef : Vincent Dupont

Conseillers de rédaction : Patrick Babelaere, Alexandre Sanguedolce, Frédéric Bonnus

Responsable communication et partenariats : Jean Cotrez

Premières Corrections : Pierre Guiraud

Relecture et correction définitive : Vincent Dupont, Frédéric Bonnus, Pierre Guiraud, Patrick Babelaere, Marc Taffoureau

Infographie et Mise en pages : Frédéric Bonnus

Rubrique Commémoration : Marc Taffoureau

Responsable rubriques : Jean Cotrez

Numéro ISSN : 2267 - 0785

Contacts :

Forum : contact@39-45.org

Histomag : histomag@39-45.org

Web :

Forum : <http://www.39-45.org>

Histomag : <http://www.39-45.org/histomag>



Histomag est une publication trimestrielle gratuite du Forum « Le Monde en Guerre » sous format pdf. Marque, logos, design et contenus déposés et protégés. Toute reproduction sous quelque support que ce soit est interdite sans notre autorisation et/ou celle de l'auteur concerné. Le format « pdf » est une propriété d'Adobe inc.

- 3 **Editorial** (Vincent Dupont)
- 4 **Interview de Marie Nancy** (Jean Cotrez)

Le Dossier :

Les intox de la seconde guerre mondiale

- 12 **Les manipulations d'Adolf Hitler** (François Delpla)
 - 17 **Alfred Naujocks une intox pour un prétexte** (Prosper Vandenbroucke)
 - 20 **Le guet-apens de Pearl Harbor** (Frédéric Bonnus)
 - 30 **Les Panzer-Attrappen** (Alain Adam)
 - 47 **L'intox à l'anglaise** (Vincent Dupont)
 - 60 **Les bombes en bois** (Pierre-Antoine Courouble)
 - 74 **L'opération « Greif »** (Daniel Ruelens)
 - 78 **Coin maquettiste : le Panther Ersatz M10** (Frédéric Bailloeu)
-
- 81 **Roger Puybouffat** (Xavier Riaud)
 - 85 **L'univers concentrationnaire 2eme partie** (Lucile Gruwez)
 - 98 **Coin Béton : l'organisation Todt** (Jean Cotrez)
 - 107 **Ceux qui restaurent : la tamarissière** (Jean Cotrez)
 - 115 **Le coin des lecteurs** (Vincent Dupont)



La couverture

Sur une idée originale de notre rédacteur en chef.
Montage de diverses photos et illustrations



Comme le vieux Sun Tzu l'annonçait déjà il y a près de 2500 ans, "Toute guerre est fondée sur la tromperie", et en effet l'utilisation du mensonge, de la désinformation, des leurre est encore aujourd'hui l'apanage de nombreuses guerres pour que des vies humaines soient épargnées voire pour simplement induire en erreur un adversaire afin de le dominer

dans un rapport de force militaire mais aussi politique ou diplomatique- pour la petite histoire au moins jusque dans les années 1990 on peut trouver ce genre de pratiques puisque les troupes de la coalition découvrirent en Irak des chars gonflables recouvert d'une feuille de métal afin qu'ils soient visibles au radar -. Et si les ruses d'Ulysse ou de Du Guesclin sont devenues célèbres, celles déployées par les belligérants durant la Seconde Guerre mondiale le sont parfois moins. Aussi nous avons décidé de nous pencher sur quelques unes d'entre elles.

Voilà pourquoi, après l'interview de Marie Nancy que vous lirez en début de numéro, vous pourrez découvrir quelques exemples du sujet qui nous intéresse aujourd'hui : les intoxications, les manœuvres de désinformation et de déception durant la Seconde Guerre mondiale. En premier lieu, c'est le cadre de la manipulation diplomatique qui sera abordé avec les manœuvres d'Hitler par François Delpla. Dans la continuité c'est le personnage d'Alfred Naujocks que Prosper Vandenbroucke nous présentera. Puis Frédéric Bonnus nous parlera de Morimura Tadachi et de la préparation du guet-apens de Pearl Harbour avant qu'Alain Adam ne nous livre les secrets des Panzertrappen allemands. . Votre serviteur tentera de vous résumer les plans d'intoxications britanniques puis Pierre-Antoine Courouble nous parlera des bombes en bois sur lesquelles il a travaillé depuis longtemps déjà.

Enfin Daniel Ruelens nous présentera l'opération Greif ou comment les Allemands maquillèrent une de leurs unités durant la bataille des Ardennes, opération que Frédéric Bailloeuil s'est chargé de nous présenter quant à lui en nous proposant une maquette du Panther Ersatz M10.

Bien évidemment, outre notre dossier spécial, vous pourrez trouver en deuxième partie, comme à l'accoutumée, nos rubriques « hors-dossier », pour continuer de vous faire découvrir l'histoire de la Seconde Guerre sous d'autres angles thématiques. Vous retrouverez ainsi Xavier Riaud qui nous parlera de Roger Puybouffat avant que Lucile Gruwez ne nous présente la seconde partie de son étude sur l'univers concentrationnaire. Puis Jean Cotrez se penchera sur l'Organisation Todt ainsi que sur ceux qui restaurent la batterie de la Tamarissière près d'Agde. Enfin nos lecteurs retrouveront, comme d'habitude, la présentation de quelques ouvrages que la rédaction a jugés bon de vous recommander.

« Toute la rédaction de l'Histomag 39-45 vous souhaite une excellente lecture et une Bonne Année 2015 ! Je rappelle que l'Histomag 39-45, fier de compter dans ses contributeurs des historiens professionnels et des passionnés avertis, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain. Donc si vous avez une idée, un projet, n'hésitez pas ! Contactez la rédaction ! »

Ces mots que je mets aujourd'hui volontairement entre guillemets, furent longtemps dans l'esprit d'un homme qui a fait beaucoup pour ce magazine et qui nous a quittés cette année :

Daniel Laurent. Mes premiers articles c'est lui qui les a publiés, m'expliquant ses exigences et peu à peu m'apprenant les ficelles du métier de rédacteur en chef que j'allais reprendre après lui. On peut dire qu'il a lancé l'Histomag au sens où ses efforts et ceux de ses "galériens" comme il aimait les appeler ont fait une publication régulière et de qualité. Entre deux "coups de gueule" nous lui devons beaucoup et nous honorons sa mémoire.



JE SUIS CHARLIE

La rédaction de l'Histomag 39-45 rend hommage à Charlie Hebdo et à ses membres.
Que jamais ne meure la liberté.



Marie Nancy

par Jean COTREZ

Marie Nancy, réalisatrice de télévision vient d'achever le tournage d'un film sur la vie de son oncle Jacques Nancy, héros de la résistance dans le grand sud-ouest. Alors que le film « les saboteurs de l'ombre et de la lumière » vient juste d'être présenté au festival du film d'histoire de Pessac (33) et sur les écrans de France3 Aquitaine, Marie s'est gentiment prêtée au jeu et a bien voulu répondre à nos questions. Qu'elle en soit remerciée.

Histomag 39-45 : Bonjour Marie. Je pense que le mieux pour nos lecteurs qui ne vous connaissent pas encore est que vous vous présentiez à nous. Vous êtes réalisatrice pour la télévision, pouvez-vous nous parler de votre parcours et des films ou documentaires que vous avez déjà réalisés ?

Marie Nancy : Je suis en effet réalisatrice de télévision depuis plus de 20 ans. J'ai réalisé de nombreux reportages sur la mer, les pêcheurs, les marins, dont certains ont été diffusés dans l'émission Thalassa. Je me suis également intéressée à l'archéologie et aux arts plastiques dans mes films.

HM : D'où vous vient le goût pour les choses de la seconde guerre mondiale ? C'est l'histoire de votre oncle, Jacques Nancy qui vous y a amené ?

MN : La seconde guerre mondiale, la résistance et les maquis m'ont toujours beaucoup intéressée. Toutefois, le fait d'avoir un oncle qui fut un chef de maquis emblématique et un héros de la résistance a compté dans ma démarche pour réaliser le film « Les Saboteurs de l'Ombre et de la Lumière ».



MARIE NANCY

La famille Nancy, comme toutes les familles de résistants, était discrète, pudique et très taiseuse sur le passé de ses héros. Lors du second conflit mondial, ma grand-mère a eu ses trois fils engagés dans la Résistance et la clandestinité (maquis FFI et Corps-Franc Pommiès). Les valeurs de la Résistance pour la défense de la Liberté ont accompagné toute mon enfance. Résistance à l'envahisseur pour préserver la souveraineté et l'indépendance de son pays et défendre les libertés citoyennes et individuelles. Du plus loin qu'il m'en souviennne, j'ai été bercée par ces mots, magiques et impressionnants pour une toute petite fille. Des mots prononcés par mes grands-parents, mes parents et leurs proches, des mots qui raisonnent encore dans ma mémoire et sont intimement liés à mes souvenirs d'enfance. Pour autant, l'héroïsme de mon père, de son frère cadet et surtout celui de mon oncle, n'était pas mis en avant chez les Nancy. On disait quelquefois que Jacques avait été un héros, qu'il avait fait sauter des ponts, des routes, des trains ...

qu'il avait risqué sa vie pour libérer la France. On en parlait comme d'une histoire évidente, presque banale ... Dans ma petite tête d'enfant, le héros était à la fois un être normal mais aussi magique par sa force de caractère. C'était toujours la fête, lorsque Jacques Nancy et sa jeune femme Maryse, résistante elle aussi, venaient chez nous. J'admirais la beauté de ce couple.

tout de suite, dans un état de proximité, de complicité et même d'intimité avec les maquisards de mon oncle. Grâce à ce climat exceptionnel de confiance et de générosité, j'ai pu recueillir des témoignages d'une réelle valeur historique, d'une grande intensité et d'une profonde émotion. C'est cette approche atypique, d'intimité avec les «acteurs» de mon sujet, qui a séduit mon producteur Grand Angle et les responsables de France 3.



NANCY (ÉCHARPE ROUGE) ET SES ADJOINTS DE LA SECTION SPÉCIALE DE SABOTAGE

J'ai donc grandi avec l'idée d'avoir un oncle qui se conduisit en héros entre 1939 et 1945, jusqu'à ce jour de mai 2007, où son fils adoptif me fit rencontrer en Charente, les anciens maquisards de la Section Spéciale de Sabotage de Jacques Nancy. Lorsque ces hommes âgés m'ont raconté de manière passionnée, drôle et tendre - les larmes au bord des yeux - leurs souvenirs de sabotages et de combats sous les ordres de leur capitaine, dit «le Pitaine», le choc émotionnel fut très fort. J'ai alors décidé de les revoir pour enregistrer leurs témoignages et réaliser un film en hommage à tous ces maquisards, saboteurs combattants et à leur chef. Un hommage préservant la plus grande rigueur historique et l'indépendance d'esprit qui me garderont à distance d'une hagiographie familiale. Le fait d'être la nièce de Jacques Nancy m'a permis de rentrer,

Les hommes de la Section Spéciale de Sabotage, ces baroudeurs des forêts d'Horte, de Bois-Blanc, de Chasseneuil en Charente, mais aussi de Puycharnaud, de Piégut, de Saint-Estèphe en Dordogne, attendent depuis 70 ans qu'on reconnaisse leur rôle déterminant de saboteurs de routes, de ponts, de pylônes, de locomotives et de chemins de fer ... et surtout de combattants qui ont sauvé de nombreuses vies, notamment lors de la Libération d'Angoulême, de Saintes et de Niort, faits encore trop peu connus du grand public. La réalisation de ce film, *Les Saboteurs de l'Ombre et de la Lumière*, sera un événement majeur pour leurs familles* et l'occasion unique de rendre l'hommage mérité au Capitaine Jacques Nancy et à tous ces résistants venus de Poitou-Charentes, du Limousin et d'Aquitaine pour défendre leur territoire et leur région, leur pays.

Certains d'entre eux, ont fait le sacrifice héroïque de leur vie pour nous épargner la barbarie nazie afin que nous puissions, aujourd'hui, vivre libres dans une France souveraine. En tant que réalisatrice, « passeur de mémoire » et nièce de Jacques, j'ai le devoir de faire ce film pour sortir ces héros de l'ombre et les mettre en Lumière.

** Nota : Certains enfants et petits-enfants jouent le rôle de leurs parents et grands-parents résistants dans le film.*

De retour à Pau, il rentre en contact avec un réseau dépendant du SOE, Section Française des services secrets anglais du Colonel Maurice Buckmaster. Ce réseau, étant infiltré par l'ennemi Jacques est recherché, il décide alors de quitter la France par l'Espagne afin de rejoindre les Forces Françaises Libres à Londres. Un peu après la frontière espagnole, il est arrêté et se retrouve durant 6 mois au tristement célèbre camp d'enfermement de Miranda. Malgré la faim, le froid et la vermine, il tient bon et une intervention diplomatique canadienne, le fait libérer. Il peut



J. NANCY ET SON ÉQUIPE EN DORDOGNE

HM : Parlez-nous de votre oncle, de son parcours pendant la guerre et de son maquis spécialisé dans le sabotage en Charente.

MN : Jacques Nancy naît le 12 septembre 1912 à Carthage, en Tunisie.

Sa famille rentre en France assez vite après sa naissance et s'installe à Pau, en Béarn.

Ingénieur électricien de formation, très sportif, Jacques est mobilisé le 26 Août 1940.

Envoyé sur le front de l'Aisne, il est fait prisonnier à Germonville en Juin 1940. Il connaît la dureté des stalags allemands, fait trois tentatives d'évasion. La troisième sera la bonne ...

alors regagner Londres, passer les difficiles tests des FFL à Patriotic School et suivre l'entraînement dans les camps anglais (close-combat, parachutisme, techniques de sabotages, maniement des armes, codages décodages radio ...), afin de repartir en mission en France. Les archives des services secrets anglais témoignent des interrogatoires et du passage de Jacques Nancy dans leurs rigoureux camps d'entraînement. Nancy est engagé au BCRA (Bureau Central de Renseignement et d'Action) créé par le Général de Gaulle et le Colonel Passy. En tant qu'officier parachutiste et chef saboteur, il est envoyé en France en novembre 1943 aux côtés de Claude Bonnier, Délégué Militaire Régional de la Région B (Aquitaine élargie aux deux Charentes et aux Deux-Sèvres).

La Région B à laquelle sont destinés Claude Bonnier et Jacques Nancy est «infectée» par la collusion d'André Grandclément, chef du mouvement résistant de l'Organisation Civile et Militaire en Aquitaine, avec la Gestapo et le «pacte» signé avec le redoutable chef de section de la Gestapo Bordeaux, Friedrich Wilhelm Dhose.

Ce «pacte» consiste en la livraison de caches d'armes du réseau OCM contre la libération de certains résistants arrêtés par la Gestapo et la police de Vichy, dirigée à Bordeaux par Napoléon Poinot.

En moins de 3 mois, Claude Bonnier et Jacques Nancy forment et structurent 70 groupes de combattants en Région B (Deux-Sèvres, Charente, Charente-Maritime, Gironde, Landes, Pyrénées-Atlantiques). Bonnier et Nancy se sont tout de suite entendus et estimés.

D'émouvants écrits de l'un et de l'autre en témoignent dans les archives des services secrets anglais ainsi que dans les archives françaises du BCRA.

Mais Claude Bonnier est victime de la trahison de Grandclément et de la jalousie de certains «petits chefs» de l'OCM qui prennent ombrage de son arrivée en Région B. Le 9 février 44, Bonnier se



MAQUIS RECONSTITUÉ POUR LE TOURNAGE

Certaines des armes livrées par Grandclément à la Gestapo seront retrouvées entre les mains des soldats de la «Division Das Reich» qui opéra le massacre d'Oradour-sur-Glane ...

Dans ce contexte de «région pourrie», Bonnier et Nancy ont pour mission de rassurer, de restructurer et d'armer les différents mouvements et réseaux de résistance de cette région, afin de préparer militairement le débarquement allié de juin 44.

rend chez son radio à Bordeaux pour passer des messages à Londres. Il ne sait pas que celui-ci a été «retourné» par l'ennemi et qu'il va le trahir. Bonnier est arrêté par la police de Vichy alliée à la Gestapo de Bordeaux. Ne voulant pas prendre le risque de parler sous la torture, il avale sa pilule de cyanure dans les geôles de la gestapo du Bouscat, avant même son interrogatoire par Dhose.



CLAUDE BONNIER, DÉLÉGUÉ MILITAIRE
RÉGIONAL DE LA RÉGION B

Jacques Nancy est recherché (sa tête est mise à prix pour 4 millions de francs). Bien plus, il a perdu son chef et ses bases. Il rentre alors dans une totale clandestinité, il crée son propre maquis, une unité de saboteurs et de combattants : la Section Spéciale de Sabotage qui appliquera à la lettre les plans militaires de Londres pour accompagner le débarquement des alliés (sabotage de trains, de voies ferrées, de dépôts de locomotives, de pylônes électriques et téléphoniques, d'usines de cuir, de résine, destructions d'automitrailleuses, de véhicules blindés...). Mais bien plus important encore que ses spectaculaires actions de sabotage, la Section Spéciale de Sabotage (SSS) devient à l'été 44, une unité de combattants.

Le 24 juillet 44, la SSS vient en renfort d'un groupe de l'Armée Secrète de Dordogne Nord, la Brigade RAC (menée par Rodolphe Cézard, dit «RAC»), qui rencontre des difficultés aux portes de la ville de Nontron, au lieu-dit Javerlhac.

Les hommes de Nancy se retrouvent face à une colonne de 500 soldats allemands et miliciens, lourdement équipés d'automitrailleuses, qui remontent vers le front de l'Est.

La colonne se veut punitive, elle a fait savoir sa ferme intention de faire de Nontron une nouvelle cité martyre, car la ville est réputée être un refuge de résistants.



JACQUES NANCY EN DÉCEMBRE 44
QUI A REJOINT LE 50^{ÈME} RI

A un contre dix, les hommes de Jacques Nancy livrent bataille et barrent la route à l'ennemi. Durant cette longue journée de combat, sans perdre un seul de ses hommes, la SSS libère les maquisards de la Brigade RAC, empêche Allemands et miliciens d'aller plus avant et évite le massacre de la population de Nontron. Les survivants de Javerlhac, rendent unanimement hommage au courage, à la ténacité et aux qualités de stratège du Capitaine Jacques, en ce jour. La bataille de Javerlhac eut lieu un mois et demi après le massacre d'Oradour-sur-Glane ...

C'est un épisode peu connu du public qui compte pourtant parmi les héroïques combats de la résistance en Aquitaine.

Le Capitaine Jacques et ses maquisards ont stoppé la colonne avant qu'elle n'exécute son sinistre plan. Ils l'obligent à regagner Angoulême où ils la traquent jusqu'à la Libération de la ville, le 31 Août 44. Associée à RAC et à des maquis FTP, la SSS déloge alors Allemands et miliciens de la capitale charentaise. Albert Gin, l'un des hommes de la SSS, arrache le drapeau rouge à croix gammée qui flotte sur le toit de la mairie d'Angoulême pour y planter le drapeau tricolore ... En fin d'année 1944, la SSS rentre dans l'armée régulière, au 50^{ème} RI.

En uniforme de capitaine, Jacques Nancy dirige toujours ses maquisards devenus des soldats. Ensemble, ils participent au siège et aux longs combats de la «poche de Royan», ils libèrent ainsi les deux Charentes. Puis, intégrés dans l'armée Rhin et Danube, ils partent pour le front de l'Est, poursuivre les Allemands jusqu'à l'armistice de mai 1945.

HM : Quel angle avez-vous adopté pour mettre en image l'histoire de votre oncle et de son maquis ?

MN : J'ai choisi de m'intéresser à la fois à la Grande Histoire dont font partie tous les hommes dont je parle, mais aussi à leur vie au quotidien, au charisme et à la relation très forte quasi filiale, du chef résistant Jacques Nancy pour ses maquisards

HM : Est-ce que la mise sur pied de votre projet s'est réalisée facilement ? En cette année de commémoration du débarquement la chose militaire « marche » bien sur les antennes. Avez-vous bénéficié de cette vague d'intérêt ?

MN : La production de ce film a été très difficile à monter. Le film lui-même a connu des moments très durs dans sa réalisation technique et du point de vue de son écriture et de son contenu créatif. J'ai serré les dents et les poings car je suis auteur et réalisateur (j'écris mes scénarii et je réalise) et heureusement le film existe aujourd'hui. Il est très bien reçu par les professionnels (producteurs, diffuseurs, festivals) grâce à mon équipe et à beaucoup de bénévolat et une énorme chaîne solidaire et amicale ... Un film, c'est toujours une aventure humaine avec des désirs, des frustrations, des déceptions mais aussi des miracles et des grands moments de bonheur, de joie et d'amitié.



AUTRE SCÈNE DE TOURNAGE DU FILM

HM : Parlez-nous des coulisses du tournage de votre film « les saboteurs de l'ombre et de la lumière ». Vous avez été soutenue par des entités locales ? Aidée par des associations ?

MN : Pour l'instant, j'ai plus reçu l'aide du milieu professionnel et celui du milieu associatif que des territoires ... Jacques Nancy se battait et rêvait d'une France souveraine et solidaire. Il serait déçu de la voir aujourd'hui.

HM : Sur le blog consacré à votre film, on voit pas mal de matériels (armes, équipements, outils ...). Comment vous êtes-vous procuré tout ce matériel ?

MN : J'ai eu la chance de travailler avec trois associations de collectionneurs qui interviennent avec leurs propres armes, équipements, véhicules, uniformes et vêtements de l'époque.

Ces trois associations sont :

- Le MVCG Dordogne
- Le 32nd Field Artillery Battalion and Co
- Les Oies Sauvages

Ils sont formidables et sont capables de reconstituer des accrochages, des combats et la vie des maquis en clandestinité dans les forêts. Ce sont de vrais comédiens. De plus, ils connaissent très bien l'histoire, la vie dans les maquis, les armes utilisées et les techniques de combats. Je les salue ici, car sans eux et les scènes fictionnelles réalisées grâce à leur concours, mon film ne serait pas ce qu'il est ...

HM : C'est Jean-Louis Crémieux-Brilhac qui est votre conseiller historique sur le tournage de votre film. Vous pouvez nous dire quelques mots sur cette personnalité historique ?



JEAN-LOUIS CRÉMIEUX-BRILHAC

MN : Jean-Louis Crémieux-Brilhac, est un historien reconnu, résistant de la France Libre, il a rejoint Londres le 9 Septembre 1941. Au printemps 1942, le Général de Gaulle le nomme Secrétaire du Comité de la Propagande Clandestine. Ses livres d'historien, notamment sur la France Libre, les Français de l'An 40 ou encore les Anglais dans la résistance, sont des ouvrages de référence sur le second conflit mondial.

Pour Jean-Louis Crémieux-Brilhac, communiquer avec la France et l'Europe grâce à la BBC, c'est résister. Par la radio, Londres envoie des ordres militaires et des missions aux mouvements armés de la Résistance et des messages de motivation et d'espoir à la population française. Les messages secrets et codés, transmis par la BBC à la résistance intérieure sont essentiels. Les émissions et messages en clair sont tout aussi importants pour la population civile, car ils permettent de la guider, de la mettre en garde en rétablissant la vérité, face aux mensonges de la radio du Maréchal :

« Radio Paris ment, Radio Paris est allemand ... ». Les émissions de Londres doivent redonner espoir en la victoire, la liberté et la souveraineté de la France.

Michel Roger Augéard, dans son excellent livre sur le rôle essentiel de la BBC, « Melpomène se parfume à l'Héliotrope », estime à plus de cinquante mille, les messages qui furent ainsi envoyés par Londres entre fin 1940 et fin 1944. Depuis que je me suis lancée dans des recherches sur la Résistance en Aquitaine et en Région B, Jean-Louis Crémieux-Brilhac a guidé, accompagné et orienté mon travail de réalisatrice documentariste de télévision.

Toujours bienveillant, disponible et à l'écoute, il m'a apporté sa connaissance et ses conseils avisés avec élégance et générosité.



AUTRE SCÈNE DE TOURNAGE DANS LES RUES DE BORDEAUX

HM : Au téléphone vous m'avez dit être très concernée par le devoir de mémoire. Votre film en est une pour vous une façon de s'y consacrer?

MN : Oui, complètement. La résistance française est un fait unique dans l'histoire du monde. Un pays qui a deux gouvernements : un qui « résiste » depuis son exil de Londres et l'autre, sur le territoire national, qui « pactise » et collabore outrancièrement avec l'occupant. Et entre les deux, un peuple de clandestins armés qui décident de ne pas se résigner, de résister, de harceler l'ennemi, de soutenir et d'accompagner la libération du pays à l'arrivée des alliés. Il ne faut jamais oublier ce fait historique unique qui est une sorte de miracle français !

Ce n'est pas un hasard si cette configuration politique et guerrière très complexe s'est déroulée et a réussi en France.

HM : Des fora tels que le nôtre font de ce devoir de mémoire une de leur pierre angulaire. Quel est votre avis sur la notion de devoir de mémoire et Internet ?

MN : Votre travail est superbe et indispensable pour protéger, garder et transmettre la mémoire de l'Histoire et des histoires humaines justement. Afin de montrer aux jeunes d'aujourd'hui que les héros, les modèles, les belles personnalités, les beaux destins existent au sein même de l'histoire de notre pays, la France. De plus la résistance est une histoire très proche de nous, moderne et contemporaine. Nous vivons aujourd'hui sur ses acquis fondamentaux, ceux du CNR (Conseil National de la Résistance) avec la Sécurité Sociale pour tous, notre système de retraite et les valeurs d'égalité et de solidarité. Il suffit de s'y replonger un peu pour le constater ... Alors pourquoi aller chercher des modèles ailleurs ?

HM : Avez-vous d'autres projets de tournage en relation avec la seconde guerre mondiale ?

MN : Oui, j'ai trois projets en cours, mon préféré serait de réaliser une fiction de la vie de Jacques Nancy.

Ndlr : Remerciement à Tony Perrinet, membre du forum le monde en guerre sous le pseudo de titinet16 qui a participé au film comme figurant. Il a grandement facilité la réalisation de cette interview.

Photos : Marie Nancy

Ci-dessous les décorations de Jacques Nancy :

- Commandeur de la Légion d'honneur
- Médaille militaire
- Croix de guerre avec 7 citations
- Médaille de la résistance
- Médaille des évadés
- Military cross



AUTRE SCÈNE DU TOURNAGE AU MÉMORIAL DE CHASSENEUIL OÙ EST INHUMÉ JACQUES NANCY

Les manipulations d'Adolf Hitler

par François Delpla



« Alors, c'est la guerre ? ». Les simples citoyens, dans le monde entier, se sont souvent posé la question depuis 1933, à l'occasion de la venue de Hitler au pouvoir puis d'un certain nombre de ses initiatives. Au point que, quand le loup finit par pointer son museau, on ne l'attendait plus tout à fait. Témoin l'éditorial du *Figaro* du 19 août 1939, intitulé « Croquemitaine se dégonflera » et signé d'un certain Paul Claudel. D'ailleurs le conflit devait mettre du temps à se déclencher vraiment : « drôle de guerre », dira-t-on bientôt. Cet article vise à dégager les mécanismes de la drôle de paix qui l'avait précédée.

1) Les premiers leurre

Lorsque Hitler arrive au pouvoir, il est connu comme le chef d'un parti violent et l'auteur d'un livre-manifeste plus violent encore, contenant des menaces précises contre l'URSS, la Pologne et la France, assorties d'imprécations à l'égard des dirigeants allemands qui avaient reconnu la défaite de 1918 et signé, l'année suivante, le traité de Versailles. Oui mais... Son gouvernement ne ressemble guère à celui que son livre annonçait. Ses partisans sont très minoritaires et tous les portefeuilles, sauf l'Intérieur, sont tenus par des conservateurs âgés, souvent ministres dans les cabinets précédents. La continuité paraît l'emporter sur le changement, et le vin nouveau de l'impétueux nazisme être noyé sous des trombes d'eau. Bénéficiaire, qui plus est : le très catholique Franz von Papen, vice-chancelier, émerge comme le vrai patron et le respectable baron von Neurath se porte, en toute sincérité, garant de la continuité de la politique étrangère. Quant à l'armée, qui passait pour ruminer un coup d'Etat, voilà qu'elle renonce à tout rôle politique sous la conduite, en lieu et place d'un général politicien nommé Kurt von Schleicher, d'un nouveau chef, lui aussi un conservateur d'âge mûr, le ministre de la Guerre Werner von Blomberg.



WERNER VON BLOMBERG

Deux imprévus, encadrant le mois de février, vont changer la donne du tout au tout. Le 1^{er}, Hitler arrache au maréchal-président von Hindenburg la dissolution du Reichstag, ce qui décuple l'importance et les moyens d'action du ministre nazi de l'Intérieur, tant au plan du Reich (Frick) qu'à celui de la Prusse (Göring). Surtout, le 27, un incendie criminel ravage la salle des séances dudit Reichstag et Göring en tire prétexte pour mettre les dirigeants communistes en prison, cependant que Hitler obtient de Hindenburg et de Papen médusés un décret suspendant toutes les libertés. Un décret provisoire, bien sûr, le temps d'écraser le « complot ». Il sera prolongé sous diverses formes jusqu'en 1945. La dictature a jeté le masque sans qu'on ait eu le temps de la voir venir et encore moins de s'interroger sur sa politique extérieure, jusque là placide.

Elle l'était encore à l'aube du 14 octobre suivant. C'est alors que, sous un prétexte léger, Hitler claque la porte de la Société des Nations tout en soumettant cette décision au corps électoral. Il obtient par là un premier succès dans son ambition la plus chère : la conversion du peuple allemand en une *Volksgemeinschaft*, une communauté nationale. Certes elle n'intègre pas encore tous les « Aryens » et ne s'est pas complètement lavée de son impureté juive, mais tout cela est en bonne voie et la période choisie pour le référendum le souligne : c'est celle du quinzième anniversaire de la défaite de 1918 et du dixième d'une tentative prématurée et avortée de revanche, celle du putsch de Munich, brutalement interrompu quand la police avait tiré sur un cortège nazi. Les 8 et 9 novembre deviennent, à partir de 1933, une fête nationale ritualisée avec discours de Hitler le 8 au soir dans la brasserie où tout avait commencé, et cérémonie funèbre le 9 devant les tombeaux des martyrs. Comme les scrutins ont lieu le dimanche et que le référendum est organisé le 12, l'intervalle est marqué le 11, anniversaire du « honteux » armistice, par un rassemblement des professeurs d'université à Leipzig, qui confère au nazisme une aura de scientificité et une apparence d'adhésion des élites. Le discours le plus célèbre est, à juste titre, celui de Martin Heidegger, recteur de l'université de Fribourg depuis mars et adhérent notoire du parti nazi depuis mai. Doctement il explique que la sortie de la SDN, loin de signifier la guerre, est le plus sûr chemin vers la fraternité des peuples :

« Notre volonté de responsabilité populaire veut que chaque peuple trouve et conserve la grandeur et la vérité de son destin. Cette volonté est la plus haute garantie de la paix entre les peuples, car elle se relie elle-même à la loi fondamentale de l'attention courageuse et de l'honneur absolu. Cette volonté, le Führer l'a pleinement éveillée dans tout le peuple. »



MARTIN HEIDEGGER

Un débat binaire sur Heidegger, qui se réveille périodiquement depuis les années 1960 et bat son plein de nos jours après la découverte d'écrits clairement antisémites¹, voudrait qu'il ait été nazi soit par accident, soit par la pente naturelle de sa philosophie. Il faudrait d'abord se demander ce que c'est qu'être nazi. Ce n'est pas être l'inspirateur du régime, à moins de s'appeler Adolf Hitler. C'est, dans tous les autres cas, être un suiveur, quelqu'un qui se prête plus ou moins consciemment et docilement aux impulsions de celui qui dirige en autocrate le mouvement et le pays.

Voici donc l'Allemagne sortie par surprise de la SDN et son peuple apparemment uni dans ce choix –le score de 98% au référendum étant tempéré par celui de l'élection du Reichstag, après une nouvelle dissolution, sur une liste unique qui ne recueille « que » 90%. Relevons ici une fois pour toutes, dans le cadre de cet article, la différence fondamentale entre le doigté nazi et la lourdeur stalinienne qui, à la même époque, se met en place et ne sait voir en tout citoyen votant contre le gouvernement qu'un ennemi irréductible du peuple, à traquer comme tel.

Un « alors c'est la guerre ? » pourrait suivre, à l'étranger, ce scrutin. D'autant qu'à la même époque se tient le procès des prétendus incendiaires du Reichstag et qu'il semble accentuer l'isolement du Reich. Ainsi les trois communistes bulgares qui figurent parmi les accusés, dont le futur président Dimitrov, sont acquittés faute de preuves sans être pour autant libérés : le bruit court de leur prochain assassinat, qui mettrait l'Allemagne au ban des nations civilisées ou se voulant telles. Mais soudain, coup de théâtre : le 26 janvier 1934, l'Allemagne signe un pacte de non-agression avec la Pologne –son ennemi le plus évident et, pouvait-on penser, le plus immédiat. C'est aussi le pays qui la sépare de l'URSS, qu'ainsi elle ne peut plus attaquer. La sortie de la SDN semble déboucher, comme sous l'inspiration du professeur Heidegger, sur la coexistence harmonieuse d'identités nationales ! Et le racisme antislave, poutre maîtresse de *Mein Kampf* avec l'anticommunisme et l'antisémitisme, semble frappé d'obsolescence.

2) Les manipulations ultimes

Mais j'arrive en vue de la limite du nombre de signes imposée par Vincent, et il est déjà presque temps de conclure. Je traverse donc d'un bond les années suivantes, et retombe sur mes pieds dans la crise finale de 1939². Elle est symétrique et inverse : une rupture progressive avec la Pologne s'accompagne brusquement d'un pacte avec l'URSS. En vertu d'une clause secrète, qui ne le restera pas longtemps, la croisade anti-slave destinée à « assurer au peuple allemand son espace vital » s'arrêtera au beau milieu du territoire polonais, toutes les contrées situées plus à l'est étant laissées en pâture au ci-devant diable soviétique, apparemment pour longtemps.

C'est un affrontement avec l'Ouest franco-britannique qui semble se dessiner alors que depuis 1933 le Reich faisait la cour à l'Angleterre tout en ignorant la France... mais en jurant que les passages antifrçais de *Mein Kampf* étaient le fruit d'une ancienne colère, oubliée depuis des lustres, et en proclamant que la question de la Sarre, réglée en 1935, marquait la fin de tout contentieux territorial avec Paris.

Quelle impression Hitler cherche-t-il alors à donner ? Celle d'un pacifiste, encore et toujours. Il ne revendique que Dantzig et son corridor, vieilles terres allemandes arrachées à la chair de la patrie en 1919 pour donner un débouché maritime au nouvel Etat polonais. Or il a déclaré à ses généraux le 11 avril qu'il les lancerait contre la Pologne le 1^{er} septembre, à moins que ce pays lui ait cédé Dantzig et le corridor³. On peut remarquer ici une contradiction : il devrait suffire d'occuper ce territoire, frontalier et de faible étendue, et d'attendre de pied ferme une tentative de reconquête. Pourquoi s'en prendre à l'ensemble de la Pologne... sinon dans une logique tout autre, celle de l'espace vital et du *Drang nach Osten* ? Les généraux, rompus à la pédagogie nazie, peuvent aisément le comprendre mais ce n'est pas dit. Ils restent libres de croire que la guerre n'aura pas lieu, ou aura des objectifs très limités. Le camouflage nazi, c'est aussi cela : l'intoxication des ministres et des dirigeants, civils et militaires.



CARL BURCKHARDT

Avant de signer le pacte germano-soviétique, le 23 août, Hitler prend une précaution remarquable : il fait au ministre anglais Halifax, par le truchement du diplomate suisse Carl Burckhardt, commissaire de la SDN à Dantzig, la déclaration suivante :

« Tout ce que j'entreprends est dirigé contre la Russie et si l'Occident est trop bête ou aveugle pour le comprendre, je serai forcé de m'entendre avec les Russes pour battre l'Occident et ensuite, après l'avoir vaincu, de me tourner contre les Soviétiques avec toutes mes forces rassemblées⁴. »

L'auteur de cette déclaration capitale va donc ensuite négocier au pas de course son pacte avec Staline, puis avancer la date de l'offensive contre la Pologne (primitivement prévue le 1^{er} septembre) au 26, puis adresser un contrordre à la nouvelle, le 25, de l'abstention italienne et d'un traité anglo-polonais, puis rétablir la date du 1^{er} et s'y tenir. Pendant la dernière semaine, il a amusé la galerie par des amorces de négociations avec la Pologne (il fait même courir le bruit qu'il se contenterait d'un couloir ferroviaire et routier à travers le corridor !), tout son comportement montrant qu'il voulait bel et bien la guerre, et qu'il savait parfaitement que tout « règlement de la question de Dantzig par les armes » lui vaudrait une déclaration de guerre franco-britannique. Aujourd'hui encore, un grand nombre d'historiens écrivent que Hitler espérait que les démocraties occidentales molliraient au dernier moment, comme à l'époque de Munich, bref qu'il avait encore « de la marge » avant de les fâcher sérieusement. C'est tout à fait exclu car il les avait triplement et sciemment exaspérées, par l'occupation de la Tchécoslovaquie le 15 mars 1939 en violation des accords de Munich, puis par le pacte germano-soviétique, enfin par une agression contre toute la Pologne au lieu d'avancer uniquement sur Dantzig.



CHAMBERLAIN DUPÉ PAR HITLER

S'il voulait se faire déclarer la guerre par la France et l'Angleterre, c'était pour écraser la première. Il devrait le faire vite, pour provoquer le retrait anglais de la guerre et pouvoir, enfin, se tourner vers l'est. C'est ce mode d'emploi qu'il donne à Londres, et seulement à Londres, par l'intermédiaire de Burckhardt. Mais il le fait à sa manière : il se fait fort de « battre l'Occident », c'est-à-dire la France et l'Angleterre ensemble. Ainsi le message ne sera pas pris au sérieux et ne gênera pas l'entrée en guerre. Mais un rendez-vous est pris pour la chute de la France. L'Angleterre aura pu constater pendant toute la drôle de guerre et encore pendant les combats en France que l'Allemagne la ménageait, ne la bombardait pas, ne gênait guère sa marine etc. Ainsi rassurée elle devrait, devant des conditions « généreuses », se résigner à la perte de son allié français et mettre fin à une guerre sans espoir.

C'est ainsi qu'Adolf Hitler, après avoir révélé ses intentions dans *Mein Kampf*, est parvenu à les masquer et à faire croire qu'il improvisait en permanence, sous l'effet de ses nerfs et des tiraillements de son entourage. Et c'est ainsi qu'il entre en guerre au moment choisi par lui contre des adversaires mal préparés qui, de surcroît, vont s'imaginer que l'Allemagne ne l'est pas mieux, n'a pas de plans et va se trouver en mauvaise posture du seul fait de leur déclaration de guerre.

NOTES :

¹ Cf. Trawny (Peter), *Heidegger et l'antisémitisme*, Paris, Seuil, 2014.

² À titre de préface, et de lien avec le forum <http://www.39-45.org/viewtopic.php?f=42&t=40654&p=522061#p522061> dont ce magazine est le prolongement, un mot sur la crise de Munich en septembre 1938. Le journal de l'Américain William Shirer, et son livre sur le Troisième Reich paru vingt ans plus tard, apportent une grande lumière sur un bruit qui courait au sujet de Hitler : il se serait mis, devant la conduite du président tchécoslovaque Benès, dans de tels états de colère qu'il aurait mordu les tapis. Or l'origine de ce bruit est très précisément localisable et datable : ce sont des journalistes nazis qui à Godesberg, le 21 septembre au soir, se sont mis à traiter devant Shirer le Führer de « Teppichfresser » (bouffeur de tapis) et un rédacteur en chef soi-disant antinazi qui lui a expliqué ce terme. Le lendemain, dans la salle à manger de leur commun hôtel, Hitler en personne est passé deux fois devant Shirer en faisant montre d'un grand état de nervosité. Le coup, qui a bien l'air d'avoir été monté par quelque équipe occulte, était fort utile pour suggérer que Hitler ne faisait pas monter avec maîtrise une tension pour se faire attribuer les Sudètes sans guerre, mais était dépassé par la situation et avait grand besoin d'être calmé par la sagesse de Chamberlain.

³ Cf. Hubatsch (Walther), *Hitlers Weisungen für die Kriegsführung 1939-1945* (Directives d'Hitler pour la conduite de la guerre), Francfort-sur-le-Main, Bernard & Graefe, 1962, p. 19-22.

⁴ Ce propos est tenu à la fin d'une longue conversation Hitler-Burckhardt, le 11 août. Le Suisse en fait un compte rendu oral détaillé, le 13, à des représentants diplomatiques de la France et de l'Angleterre, en omettant cette « dernière et surprenante communication du chancelier ». Il donne de cette omission, dans ses mémoires, la raison suivante, cousue de fil blanc : « Elle semblait aussi irréaliste qu'une hallucination. » Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir « quelques jours plus tard l'occasion de transmettre ce surprenant propos à lord Halifax directement ». Cf. Burckhardt (Carl), *Ma mission à Dantzig*, Paris, Fayard, 1961, p. 388-389.

Alfred Naujocks

Une intox pour un prétexte

par Prosper Vandenbroucke



Tard dans la soirée du mardi 31 août 1939, les auditeurs étant à l'écoute de "Radio Gleywitz", une station-radio située à la frontière germano-polonaise (côté allemand) entendirent que le programme musical fut interrompu et que des voix allemandes annoncèrent que le territoire allemand était envahi par des forces polonaises.

Après une brève coupure, la station reprit les émissions mais en langue polonaise, tout en exhortant la minorité polonaise de Silésie de prendre les armes contre Adolf Hitler.

Pendant ce temps, radio Köln (Cologne) annonça que des attaquants polonais étaient repoussés par la police allemande.

Il n'en fallut pas plus à Adolf Hitler, qui cherchait une excuse, pour faire envahir la Pologne par ses troupes, le lendemain 1^{er} septembre 1939.

Que s'était-il donc déroulé ?

Il a fallu attendre le procès de Nuremberg pour avoir des éclaircissements précis de la part du Stürmbannführer Alfred Naujocks.

En fait, toute l'affaire avait été montée par la Gestapo (Geheime Staats Polizei) et le S.D. (Sicherheitsdienst) afin de fournir une excuse à Adolf Hitler au sujet du climat de suspicion quant aux réelles intentions de la Pologne.

Naujocks, né le 20 septembre 1911, devint un membre officiel du Amt IV (Sicherheitsdienst - service de sécurité) et un proche de Reinhardt Heydrich. (Il aida d'ailleurs ce dernier à fabriquer, de toutes pièces, des preuves compromettantes démontrant la trahison du maréchal soviétique Tukhachevski, lequel fut jugé et exécuté lors des terribles purges staliniennes d'avant guerre.



NAUJOCKS ET HEYDRICH (ASSIS)

Seulement, revenons-en à l'affaire de la station de radio de Gleiwitz.

Dès juillet-début août 1939, Naujocks reçut de la part de Heydrich des informations concernant le plan dénommé "Operation Himmler" et dès le 10 août des hommes de Naujocks étaient à pied d'œuvre près de la frontière germano-polonaise afin de monter une attaque "bidon" contre la station allemande.

A 04h00 du matin, en ce 31 août, l'ordre d'invasion fut donné et les troupes allemandes firent mouvement en direction de la frontière polonaise.

Simultanément, des ordres furent transmis à Naujocks. Ses hommes devaient "attaquer" la station-radio, détruire le bâtiment de douane allemande et, le plus important, occuper brièvement la station et diffuser des slogans anti-allemands.



INTÉRIEUR DE LA STATION DE RADIO

Après avoir fait cela, les "Polonais" devaient se retirer non sans avoir laissé quelques morts sur place.

Pour faire plus "vrai" les corps de prisonniers politiques allemands (tués auparavant par des injections) furent laissés aux alentours, criblés de balles et revêtus de l'uniforme polonais.

Il est un fait certain qu'Heinrich Müller, le chef de la Gestapo, avait contribué à cette mascarade.

Après cette "opération" les Allemands menèrent des membres des corps diplomatiques et des journalistes sur les lieux afin de pouvoir fournir la preuve d'une "agression" polonaise.

Quant à Naujocks, il fut également impliqué dans l'affaire de Venlo (une autre excuse pour justifier l'attaque des Pays-Bas) et il fut également impliqué dans "l'opération Bernhard" laquelle consistait à faire fabriquer par des prisonniers politiques du camp de Sachsenhausen de fausses coupures d'argent anglais.

Après avoir été "éjecté" du S.D. pour désobéissance, il rejoignit les rangs de la Waffen-SS. En 1943, il fut envoyé sur le front de l'Est et en 1944 il se trouvait en Belgique comme administrateur économique.

Il déserta et se rendit aux américains en octobre 1944 mais parvint à s'échapper du camp de prisonniers de guerre. Après la guerre il s'établi comme homme d'affaire à Hamburg et fut suspecté d'avoir collaboré avec Otto Skorzeny et l'organisation ODESSA afin de collecter des fonds et de faux papiers pour permettre à d'anciens SS de s'enfuir vers l'Amérique du Sud.

La station-radio de Gleywitz (actuellement Gliwice en Pologne) comportait deux émetteurs à longues ondes et était située dans la Funkstrasse (actuellement rue Radiowa)

Sources :

<http://info-poland.buffalo.edu/web/history/WWII/1939/Gleiwitz.shtml>

<http://www.origo.hu/tudomany/tortenelem/20140831-masodik-vilaghaboru-kezdetenemetorszag-lengyelorszag-gleiwitz-radioallomas.html>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Alfred_Naujocks#mediaviewer/File:Alfred_Naujocks.jpg

<http://www.findagrave.com/cgi-bin/fg.cgi?page=pv&GRid=67047739&PIpi=51361446>



ALFRED NAUJOCKS

Le guet-apens de Pearl Harbour

par Frédéric Bonus



Si un jeune officier Japonais, devenu espion, n'avait pas observé avec soin les bases d'Hawaï, le désastre de Pearl Harbour aurait-il eu lieu ? On peut épiloguer sans fin sur ce problème et reconstruire l'histoire en imagination. En tout cas, le point de départ certain de l'offensive qui fit basculer les États-Unis dans la guerre se trouve bien dans les renseignements que ce japonais récolta et transmet à ses chefs. Voici la longue et secrète préparation du raid qui fit entrer brutalement les États-Unis dans la seconde guerre mondiale.

Le 26 mars 1941, un jeune japonais débarquait à Hawaï. Il s'appelait ; Morimura Tadashi, il était âgé de vingt-huit ans. Après avoir jeté un coup d'œil sur son passeport diplomatique, l'officier de sécurité américain qui canalisait les arrivants le laissa immédiatement passer. Dehors, une voiture du consulat général japonais de Honolulu l'attendait. Morimura était un nouvel attaché que Tokyo avait dépêché pour faire une étude juridique sur la nationalité des enfants japonais nés à Hawaï (on les appelle des « *nisei* »). Il y avait trois ans qu'il appartenait au ministère des Affaires étrangères, et il apprit l'anglais.

Le chef de poste, le consul général Minami, le reçut et le présenta officiellement à tous les membres du consulat. Puis Morimura effectua sa tournée de visites dans quelques consulats des autres nations. Il ne s'inscrivit à aucun club, et, comme il paraissait peu enclin à la vie de société, on l'oublia.

Promenades Galantes

Quelques temps plus tard, ceux mêmes de ses collègues qui le connaissaient le mieux ne savaient de lui que ceci : il était travailleur et il avait trois habitudes : il faisait des randonnées en automobile rapide autour de l'île d'Oahu, il nourrissait un faible pour une jeune bonne nisei de dix neuf ans qu'il avait prise à son service, et il fréquentait les geishas d'un restaurant japonais installé à mi-hauteur de la colline dominant l'entrée de la rade de Pearl Harbour.

A ce moment là, les relations diplomatiques entre le Japon et les États-Unis n'étaient plus ce que l'on appelle courtoises. Des deux côtés, on se surveillait, on s'espionnait. Le consulat général japonais de Honolulu était – on le savait – le centre d'activités du Renseignement japonais à Hawaï.

Il avait de l'argent, le dépensait largement, et, cependant, à l'exception de quelques racontars de marins et de vagues informations achetées, il n'avait jamais recueilli grand-chose.

Pourtant, pour Tokyo, le temps commençait à presser. C'était justement pour cela que Morimura avait été envoyé à Honolulu. C'était à lui que l'Histoire destinait le surnom de l' « *espion de Pearl Harbour* ».

En réalité, Morimura n'était qu'un de ces militaires faux diplomates que le gouvernement japonais plantait depuis des années dans tous les postes diplomatiques étrangers. Son vrai nom était Yoshikawa Shigeru.

Il était sorti de l'Académie navale en 1936 et avait été nommé enseigne de vaisseau de 2^e classe. Peu après, malade, il avait dû demander un congé et passer sa convalescence dans son village de Shikoku. Pour s'occuper, il fit la connaissance d'un missionnaire américain qui vivait près de son village et il apprit l'anglais. Rétabli, il reprit du service. Il fut bien noté, si bien même qu'un jour, le contre-amiral Saki le fit appeler et lui conseilla de passer le concours du ministère des Affaires étrangères.

Il réussit, et, par accord de la marine et des Affaires étrangères, il fut décidé que, dorénavant, il s'appellerait Morimura Tadashi. Cette prise d'un pseudo, lui expliqua-t-on, était « *une mesure de prudence pour que les autres faux diplomates originaires de la marine et qui étaient en poste aux États-Unis ne pussent le reconnaître* ». C'est ainsi qu'après trois ans passés au ministère des Affaires étrangères à Tokyo, il avait été envoyé à Hawaï.

Les randonnées en voiture autour de l'île donnèrent peu de résultats, car les bases américaines étaient généralement assez éloignées des grandes routes.

Le flirt avec la petite bonne *nisei* fut un peu plus profitable car, il s'avéra très vite que le F.B.I. avait moins de soupçons en face d'un couple d'amoureux se promenant à l'entrée de la rade de Pearl Harbour que lorsqu'il rencontrait un diplomate japonais pêchant à la ligne en face de navires de guerre.

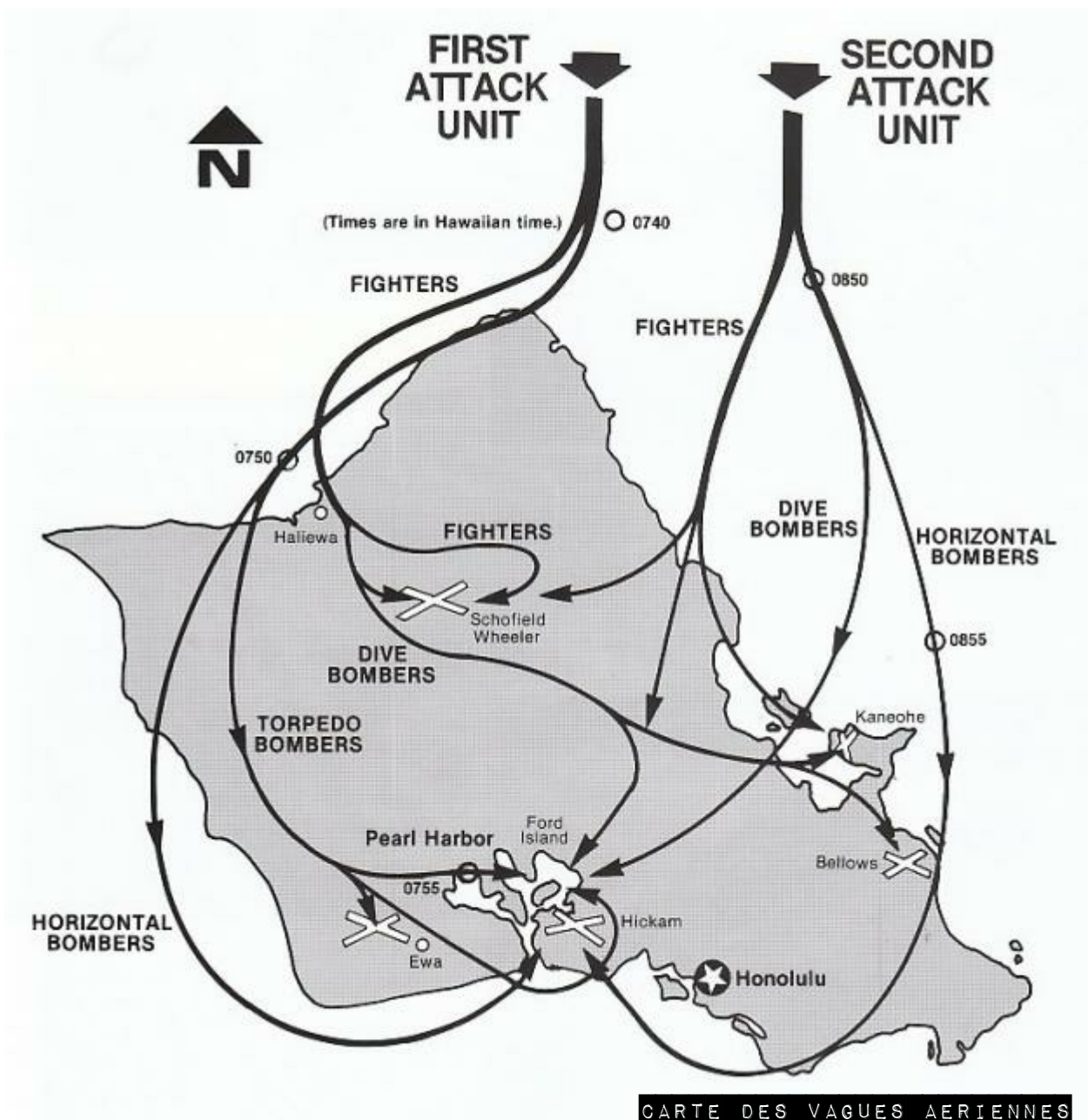
Mais ce furent surtout les geishas qui lui servirent, car Morimura prit l'habitude de prouver ses intentions à l'égard de ces demoiselles en leur faisant faire, dans des avions de tourisme, un circuit autour de l'île.

Après trois mois de ces promenades galantes, il se faisait une idée nette de la configuration d'Oahu et de Pearl Harbour, et, un jour de juillet, un peu prétentieusement, il mit dans la valise diplomatique un rapport sur « la nationalité des *nisei* » et qui était, en fait, une ébauche de plan d'attaque de Pearl Harbour.

« Possible, mais risqué »

C'est ce rapport qu'attendait à Tokyo le vice-amiral Onishi, chef d'état major de la 11^e escadre navale. Depuis la fin de février, Onishi avait été chargé secrètement par l'amiral Yamamoto, chef de l'escadre navale, de préparer un projet d'attaque aéronavale de Pearl Harbour.

C'est pour la préparation de ce projet que le vice-amiral Onishi avait fait envoyer Morimura à Hawaï. Pour l'aider sur place, il avait fait également verser secrètement à son service le capitaine de corvette Genda, un jeune, mais un as de l'aviation maritime japonaise.



Quand Genda vit le rapport de Morimura, il l'étudia soigneusement. Cela prit quelques jours. Après quoi, il donna son avis : « possible, mais risqué ».

Aussitôt, Onishi et Genda rédigèrent un projet à l'intention de l'amiral Yamamoto. Dix jours après, quand il fut terminé, on l'imprima à quelques exemplaires et il fut broché sous une couverture bleue et intitulé « *plan d'attaque stratégique de Pearl Harbour* ».

Parmi les destinataires, outre l'amiral Yamamoto et son chef d'état-major le vice-amiral Ugaki, se trouvait le chef du service stratégique de la marine, le contre-amiral Fukudome. Celui-ci en reçut même deux exemplaires.

Depuis que l'on avait réorganisé la marine japonaise en créant notamment une première escadre aéronavale que l'on prévoyait devoir être dotée de quatre porte-avions, Fukudome assurait une des principales directions de l'état-major de la marine.

En fait, depuis deux ans, l'escadre japonaise était transformée de fond en comble. Entre la conception classique d'une escadre comptant surtout sur ses cuirassés et ses gros canons et une Task Force aéronavale dont la force tiendrait surtout à ses avions embarqués, le Japon venait de choisir. Après des années de discussions techniques, Yamamoto avait gagné. Il avait imposé la formule à l'américaine : « des avions plutôt que des gros canons » et, dans son état-major, il avait peu à peu remplacé tous les « classiques » par des champions de l'aéronavale.

C'est ainsi que le contre-amiral Kusaka avait été nommé chef d'état major de cette première escadre aéronavale qui, pour beaucoup de pontifes, constituait encore l'éléphant blanc de l'escadre. Nommé, Kusaka rentra au Japon pour faire ses visites aux différents membres de l'état major.

Et quand Kusaka, au cours de ses visites, pénétra dans le bureau de Fukudome, il vint en ami. Kusaka et Fukudome avaient toujours marché côte à côte. Camarades de promotion à l'Académie navale, ils étaient, vingt cinq ans plus tard, tous deux contre-amiraux et faisaient partie de cette équipe de jeunes Turcs des Task Forces.

Pendant qu'ils parlaient, Fukudome ouvrit un tiroir, en retira quelques papiers et il plaça devant Kusaka un exemplaire de la fameuse petite brochure bleue.

Kusaka n'y fit pas attention tout de suite. Puis, à la faveur d'un silence, il se pencha sur la brochure pour lui donner un coup d'œil. Le titre en grosses lettres le fit sursauter. Fukudome le regardait fixement.

Lisez-donc cela soigneusement, dit-il. Rentré à son bord, sur le porte-avions Akagi, Kusaka se plongea dans sa lecture. Il fut déçu. Vraiment, on ne pouvait estimer que le contenu de la brochure justifiait son titre.

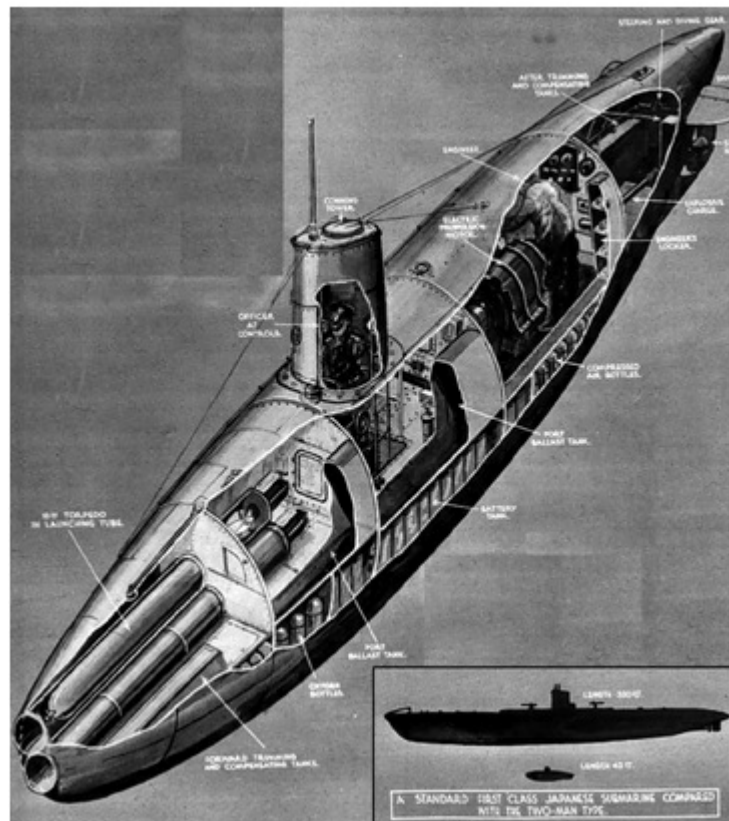
C'est tout au plus un état des forces américaines à Hawaï, dit-il à Fukudome lorsqu'il le revit. On ne peut vraiment pas dire que c'est là un plan d'attaque.

Fukudome sourit et Kusaka reprit : Avec cette brochure, on est incapable de rien faire.

Justement, dit doucement Fukudome, vous allez préparer vous-même un plan d'attaque. C'est tout ce que l'on voulait vous demander.

Un plan révolutionnaire

La mission de Kusaka était un sacré casse tête. Jusque là, il était de tradition qu'en temps de paix, chaque année, la marine japonaise préparât un plan stratégique. Régulièrement, ce plan était présenté à l'Empereur, qui s'en « déclarait satisfait » ; puis, il était classé aux archives et, tous les ans, la chose se répétait. Quelques mois plus tôt, le plan de l'année courante avait subi le sort habituel.



MINI SOUS-MARIN

Dans les plans classiques, on n'avait jamais envisagé une attaque contre Pearl Harbour. Cela ne voulait cependant pas dire qu'on n'y avait jamais pensé. Les jeunes Turcs, Fukudome et Kusaka en particulier, s'y attachaient, mais l'opposition s'accrochait à quatre arguments principaux qui pour le moment étaient restés sans réplique :

- 1° Pareille attaque au début d'une guerre représentait un trop gros risque ;
- 2° La distance entre le Japon et Hawaï est à vol d'oiseau de 3000 miles ;
- 3° L'opération exigeait d'être couverte par le secret le plus absolu ;
- 4° Toute l'élite de la marine japonaise devait risquer dans cette seule aventure le sort de toute la marine japonaise.

C'était contre cet ensemble d'idées reçues que Kusaka avait à lutter.

Le problème qui se posait n'était pas simple, bien que son principe reposa sur la théorie de la concentration des forces, qui lui était chère depuis son enfance. Dans un rapport qu'il avait fait du temps où il était à l'Académie navale, Kusaka se souvenait d'avoir écrit :

« Le Japon étant un petit pays, pauvre en matières premières, ne peut envisager une guerre longue. Pour ces raisons et aussi pour répondre à la mentalité profonde de son peuple, le Japon ne peut concevoir qu'une attaque-surprise effectuée avec le maximum de forces de destruction avant même que l'ennemi soit prêt »

Cela, c'était la théorie, c'était aussi la tradition de Port-Arthur et d'un certain nombre d'assauts moins fameux. Kusaka était certain que l'amiral Yamamoto était favorable au projet. Mais, comme Yamamoto, à titre d'ancien attaché naval à Washington, connaissait bien les Etats-Unis, nourrissait un grand respect pour la puissance américaine et se montrait très réticent à l'idée de se lancer dans une guerre du pacifique, il fallait pour que l'amiral Yamamoto le considère, que le plan préparé par Kusaka soit absolument sans fissure.

L'espion fanatique de pêche

Il importait d'abord de compléter les informations sur Hawaï.

On demanda à Morimura de serrer ses renseignements. Pour Morimura, l'ordre arrivait à un mauvais moment, car le gouvernement américain venait, depuis le 1^{er} août, d'interdire les relations entre Hawaï et le Japon ; d'autre part, depuis quelques temps, les câbles du ministère des Affaires étrangères de Tokyo semblaient peu sûrs et la surveillance du F.B.I. s'était intensifiée.

La promenade avec la petite bonne nisei le long de la plage, les baignades pour repérer la profondeur des fonds n'étaient plus des sources de renseignements suffisantes ; surtout depuis le jour où, ayant traversé à la nage un bras de mer, Morimura était venu atterrir en face de trois F.B.I. qui pique-niquaient avec leurs familles. De ce temps-là, il avait même eu des doutes sur la fidélité



de la petite bonne.

Après quelques jours de repos, il se décida à prendre des risques. On était au moment de la récolte des cannes à sucre ; il se déguisa en ouvrier philippin et se fit embaucher par un fermier habitant non loin de Pearl Harbour. De là, tout en coupant les cannes, il put repérer les postes de mouillage des navires. Août fut employé à ce travail.

En septembre, il devint fanatique de la pêche près de Diamond Head, juste en face de Pearl Harbour ; puis il fit la connaissance d'un nisei qui le fit embaucher comme plongeur dans les cuisines d'un torpilleur américain, avec lequel il partit en manoeuvres dans le sud.

Pendant ce temps, Kusaka ne chôma pas. Il avait posé son problème méthodiquement en classant les difficultés. Trois apparaissaient comme majeures. En quelques jours il avait déjà mis en place des éléments de réponse :

1° Le secret : il fallait prévoir une croisière de 3000 miles sans rencontrer de navire ennemi, ou même allié. La difficulté devait naturellement croître au fur et à mesure que l'escadre d'attaque approcherait d'Hawaï, où, sans doute, les hydravions américains patrouilleraient dans une zone de 600 miles autour des îles.

Les services spécialisés avaient fait des études sur les différentes zones maritimes du pacifique et avaient découvert qu'aux environs du 40° parallèle nord, aucun navire n'avait été signalé pendant la saison d'hiver des quinze dernières années.

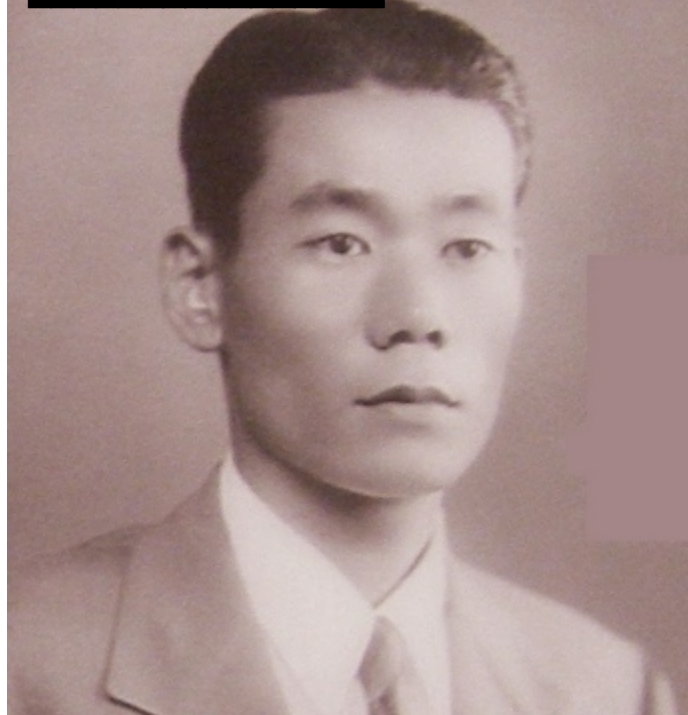
Il devenait donc possible d'envisager une approche le long du 40° parallèle nord jusqu'à 800 miles de Hawaï, avec, ensuite, en profitant de la nuit et en marchant à toute vitesse, la possibilité d'arriver jusqu'à 200 miles d'Oahu, d'où l'on lancerait l'attaque aérienne.

2° le ravitaillement en haute mer. En hiver et dans ces conditions atmosphériques difficiles, il ne fallait pas prévoir plus de dix pour cent de chances de ravitaillement, mais le problème ne lui paraissait pas insoluble.

3° L'utilisation des effectifs. Morimura avait estimé que les Américains devaient avoir entre 500 et 1000 appareils sur l'île d'Oahu. Il fallait donc que l'attaque dispose d'au moins 350 avions, c'est à dire que la Task Force devait compter 6 porte avions. C'était là les difficultés essentielles ; mais il y en avait d'autres :

TAKEO YOSHIKAWA ALIAS

MORIMURA TADASHI



- où serait l'escadre ennemie au moment de l'attaque ? A Pearl Harbour ou au mouillage de Waianae ou même en manoeuvres dans le sud ? D'après Morimura, l'escadre rentrait généralement à Pearl Harbour le samedi soir pour laisser le dimanche libre aux équipages.

- Comment pourrait-on entraîner des équipages d'avions torpilleurs qui auraient à attaquer dans une baie entourée de hautes cheminées ?

Quand son projet fut achevé, Kusaka en discuta avec le contre-amiral Onishi, qui, lui aussi, était un de ses amis depuis qu'il avait été son ancien à l'Académie navale. Entre Onishi et Kusaka, il y avait, de plus, la solidarité des commandants d'aéronavale. Pour la discussion du projet Kusaka, Onishi joua le rôle de l'opposition, une opposition qui prévoyait toujours le pire. Pourtant, après quelques heures, Kusaka parvenait à le convaincre. A la condition d'en accepter le risque, le projet ne me paraît pas présenter de faiblesses, dit enfin Onishi. Tout ce qui vous reste à faire est de l'exposer devant l'amiral Yamamoto.

Il faut convaincre le grand chef de la flotte

Pour cela, Kusaka dut passer par la voie hiérarchique et obtenir au préalable un certain nombre d'autorisations.

Ces autorisations obtenues, Kusaka alla voir Yamamoto, accompagné d'Onishi. Kusaka, son opuscule bleu à ses côtés et son plan personnel devant lui, commença à parler. Sur le bureau de Yamamoto, il y avait une grande carte du Nord-Pacifique et une autre des îles Hawaï.

Pour pouvoir réussir une attaque de Pearl Harbour par action aéronavale, commença Kusaka, il faut

...

Yamamoto l'interrompt :

- Kusaka, faites attention, vous n'êtes ni à une partie de poker, ni à un championnat de bridge. Souvenez-vous que vous vous trouvez devant une affaire extraordinairement sérieuse.

Kusaka reprit son exposé qui dura près de deux heures.

Quand il eut terminé, il y eut quelques minutes de silence. Yamamoto griffonnait quelques notes. Il passa ensuite aux questions :

- D'où partira l'escadre ?

Kusaka tourna un feuillet de son rapport.

- Il me paraît trop risqué de concentrer la flotte dans un port militaire. Or, comme la croisière doit s'effectuer le long du 40° parallèle, le meilleur lieu de rendez-vous me semble devoir être la baie de Tankan, dans l'île d'Eterofou. L'endroit, peu fréquenté, est une grande baie peu favorable au mouillage pendant l'été, mais qui, en hiver, profite d'une mer calme. Je le connais pour y être allé lorsqu'avec mon escadrille nous avons effectué des manœuvres dans les Kouriles.

- Comment la flotte pourra-t-elle s'y rendre ?

L'escadre qui pour le moment est dispersée à travers tous les ports militaires du Japon, devra y procéder secrètement en lançant de faux messages radio.

- Où et comment s'effectueront les exercices aériens ?

Jusqu'ici Genda s'en occupe, mais je propose que l'on fasse rappeler sur l'Akagi le capitaine de frégate Fuchida, qui fut mon chef d'aviation embarquée lorsque je commandais l'Akagi... Les exercices pourront avoir lieu dans la région de Kagoshima, où l'on dispose d'une rade étroite bordée de hautes constructions, qui reproduit assez exactement les conditions de Pearl Harbour. Il est d'ailleurs nécessaire que cet entraînement soit mené de la façon la plus intensive.

La discussion se poursuivit encore un moment sur un certain nombre de points techniques. Puis Yamamoto se tut. Il se leva, fit quelques pas. Pas un trait de sa figure ne bougeait.

Les membres muets de cet entretien regardaient son visage célèbre par son flegme. N'était-ce pas celui du meilleur joueur de poker et de bridge de toute la marine ?

Yamamoto arriva derrière Kusaka. Et, tout d'un coup, il le prit aux épaules.

- Kusaka, j'ai bien compris. A partir de maintenant, je n'aurai pas d'autre souci que de faire aboutir ce projet.

Les risques étaient acceptés. On était à la fin Août.

Le curieux paquebot

L'entretien terminé, Kusaka rentra à son bord sur l'Akagi. Son exposé souleva l'enthousiasme. Dès lors, la Première Escadre aéronavale avait un secret : préparer le plus gigantesque guet-apens de l'Histoire. Son action serait la clef de toutes les opérations.

Le 13 septembre, on apporta sur l'Akagi une maquette en relief de cinq mètres carrés de l'île d'Oahu. Immédiatement, Genda l'étudia avec soin. La Première Escadre aéronavale allait grossir de semaine en semaine.

Des mutations se produisant à tous les échelons peu de temps après, on y retrouvait tous les bottiers des différentes promotions de l'école navale.

Soudain, Yamamoto convoqua à Tokyo tous les commandants d'escadres et les principaux membres de leurs états-majors. La réunion eut lieu dans la salle de stratégie de l'école navale. Yamamoto leur soumit une série d'opérations à effectuer sur carte. Le thème de la manœuvre était une attaque aéronavale japonaise contre les forces anglo-américaines du Pacifique et du sud-est asiatique.

Le début des opérations fictives eut lieu avec tous les officiers convoqués comme participants, mais, pour l'attaque de Pearl Harbour, on ne retint que les officiers déjà mis dans le secret.

Yamamoto était joueur. Mais, dans la circonstance, il voulait laisser au hasard le moins de chances possible. C'est pour cela qu'à la mi-octobre, le capitaine de vaisseau Suzuki, le plus jeune de toute la marine japonaise, fut mis en congé et muté sur un paquebot, le Taiyo Maru, qui devait se rendre à Honolulu, non pas en empruntant la route ordinaire, mais en suivant le 40° parallèle à des vitesses données, en faisant des contrôles de vents, de pression atmosphérique, de roulis et de tangages, des possibilités de lancements d'avions et d'hydravions, de celles de mazoutages en mer ... pour finalement arriver à Hawaï en y redescendant par le nord.

C'est un bien curieux navire que touchait le commandant Suzuki ; ses passagers et son équipage étaient tous des officiers d'état major déguisés. Le chef steward, un capitaine de corvette, n'était autre que l'as du renseignement de la marine et l'un de ses seconds, le capitaine Iwasa, allait, un mois et demi plus tard, conduire la flottille des sous-marins de poche.

La venue du Taiyo Maru était une grande affaire pour Morimura. Les semaines qui la précédèrent furent pour lui des semaines d'activité fébrile et d'autant plus difficile que les rapports nippo-américains étaient tendus à l'extrême.

Le Taiyo Maru arriva à Honolulu le 4 novembre. Là, les autorités américaines en interdirent tous les débarquements et ne permirent de monter à bord qu'au consul général Minami. Le navire ne devait demeurer en rade que deux jours.

Au cours de sa première visite, Minami reçut du chef steward Nakajima une enveloppe destinée à Morimura – seul de tout le consulat japonais, Minami connaissait la vérité sur son subordonné. Cette enveloppe contenait une liste de 97 questions, dont les deux premières étaient :

- Où l'escadre américaine manœuvre-t-elle ?

Réponse : A 500 milles au sud, car, au nord, la mer est très souvent démontée et les manœuvres y sont difficiles.

- Quels sont les mouvements des avions patrouilleurs américains pendant la journée et pendant la nuit ?

- Existe t-il des filets anti-sous-marins ?

A cette question, Morimura répondit « non ». Ce fut sa seule erreur.

Le lendemain, l'enveloppe contenant les réponses était remise. Deux heures plus tard, le Taiyo Maru levait l'ancre.



LE USS SHAW GRAVEMENT ENDOMMAGE

Derniers préparatifs

A Tokyo, depuis la veille, le haut commandement de la marine avait pris la décision d'attaquer Pearl Harbour. On avait fixé l'attaque au 8 décembre.

Pour Kusaka, il restait bien des problèmes à résoudre.

Il avait fait tous ses plans en comptant sur 350 avions d'attaque, c'est à dire sur six porte-avions. Or, voilà que l'armée le chipotait sur ses porte-avions.

- La première escadre aéronavale ne comportera que 4 porte-avions, décrétait l'armée de terre.

Kusaka eut beaucoup de mal à la convaincre.

Puis, pour ses six porte-avions et leur escorte, Kusaka réclamait de six à huit pétroliers de gros tonnage. Là encore, il se heurta aux pires difficultés. Alors que la date de l'attaque était déjà décidée, on n'arrivait pas à trouver les pétroliers. Or, il fallait encore les modifier et leur faire procéder à une ou deux manœuvres.

Puis, il y avait la double question des sous-marins. Pour les sous-marins de types normaux, on démembra la sixième escadre, opération qui en fournit une trentaine.

En ce qui concerne les sous-marins de poche, le problème se compliquait beaucoup.

Ces sous-marins de poche étaient la marotte de certains marins.

Depuis 1940, un groupe d'élite d'une dizaine d'hommes faisaient, sous le commandement du capitaine Iwasa, des manœuvres près de l'île Shikoku à bord de ces bateaux et, pleins d'enthousiasme, avaient dressé des plans d'attaque des principales bases étrangères, et notamment de Pearl Harbour.

Kusaka n'aimait pas cette idée d'attaque par sous-marins de poche. Yamamoto non plus d'ailleurs. Lorsqu'il avait vu, pour la première fois, le plan proposé par Iwasa, il l'avait refusé. Puis, sur l'insistance d'Iwasa, il l'avait accepté, à la condition que les sous-marins n'entrassent pas dans le port et que l'on pût les récupérer.

Plus tard encore, comme Iwasa revenait à la charge en demandant à l'amiral que sa flottille pénétrât dans Pearl Harbour, Yamamoto refusa à nouveau. Et on en était resté là jusqu'au début de novembre, jusqu'à ce que le Taiyo Maru eut regagné le Japon avec, à son bord, Iwasa qui brandissait la réponse de Morimura à la 97^e question :

- Il n'existe pas de filets anti sous-marins !

Alors Yamamoto accepta en disant :

- Les avions seront la lance de l'attaque et les sous-marins en seront le poignard.

A la mi-novembre, tout était préparé. Le contre amiral Nagumo, le timide, qui n'avait aucune expérience de l'aéronavale, ni même de l'aviation, se trouvait avec six porte avions et leur escorte d'une cinquantaine de bâtiments, à la tête de la plus puissante Task Force qui eût jamais été rassemblée jusque là. Il ne restait plus qu'à appareiller.

Le 18 novembre, presque tous les sous-marins quittèrent le Japon.

Le départ de l'aventure

Le 1^{er} novembre, tous les commandants d'unités de la première escadre aéronavale étaient réunis dans un des bâtiments de la base aérienne d'Iwakuni, près d'Hiroshima. Le vice-amiral Ugaki, chef d'état major de l'escadre, qui présidait la réunion, expliqua ce que le Japon attendait de l'action de la première escadre.

- Une flotte gigantesque, dit-il, est concentrée à Pearl Harbour. Celle-ci sera anéantie d'un seul coup dès le début de la guerre. Si nos plans échouaient, notre marine devrait subir la honte de ne plus jamais se relever. Pour nos ennemis, Pearl Harbour doit être le Waterloo de la prochaine guerre ... C'est pour ces raisons que la marine impériale a réuni l'élite de ses bâtiments et de ses avions dans la première escadre aéronavale. Nous voulons être sûrs du succès.

« Il tombe sous le sens que, même si l'énorme machine industrielle américaine se met immédiatement à construire des navires, des avions et du matériel de guerre, il lui faudra plusieurs mois pour mobiliser contre nous toutes ses forces. Donc, si nous nous assurons de la supériorité stratégique dès l'aube des hostilités, en attaquant et en nous emparant immédiatement de toutes les positions importantes avant que les Américains ne soient prêts, nous pourrons, par la suite, faire pencher le destin en notre faveur. Le ciel sera le témoin de notre combat. »

Le 17 novembre, il y avait eu récurrence, mais, cette fois, la réunion avait lieu au cercle naval de Kuré. L'assistance était un peu plus nombreuse. Les commandants des torpilleurs et des sous-marins y assistaient.

On remarquait surtout cinq jeunes officiers accompagnés de cinq sous-officiers, que l'on présentait comme les membres de la mission spéciale des sous-marins de poche chargés de pénétrer jusqu'au cœur de Pearl Harbor.

A la fin de la réunion, on cria les trois traditionnels « Banzai » - Vive L'Empereur -

Le lendemain, l'aventure commençait, on en connaît la suite !

Sources :

- *The Forgotten Crimes of Japan's Pearl Harbor Spy*
- *Archives et recherches personnelles*



YAMAMOTO

Les Panzer-Attrappen

par Alain Adam



Achtung Panzer !!! (Photo prise dans les Steppes Russes enneigées. Il s'agit en fait d'une structure en bois sur laquelle est posée une toile peinte. Source NARA)

Nous ne reviendrons pas ici à l'origine des chars factices, qui se situe en fait quelques mois après l'apparition des réels chars lors de la première guerre mondiale, ni ne nous intéresserons aux modèles d'entraînement produits par l'Allemagne, mais nous allons nous concentrer ici sur les circonstances qui ont amené les forces Allemandes à user de matériel de déception sous forme de Panzer-Attrappen, au sein de leurs unités. Bien loin de l'utilisation alliée de chars Sherman « gonflables » lors de l'opération Fortitude, et dans une visée de désinformation stratégique (mais ce ne sont en fait pas les premiers à le faire comme vous le lirez plus loin), les Allemands avaient opté pour une utilisation tactique de ces matériels, en vue d'intimider l'ennemi ou, en les positionnant judicieusement, forcer les forces blindées ennemies à s'exposer à un feu antichar très bien dissimulé. Il s'agit ici d'un détail de l'histoire des blindés, qui trouve ses origines sur le front Est durant l'année 1943 ...

A l'Est du nouveau ...

L'utilisation de faux chars soviétiques ont été observés depuis l'été jusqu'à l'automne 1943, et ensuite plus intensément en décembre 1943 et janvier 1944.

Ils ont été utilisés au sein du 4^e front ukrainien (secteur de Nikopol), du 2^e front Ukrainien (secteur de Kirowograd) et du 1^e front Ukrainien (secteur de Perejasslaw-Winniza).

Des chars soviétiques factices seront capturés lors d'opérations d'infanterie utilisant les techniques « Täuschung und Tarnung » (1) *Notes en fin d'article.*

Plusieurs types de faux chars auront été ainsi trouvés :

- structures de contreplaqué ou de carton épais avec les cotes de blindés réels. Cependant recréer un véritable char est la difficulté, mais les structures de contreplaqué étaient bien camouflées. On retrouvera des systèmes de roues sur certains exemplaires afin de pouvoir mieux les déplacer.

- Avec toile tressée et tendue sur des structures en bois. Une peinture de char réaliste, et à l'échelle, était effectuée sur la toile. Les structures étaient préparées et les toiles étaient peintes sur les arrières, et le tout était transporté par camion jusqu'au front, qui venait déposer le tout, et ce dernier était alors assemblé sur place.

De la désinformation ...

L'utilisation pouvait être sur les arrières et dans un but stratégique, au sein de grandes formations de désinformation, destinés à tromper les unités de reconnaissance de la Luftwaffe, comme par exemple sur des trains complets, où les faux chars n'étaient pas dissimulés. Ces trains se trouvaient parfois en gare sur les arrières des armées, pour tromper les forces allemandes sur le potentiel militaire des forces soviétiques. Ces « forces » étaient déplacées dans la nuit dans le milieu environnant, afin de simuler le début d'un débarquement de forces blindées.

Par exemple, en décembre 1942, un train de faux chars, situé dans la gare de Tscherwlenaja (nord Caucase), a été débarqué et les faux chars ont été positionnés au nord-ouest de la gare, légèrement dissimulés avec des arbres et arbustes ou positionnés dans des clairières (afin de rester visibles par reconnaissance aérienne).



De la défense ...

Les soviétiques utilisaient également ces faux chars dans un but défensif, sur les fronts statiques.

- Pour simuler une occupation plus puissante d'un secteur.
- Attraction de troupes Allemandes dans un piège.

En général ces unités étaient positionnées légèrement en retrait de la ligne de front (3 km) et disposées comme l'auraient été de véritables chars.

Dans certains cas, à défaut de carton et de bois, les russes utilisaient parfois des bottes de paille qu'ils aménageaient sous forme de blindé russe.

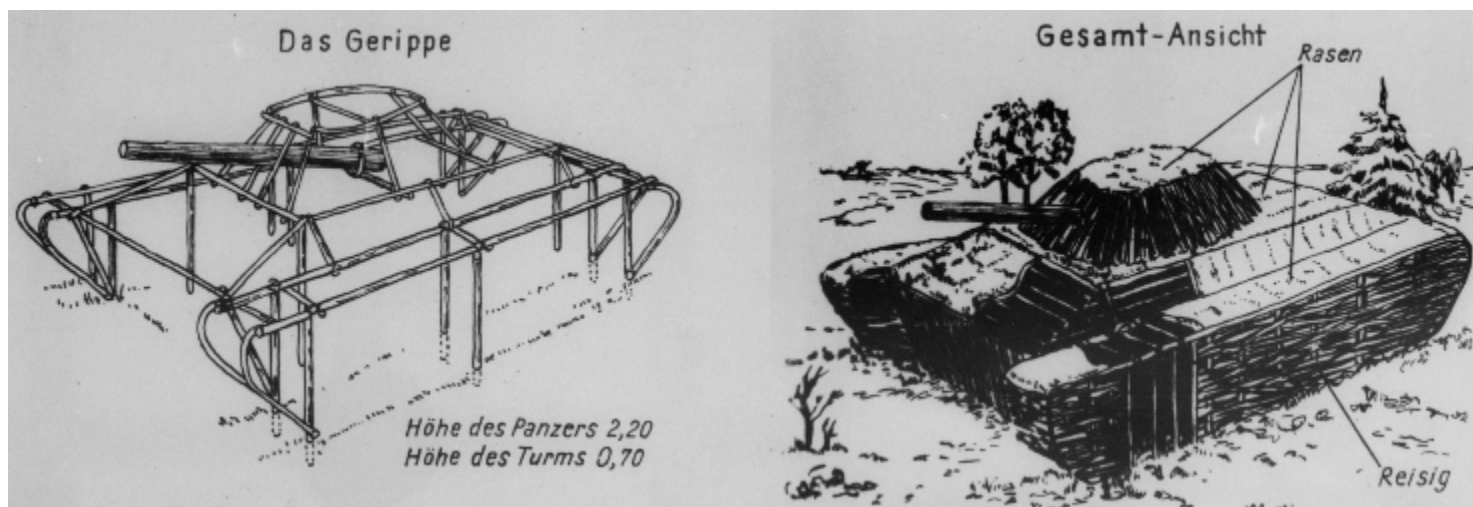
Par exemple, en novembre 1942, les soviétiques ont simulé une concentration blindée au sud d'Ischeskaja (Caucase du sud), du jour au lendemain, en utilisant de la paille. Ces unités ont été identifiées en tant que chars par la reconnaissance de la Luftwaffe, avant que des unités de reconnaissance terrestre ne dévoilent la supercherie.

Et de l'attaque ...

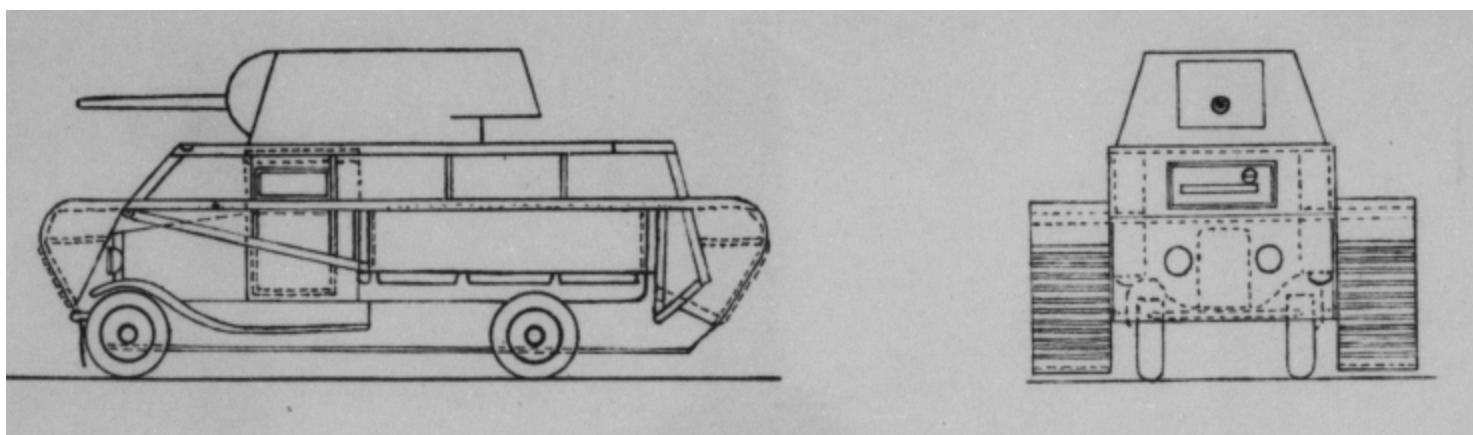
Dans un but offensif, les soviétiques utilisaient les faux chars de trois façons différentes :

La première consistait à attirer les forces de défense et de colmatage Allemandes, tout comme le support aérien ou d'artillerie, dans une zone où ne se trouvait aucune force vive. Un grand nombre de faux chars ont été construits dans ce rôle par le génie soviétique, qui avait pour rôle de garder et déplacer ces matériels vers les endroits qui le nécessitaient. Par exemple, en janvier 1944, dans le secteur de Bjelaja-Zerkoff à l'aube, des faux chars ont été déplacés sur des carrioles tractées par des chevaux et positionnés. Ce n'est que du fait que le commandement soviétique n'a pas terminé son installation et camouflage que la supercherie a été découverte.

Autre exemple, à l'est de Winniza, la reconnaissance aérienne allemande a localisé une forte concentration de blindés Russes. Une attaque par Stuka a été menée et ce seront finalement 30 camions portant de faux chars qui seront détruits.



T34 EN BOIS ET PAILLE/HERBE - SOURCE NARA



KV1 SUR CAMION - SOURCE NARA

La seconde utilisation était de dissimuler les points de ruptures visés lors d'assauts blindés, et d'attirer les forces Allemandes au mauvais endroit. Par exemple, en décembre 1943, une reconnaissance aérienne Allemande a identifié une forte concentration de blindés dans la tête de pont de Perejasslaw. Lors d'une attaque effectuée par Stuka, les pilotes se sont rendus compte que les blindés volaient littéralement en l'air ou étaient « pliés » du fait de la pression de l'air dégagée par les explosions de bombes. Par la suite, les restes de 45 à 50 faux chars ont été identifiés, les véritables blindés s'étant engagés dans le secteur de Kiev.

La troisième utilisation était de faire croire à un assaut blindé sur un point donné (alors qu'il n'aurait pas lieu), en fabriquant sur place un grand nombre de faux chars. Par exemple, le 26 janvier 1944, une unité du génie soviétique a fabriqué 80 attrappen, séparés en 4 groupes, dont les positions semblaient déterminer une attaque très prochaine.

Pour identifier les faux chars Russes, les Allemands avaient finalement déterminé plusieurs indices :

- Pas de traces de chenilles à proximité des chars, ou des pistes de camions uniquement.
- Les blindés soviétiques étaient pratiquement toujours protégés par des unités de DCA, ce qui n'était pas le cas des faux chars.
- Les faux chars étaient le plus souvent non camouflés et en terrain ouvert.
- Les faux chars étaient en position stationnaire de jour et n'effectuaient de mouvements qu'au crépuscule.

La Russie a donc travaillé de plus en plus avec des faux chars, dissimulant ainsi ses véritables intentions. Une analyse Allemande de mars 1944 concluait, qu'en tenant compte des points permettant l'identification des panzer-attrappen (ci-dessus), il convenait d'en user afin de tromper à son tour l'ennemi.



Crédit photo NARA – Le matériel présenté sur cette photo n'est pas décrit dans le présent article et correspond à l'autre « grande utilisation » des chars factices. Il s'agit d'un faux T-34 motorisé par une chenillette Renault disposée à l'avant, et reposant sur des roues d'avions à l'arrière. Découvert dans un centre d'instruction, il semble qu'il fut utilisé pour l'entraînement au tir avec Panzerfaust, de nombreux lance-roquettes de ce type ayant été trouvés au même endroit. Ce type de char factice sera abondamment photographié, que cela soit par les Alliés ou par les Allemands eux-mêmes lors d'exercices d'assauts de chars par l'infanterie.

Une nouvelle « arme secrète » pour combler les déficits de production.

L'état major Allemand décide donc en avril 1944 de distribuer des instructions et mode d'emploi à ses unités, qui fabriqueront elles-mêmes les panzer-attrappen.

En fonction du temps et des troupes disponibles, ainsi que du matériel, peuvent être construits 8 modèles différents, du plus primitif jusqu'à un modèle très perfectionné. La simplicité des matériaux et des instructions étaient cependant de mise. Chacun des modèles finis étaient visibles à l'école d'instruction des troupes blindées de Bergen.

L'utilisation de panzer-attrappen effectuée par les soviétiques ayant eu plusieurs fois du succès (y compris dans des rôles majeurs de désinformation) un court manuel sur les utilisations possibles est joint aux instructions de fabrication. Le groupe d'armées centre effectue alors des essais, et doit rendre compte de cette première expérience aux autres groupes d'armées par la suite. Les premiers manuels de montage sont donc transmis vers les unités. Une centaine de manuels sont ainsi distribués sur toutes les unités du front Est, mais également sur le front Ouest et en Norvège (voir annexe 1).



PANTHER-ATTRAPPEN IV DÉCOUVERT EN FRANCE, VISIBLE DANS L'INTELLIGENCE BULLETIN VOL III NO4 DE DECEMBRE 1944. POUR LES DEUX PHOTOS, DROITS RÉSERVÉS.



Instructions d'utilisation des Panzer-Attrappen

- La gamme de Panzer-Attrappen actuelle est un excellent moyen de tromper l'ennemi sur nos forces et pouvant le mener à réaliser des opérations totalement inutiles.
- L'utilisation peut tout aussi bien être à grande envergure pour tromper la reconnaissance aérienne, tout comme très limité, dans un rôle tactique.
- Pour bien tromper l'ennemi, on doit veiller à s'approcher au plus près de la réalité telle qu'elle aurait été, si le blindé n'était pas factice. Par exemple le camouflage vis à vis des opérations aériennes doit rester plausible, afin que les Panzer-Attrappen ne soient pas identifiés comme tels. Plus la précision apportée sera minutieuse, plus les chances de succès seront grandes.
- Pour parvenir à une représentation réaliste, il convient de prêter attention à :
 - 1) Le positionnement de troupes blindées réelles sur un site de Panzer-Attrape complique la reconnaissance et la distinction ennemie, à condition de ne pas négliger de créer de fausses traces de mouvement pour les blindés qui ne sont pas réels. Une attention particulière doit être menée pour créer ou modifier les traces de blindés. On creusera ces dernières ou l'on utilisera un véhicule. Les dimensions à respecter sont, pour un Panzer V (Panther), de 1.90m de large pour une largeur de chaîne de 66 cm et de 2.00 m de large et 38cm de largeur de chaîne pour un Panzer IV. Toutes les pistes doivent être parallèles et il faut faire attention à les mener jusqu'à un point sortant du champ de vision (entrée en forêt, sur une route, dans une ville). Il convient, lorsque les traces traversent des broussailles ou un champ de céréales, de les coucher dans le sens de circulation du faux blindé.
 - 2) Les Panzer-Attrappen doivent être positionnés en plein air, comme le seraient de véritables chars. On doit faire en sorte que l'exposition soit suffisante pour identifier le matériel, mais pas sensiblement différente de ce qui se ferait habituellement. La méthode d'installation dans la défense de 2 à 5 Km en arrière de la ligne de front, doit s'effectuer sur des positions de résistance possible (forêts clairsemées, buissons, champs de blés ou villages). Il ne faut pas positionner un blindé factice devant une rivière s'il n'y a pas de pont sur son arrière, et il faut prendre garde à ne pas le placer sur un terrain meuble qui ne pourrait supporter sa masse. Les panzer-attrappen doivent tous être en direction de l'ennemi. Distances et espaces entre chacun doivent se situer entre 25 et 50 mètres.
 - 3) On ne doit pas hésiter à utiliser des estafettes pour simuler un trafic, et éventuellement positionner des troupes en uniforme noir pour simuler une activité.
 - 4) Les faux groupements peuvent inclure des variables, comme des détachements de Flak, pour favoriser le bluff. Des sacs de sable et autres positions protégées améliorent encore la situation.
 - 5) Il faut utiliser les camouflages de végétation comme on le ferait sur de véritables chars pour dissimuler le tube du canon et la superstructure du char, tout comme utiliser les marques habituelles de blindés avec la peinture blanche adéquate.
 - 6) Lorsque des chars ennemis sont repérés, il faut dissimuler les panzer-attrappen en lisière de forêt / de champs (espace entre 30 et 50m). Des faux tubes de canons (de 75mm) mobiles et résistants au feu sont pratiques dans cette situation, si les panzer-attrappen sont détectés tôt.
 - 7) On utilisera des barils d'huiles usées auquel on mettra le feu pour simuler les gaz d'échappement. La modification des positions est à effectuer dans la nuit (avec un bruit de moteur), le jour en utilisant un brouillard artificiel. Il ne faut pas que les panzer-attrappen tombent trop rapidement dans les mains de l'ennemi.
 - 8) La représentation acoustique de bruits de blindés via des haut-parleurs a augmenté l'impression d'authenticité chez l'adversaire. Le temps de « marche » doit être d'environ 4 minutes par blindé, pour simuler un mouvement.

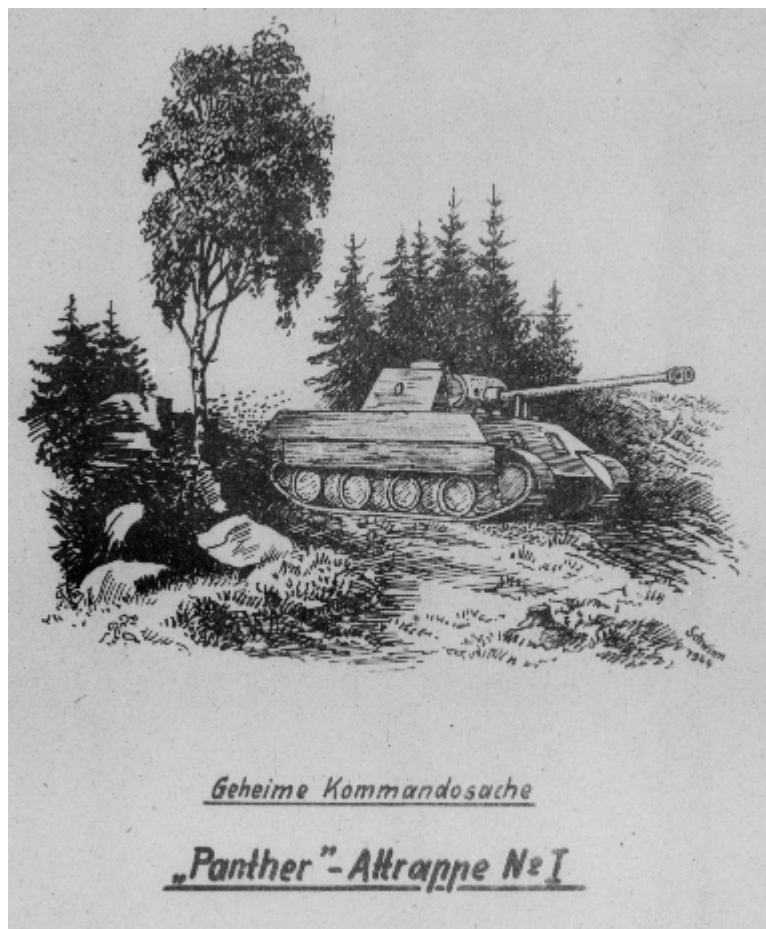


Crédit photo NARA. Panzer-Attrappen découvert par la 9th US Army a proximité d'un aéroport, en 1945. Il s'agit selon toute vraisemblance d'un modèle V sur lequel ont été placées des roues en métal.

Les Différents modèles

Pas moins de huit modèles différents seront validés par l'état-major Allemand. Quatre modèles (I à IV) seront basés sur le char moyen Panther (Panzer V), deux sur le char Panzer IV (V et VI), et deux sur l'automoteur à casemate Stu.Gesch. 40 (VII et VIII).

Pour chacun des types de blindés, la moitié des modèles seront prévus pour être statiques (Mles II , III , VI et VIII) et l'autre moitié auront la possibilité d'être déplacés (Mles I , IV , V, VII). Les modèles mobiles sont en général tractés par un camion, deux chevaux, ou vingt-cinq hommes, sur de courtes distances, afin de les repositionner en suivant l'évolution du front, ou les instructions d'emploi. On adoptera, dans certains cas et pour des distances un peu plus longues, des roues en bois ou en métal venant se placer sous le char factice.



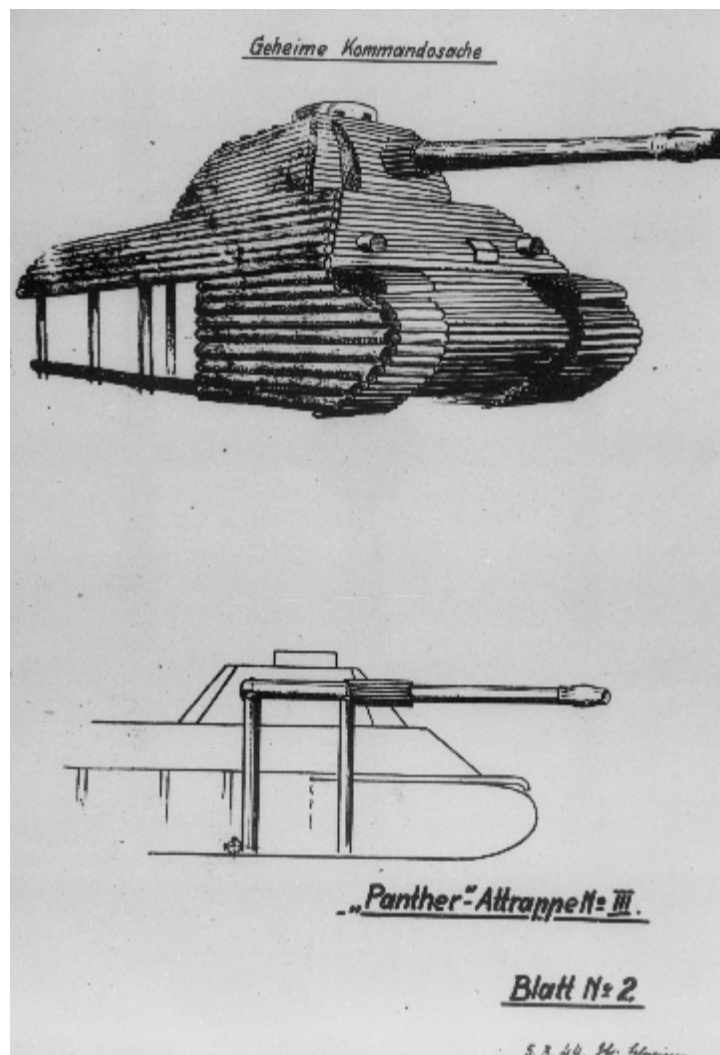
Le Panther-Attrappen n°I était fabriqué en planches de bois (2 mètres cubes de planches) clouées et boulonnées. D'une nature très perfectionnée, il nécessitait 40 heures de travail, pour une équipe de six personnes, dont trois charpentiers, ainsi que du matériel de charpentier (scie à ruban par exemple)

Mobile. 240 heures/hommes.



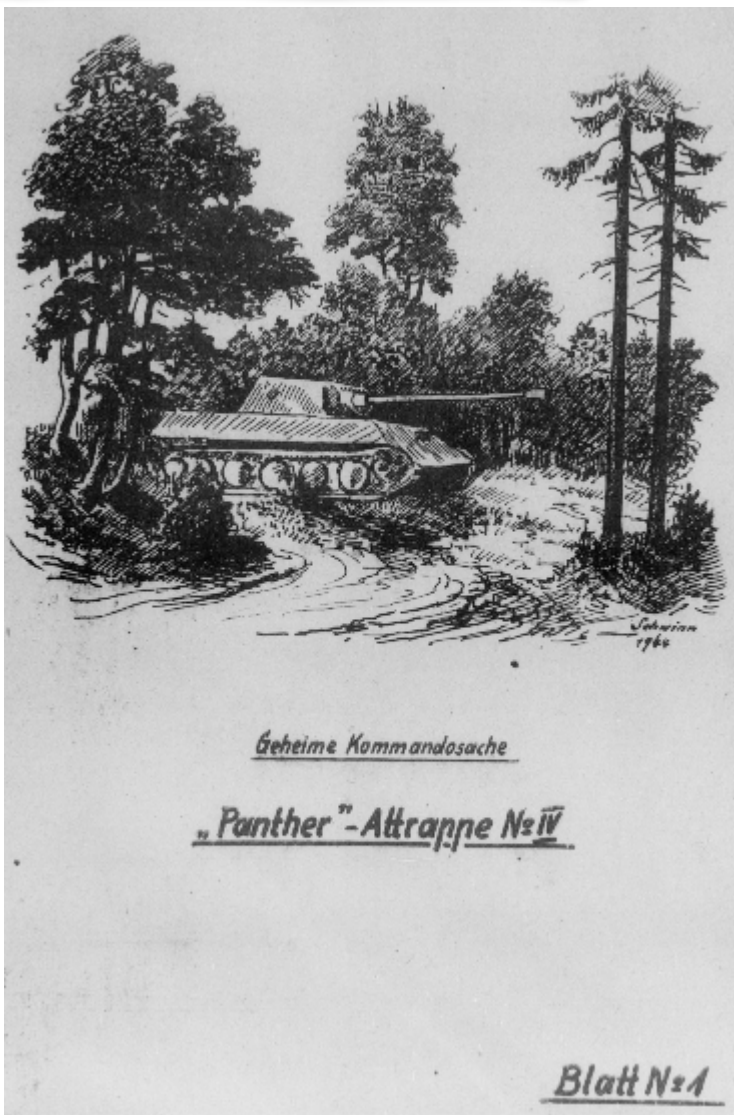
Le Panther-Attrappen n°II était constitué de tiges de bois, de feuilles de carton et de planches, coulées et attachées avec du câble. Il nécessitait une équipe plus nombreuse que le premier modèle (12 personnes pendant 26 heures), pour récolter et tailler le bois.

Statique. 312 heures/hommes.



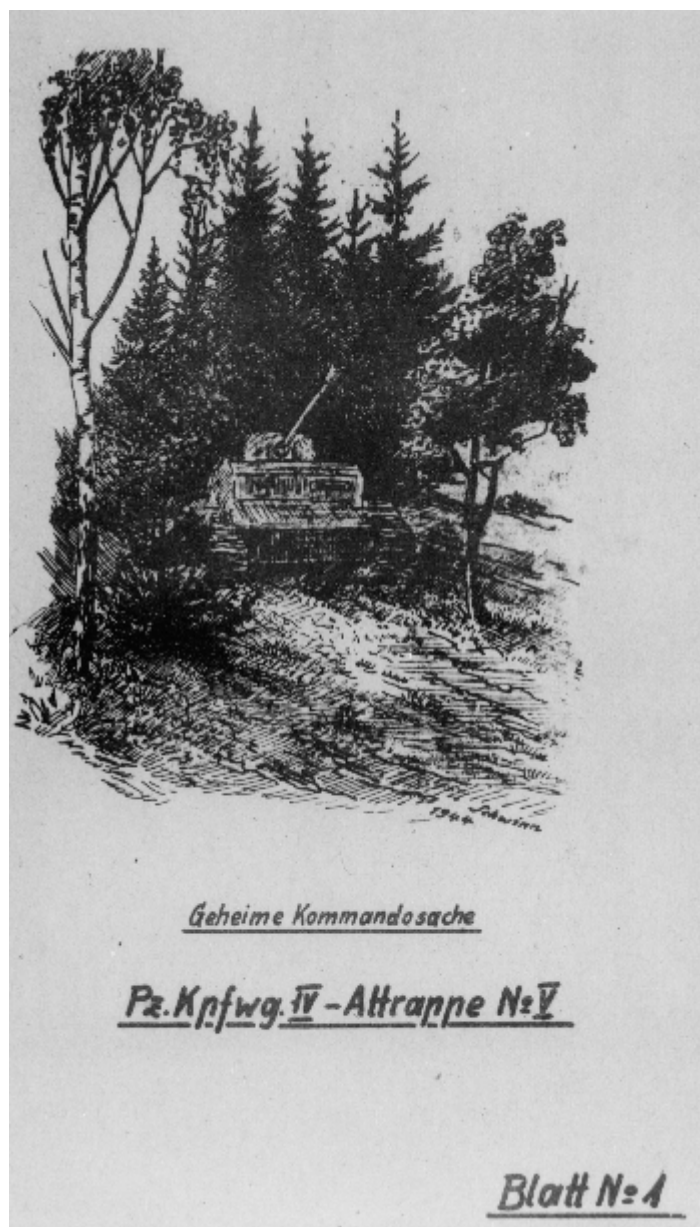
Le Panther-Attrappen n°III, est d'un type beaucoup plus basique et se constitue de branches et troncs d'arbres taillés, cloués et maintenus avec du câble. 2 charpentiers et 4 assistants étaient employés à sa construction pendant une durée de 15 heures. Sa particularité est de ne présenter que l'avant et le haut de caisse du char.

Statique. 90 heures/hommes.



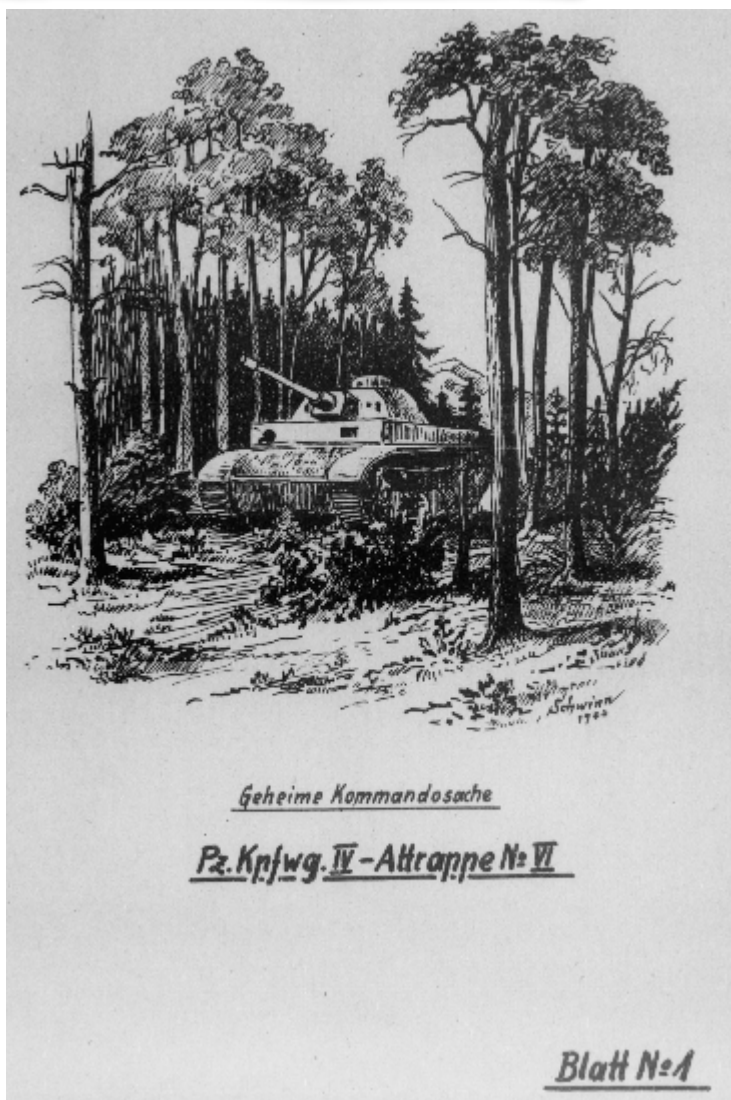
Le Panther-Attrappen n°IV est constitué de planches et tiges de bois de différentes tailles, qui seront cloués, agrafés et maintenus par des câbles. Ce modèle sera peint et on utilisera la végétation proche pour constituer un camouflage réaliste. Sa réalisation nécessite 15 personnes pendant 13 heures.

Mobile. 195 heures/hommes.



Le Panzer-Attrappen n° V (type Panzer IV) est d'une facture assez simple et est constitué de tiges et planches de bois clouées, agrafées et maintenues par des câbles. 5 hommes seront nécessaires à sa fabrication pendant 15 heures.

Mobile. 75 heures/hommes.



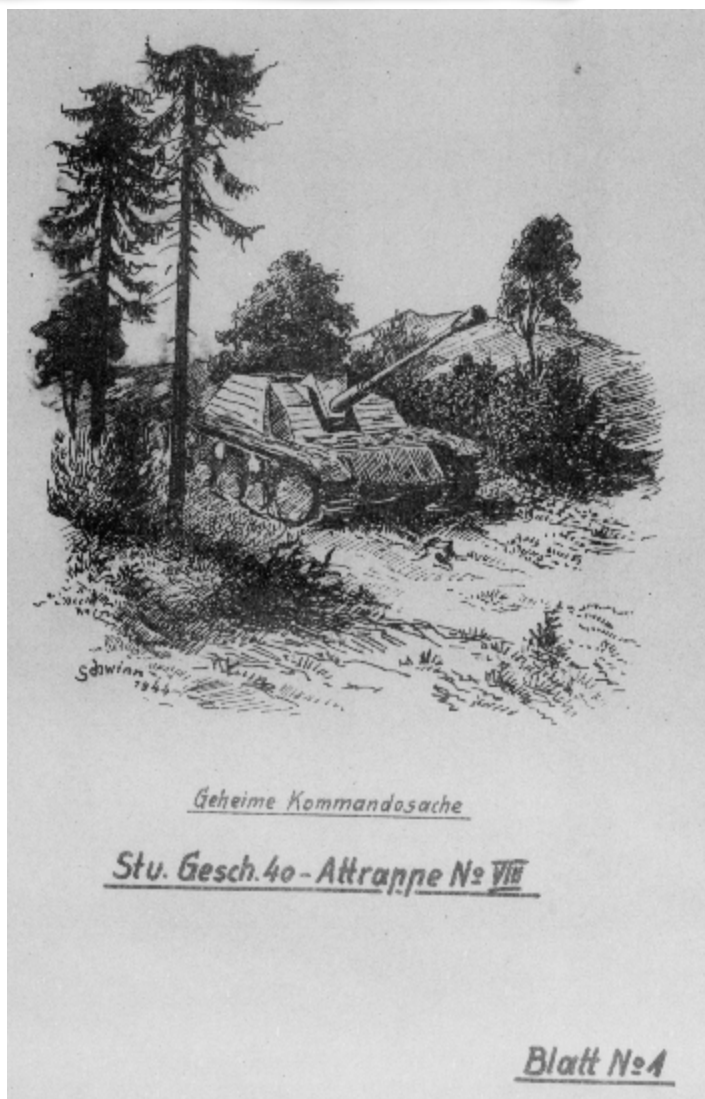
Le Panzer-Attrappen n° VI (type Panzer IV) est plus perfectionné que le modèle précédent, et nécessite des tiges de bois, de la toile, du carton, la partie inférieure d'un vieux baril d'essence, des traverses de chemin de fer, et de la végétation environnante pour constituer son camouflage. Le tout sera cloué et maintenu par des câbles. 1 charpentier et 7 assistants seront nécessaires à sa réalisation, pendant 14 heures.

Statique. 112 heures/hommes.



Le Panzer-Attrappen n° VII (type StuG. 40) est constitué de bois et de carton, agrafés, cloués et maintenus par du câble. 1 charpentier et 6 assistants sont nécessaires à sa réalisation, pendant une durée de 26 heures.

Mobile. 182 heures/hommes.



Le Panzer-Attrappen n° VIII (type StuG. 40) est constitué de tiges de bois, de vieilles planches, de cartons et est assemblé à l'aide de clous et de câbles.

2 charpentiers et 5 assistants doivent travailler 28 heures pour sa réalisation.

Statique . 196 heures/hommes .



Droits réservés. Panzer IV-Attrapen particulièrement travaillé au niveau des détails, selon toute vraisemblance du modèle VI statique.

Et quand on n'a pas le temps ... On ne construit qu'une tourelle !

De multiples exemples existent où les Alliés ont été confrontés à de fausses tourelles, la structure du char ayant à peine été ébauchée, et parfois même pas du tout. Dans l'Intelligence bulletin d'avril 1944 (n°8 de l'année 1944), les Alliés décrivent un emploi de fausses tourelles, positionnées de façon à simuler la présence d'un blindé. On peut supposer aussi que certaines de ces tourelles furent déposées à même le sol, afin de simuler un blindé enterré ou une tourelle défensive, ainsi que les Allemands en employaient. (Voir page suivante)

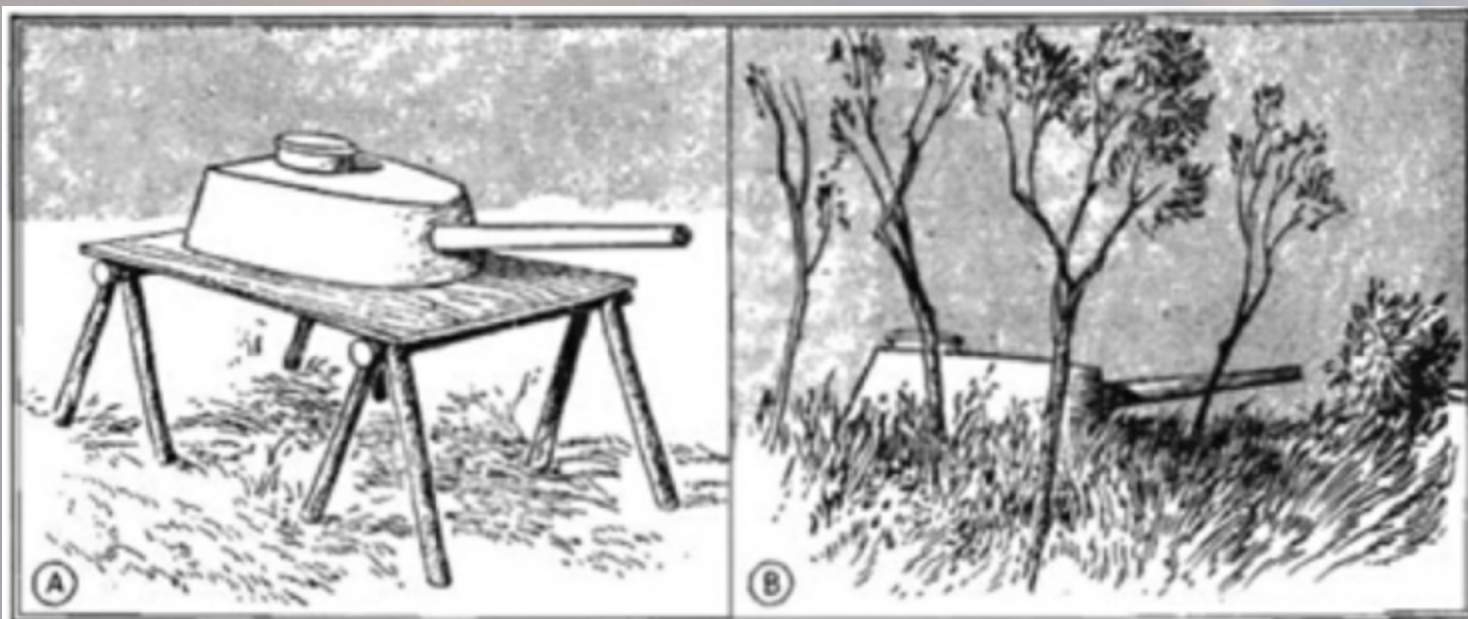


Figure 1.—German Dummy Tank.

EXTRAIT DE L'INTELLIGENCE BULLETIN D'AVRIL 1944



Droits réservés. Fausse tourelles et faux canons anti-chars en bois découverts, par l'armée Britannique, dans la cour d'une ferme le 21 aout 1944, à proximité de Livarot (Normandie).

Un emploi limité, avec quelques résultats

Peu de documentation synthétique a été trouvée sur les fabrications de chars factices. On sait cependant que le 6 juin 1944, 200 structures de Panzer-Attrappen ont été commandées, sur des types Sturmgeschutz, Panzer IV et Panther (le



rapport parle aussi de modèle « Tiger », or aucun plan d'un tel type de char factice n'a été retrouvé). Chaque groupe d'armées sur le front Est devait recevoir 11 exemplaires (soit un total de 44), tout

comme le groupe D situé en France. L'achèvement était prévu en 3 semaines, mais aucune information n'a été trouvée sur la livraison réelle ou non de ces matériels, et ce qu'il advint des 145 exemplaires placés en réserve. Au lendemain du débarquement en Normandie, et du fait des carnages effectués par les « Jabos », les Allemands commencent à connaître une pénurie de matériel blindé sur le front occidental.

Les troupes Allemandes emploient alors les Panzer-Attrappen, et de réels matériels antichars, de façon, en utilisant judicieusement le terrain, à forcer les blindés Alliés (qui cherchent à atteindre les chars factices) à se positionner dans une situa-



tion « piège » que les canons antichars Allemands exploiteront.

De multiples escarmouches, basées sur la ruse et aboutissant à la destruction de quelques blindés alliés auront lieu durant les deux premiers mois de combats en Normandie. Suite à l'opération Cobra, le recul des forces Allemandes vers l'est sera trop rapide pour que de tels stratagèmes puissent s'effectuer à nouveau, jusqu'à la stabilisation du front, aux portes de L'Allemagne, ou un nouvel emploi a certainement été effectué sur les lignes défensives.

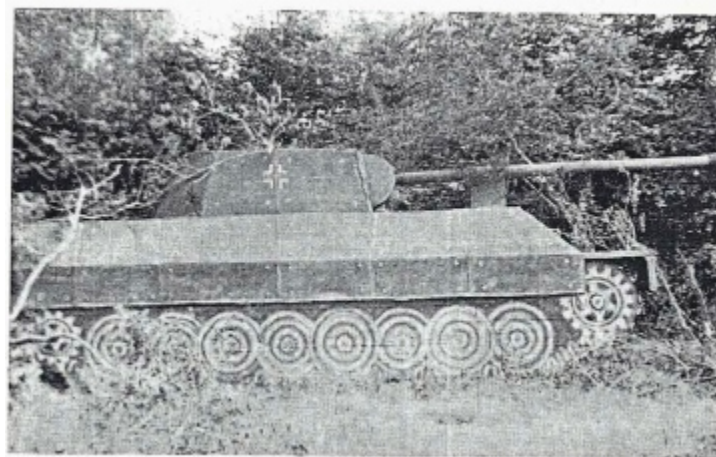
Le Panzer-Attrappen sera de tous les fronts, et par exemple début juin 1944, les forces Alliées trouveront un groupe de 8 Panzer-Attrappen statiques derrière la ligne Adolf Hitler, en Italie.

Alors que les Alliés auront plutôt voué leurs chars factices à une stratégie de désinformation stratégique, et qu'en général ils tenteront de dissimuler les chars par tous les artifices possibles plutôt que de montrer une formation de chars, fusse-t-elle factice, l'Allemagne a quant à elle pensé un emploi tactique de ces matériels.

Si Rommel avait bien tenté ce genre de désinformation dans le secteur de To-



brouk, en plaçant des superstructures de char en bois sur des Kubelwagen, on retiendra cependant que l'idée initiale d'un emploi en tactique de combat était Russe, pas Allemande, mais que ces derniers ont apporté toute une série de consignes et recommandations, afin de rendre le blindé plus réaliste et ainsi mieux tromper l'ennemi. Enfin, même si les pièges tendus ont certainement fonctionné quelquefois, les Panzer-Attrappen n'auront été, finalement, qu'un détail méconnu et sans grande conséquence sur l'issue de la seconde guerre mondiale.



Photos : Deux exemplaires de Panther-Attrappen, en vue de face et de côté, découverts par les britanniques en France en 1944. Probablement Modèle IV à gauche et Modèle II à droite. Droits réservés

ANNEXE 1 - DISTRIBUTION DES MANUELS DE PZ-ATTRAPPEN

Verteiler :

Heeresgruppe A	=	1. Ausf. mit 8 x 5 Anl. je	1. - 5. Ausf.
Heeresgruppe D	=	2. " " 8 x 5 Anl. je	6. - 10. "
Heeresgruppe C	=	3. " " 8 x 5 Anl. je	11. - 15. "
Heeresgruppe F	=	4. " " 8 x 5 Anl. je	16. - 20. "
Heeresgruppe Mitte	=	5. " " 8 x 5 Anl. je	21. - 25. "
Heeresgruppe Nord	=	6. " " 8 x 5 Anl. je	26. - 30. "
Heeresgruppe Süd	=	7. " " 8 x 5 Anl. je	31. - 35. "
H.Gr.Kdo. B z.b.V.	=	8. " " 8 x 5 Anl. je	36. - 40. "
A.O.K. Norwegen	=	9. " " 8 x 5 Anl. je	41. - 45. "
Geb.-A.O.K. 20	=	10. " " 8 x 5 Anl. je	46. - 50. "
Pz.Gr.Kdo. West	=	11. " " 8 x 5 Anl. je	51. - 55. "
Inspekteur d.Pz.Tr.	=	12. " " 8 x 5 Anl. je	56. - 60. "
Kommandeur d.Sch.d.Pz.Tr.	=	13. " " 8 x 5 Anl. je	61. - 65. "
Pz.Truppensch. Bergen	=	14. " " 8 x 5 Anl. je	66. - 70. "
Pz.Truppensch.Krampnitz	=	15. " " 8 x 5 Anl. je	71. - 75. "
Fhj.Sch. d. Pz. Tr. Gr. Glienicke	=	16. " " 8 x 5 Anl. je	76. - 80. "

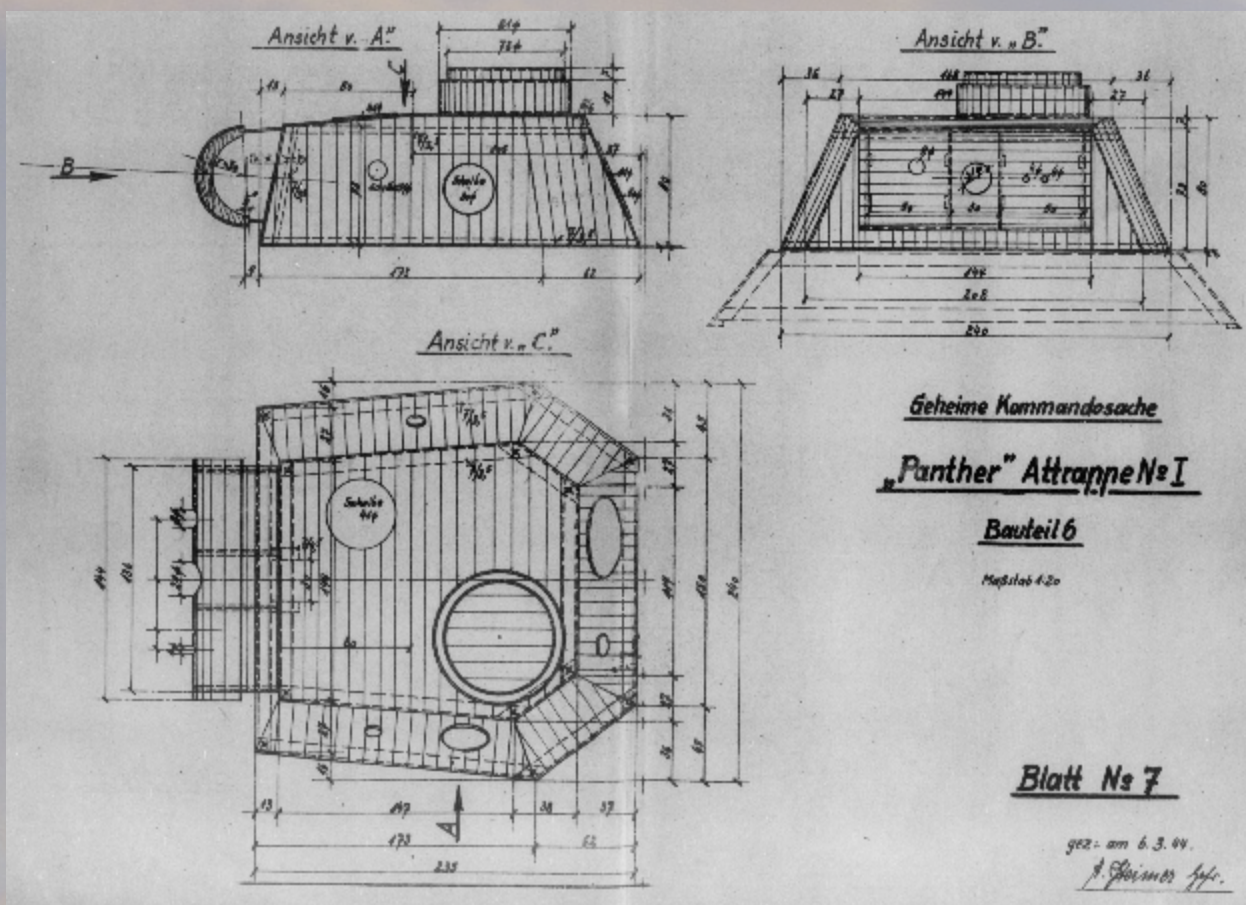
Nachrichtlich:

OKW / WFSt	=	17. Ausf. mit 8 x 1 Anl.	81. Ausf.
OKW / Chef Heeresstab	=	18. " " 8 x 1 Anl.	82. Ausf.
Chef GenStab Heer (Adj.)	=	19. " " 8 x 1 Anl.	83. Ausf.
GenStdH / Op.Abt.	=	20. " " 8 x 1 Anl.	84. Ausf.
GenStdH / Org.Abt.	=	21. " " 8 x 1 Anl.	85. Ausf.
Gen StdH/ Ausb.Abt.	=	22. " " 8 x 1 Anl.	86. Ausf.
Panzeroffizier beim Chef Gen St d H	=	23. " " 8 x 1 Anl.	87. Ausf.

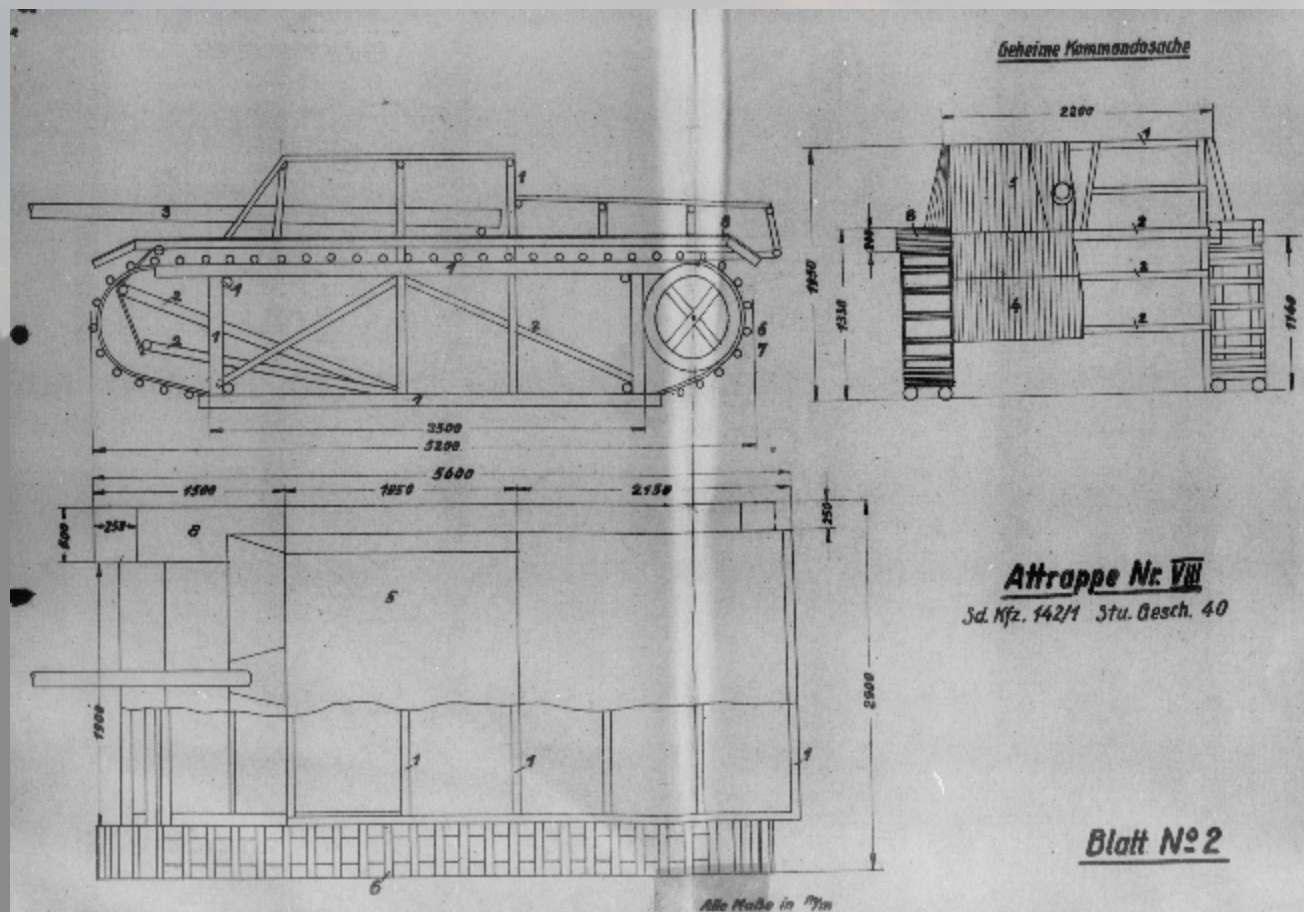
Nach Abgang:

Gen.Insp.d.Pz.Tr./ Abt. Org.	=	24. Ausf. mit 8 x 1 Anl.	88. Ausf.
Chefgruppe	=	25. Ausf. mit 8 x 1 Anl.	89. Ausf.
Gr. Entwicklung	=	26. Ausf. mit 8 x 1 Anl.	90. Ausf.
Entwurf	=	27. Ausf. mit 8 x 1 Anl.	100. Ausf.
Reserve		8 x Anlage	91. - 99. Ausf.

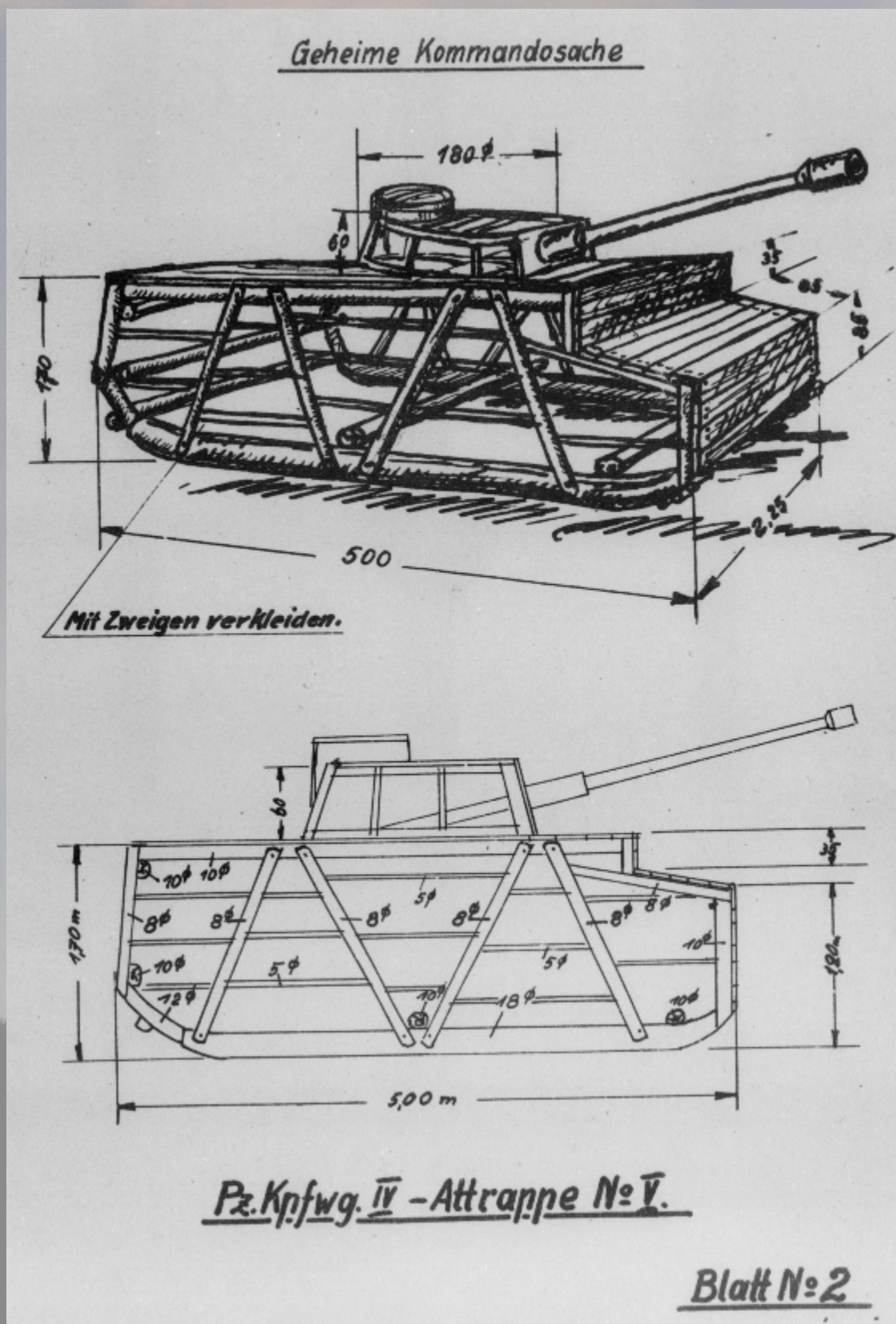
ANNEXE 2 - EXTRAITS DE PLANS DE PANZER-ATTRAPEN.



PLAN DE TOURELLE DU PANZER-ATTRAPPEN NO I - SOURCE NARA



PLAN DE STRUCTURE DU PANZER-ATTRAPPEN NO VIII - SOURCE NARA



PLAN DE STRUCTURE DU PANZER-ATTRAPPEN NO V - SOURCE NARA

Pour les passionnés et modélistes, tous les plans des 8 modèles de Panzer-Attrappe sont disponibles à l'adresse suivante : <http://www.atf40.fr/ATF40/Pzattrappe/panzerattrappen.html>

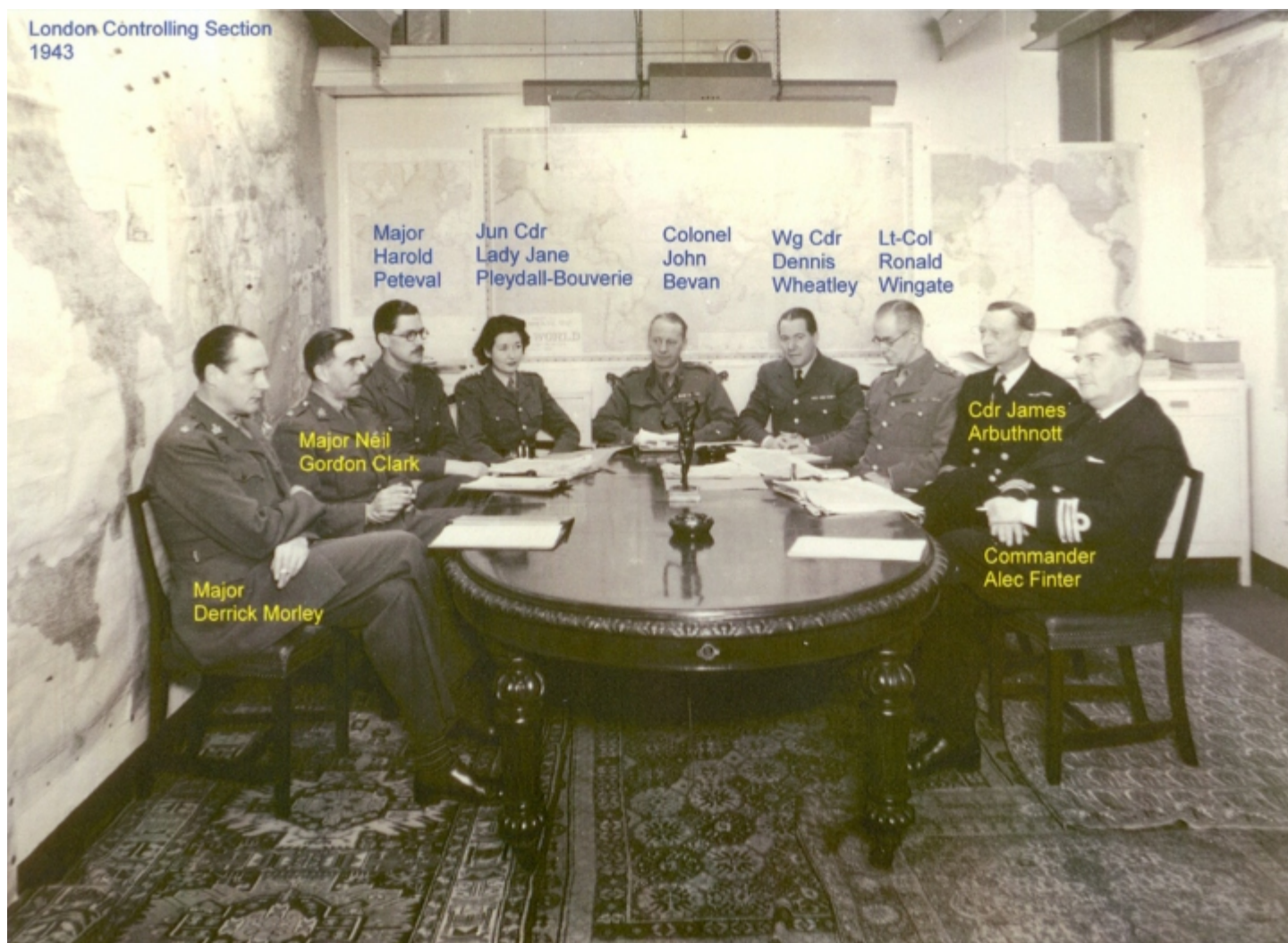
La London Controlling Section ou l'intox à l'anglaise

par Vincent Dupont



Tout le monde dans notre petit milieu connaît l'opération Fortitude, mais on oublie souvent de rappeler que ce plan s'intégrait dans le cadre d'une succession d'autres opérations destinées à intoxiquer le renseignement militaire de l'Allemagne et de ses alliés. En effet à l'approche de la formation du second front tant désiré par Staline, il importait aux alliés de faire croire aux forces de l'Axe qu'un débarquement aurait probablement lieu partout sauf à l'endroit où ils allaient réellement débarquer, ou du moins leur faire croire que l'endroit retenu ne l'était pas vraiment... Bref, d'intoxiquer leurs services de renseignements avec un flot de fausses informations mêlées de vraies ou périmées, de manière à ce que le plan final des alliés soit considéré comme totalement impossible aux yeux de leurs adversaires. C'est ce à quoi vont s'employer les services de renseignements alliés dès 1943. Les hommes chargés d'une pareille mission sont ceux de la London Controlling Section (LCS). Notre but ne sera pas ici de faire un article exhaustif sur ce sujet, très vaste et aux ramifications nombreuses, mais de dresser un simple aperçu, pour nos lecteurs, de ce que furent dans leurs grandes lignes les opérations d'intoxication menées par les Alliés entre 1943 et 1944. Ce sont les débuts de la LCS et ses balbuti-

ments opérationnels que nous traiteront dans un premier temps, avant de voir comment, avec de l'expérience, des plans d'envergure purent être montés jusqu'au débarquement de 1944.



Genèse

Ce service est créé en 1941 sur ordre de Churchill pour concevoir les plans d'intoxications et coordonner leur exécution par tous les services déjà partie prenante dans ce domaine, mais travaillant chacun de leur côté sans concertation. Il faut dire qu'en plus des services de renseignement et de contre-espionnage de temps de paix, les Britanniques s'étaient dotés de services propres à l'action de guerre. C'est ainsi que la LCS devait tenter de faire travailler ensemble : le MI6 (SIS), le MI5 (SS), le comité XX (chargé de la désinformation et des agents doubles) le PWE (Political Warfare Executive, chargé de la propagande politique par la BBC principalement), le GC&CS, le SOE ou encore les services de renseignement de l'armée de terre (Intelligence Corps), de la RAF (Air Intelligence) et de la Royal Navy (Naval Intelligence Division).

Si les débuts de la London Controlling Section sont hasardeux – les services ayant du mal à se soumettre à une structure d'ensemble – mais toutefois, avec le temps, les ressources cumulées des hommes et des bonnes volontés parviennent à rassembler pour tous ces services, à partir de 1942 quand le Lt-col John Henry Bevan en prend la tête. La mission de la LCS s'articulait dans les faits sur plusieurs éléments pour qu'une opération puisse être montée. Le renseignement en était l'un des principaux, afin que l'on puisse déterminer avec certitude les croyances dans l'esprit de l'adversaire, en l'occurrence Adolf Hitler, en particulier à partir du moment où celui-ci prend la tête des forces armées du Reich. En s'appuyant sur ces informations, une feuille de route ne pouvait que plus clairement être dressée. La sécurité quant au plan adopté était une composante tout aussi importante, tout comme le temps.

En effet plus les cerveaux de la LCS disposaient de temps, plus ils parvenaient à dresser un plan en réduisant une à une les failles des deux premiers éléments, c'est à dire en termes de renseignement et de sécurité, de manière à ce que le plan aboutisse. Enfin, à ce schéma théorique s'ajoutait l'expérience, seule donnée permettant de ne pas renouveler les erreurs précédemment commises.

Car en effet les débuts de ce service sont hésitants, et la première opération d'envergure organisée, l'opération Hardboiled, destinée à faire croire aux Allemands à un débarquement en Norvège, demande beaucoup de moyens pour un délai de temps beaucoup trop long, et pour au final être abandonnée. En effet cette opération nécessita l'utilisation de forces militaires sensées préparer un débarquement amphibie à Stavanger, basé sur l'opération Dynamite, qui avait été abandonnée. Ces mêmes forces s'entraînèrent puis furent envoyée dans l'océan Pacifique, le débarquement à Madagascar nécessitant leur présence. On ne sait encore aujourd'hui si c'est la volontairement bruyante préparation ou l'obsession d'Hitler à défendre la Scandinavie qui provoqua le renforcement des troupes dans cette région – but fixé – mais cette opération permit à la LCS d'acquérir de l'expérience dans le domaine de la tromperie et fit surtout comprendre à ses membres que les sentiments du chef de l'Allemagne devaient être exploités pour la préparation des plans stratégiques réels ou d'intoxication sur le front européen. Cette expérience leur permit aussi de saisir que de fausses communications entre fausses unités, des mouvements de troupes réduites, des articles dans la presse ou à la radio sur la présence de troupes permettaient à elles seules de créer des armées fictives, au lieu de mobiliser de vraies unités.

L'opération Jael : expérimenter l'intox à grande échelle

Désormais pleinement conscients des impératifs que nécessitent une parfaite préparation dans une opération d'intoxication ou de déception, la LCS va à nouveau monter entre novembre 1943 et février 1944 une opération d'envergure destinée à persuader les forces de l'Axe que les opérations alliées allaient se poursuivre en Méditerranée et non face aux îles Britanniques. Décidée à la conférence de Casablanca, l'opération Jael fut ainsi montée, comprenant deux composantes : les opérations Cockade et Zeppelin.



LE MAJOR WILLIAM MARTIN,
"THE MAN WHO NEVER WAS"
DE L'OPÉRATION MINCEMEAT

Si l'opération Zeppelin, visant à faire croire aux Allemands que les Alliés débarqueraient en Sardaigne ou dans les Balkans fut une réussite – aidée en cela par l'opération Mincemeat – qui permit l'opération Husky en juillet 1943 et l'invasion de la Sicile par surprise, il en fut tout autrement de Cockade, plan pourtant plus vaste. Cette opération répondait, nous l'avons vu en introduction, au besoin de fixer des divisions allemandes en Europe afin que celles-ci ne soient pas envoyées sur le front de l'Est, il convenait donc de décomposer l'opération Cockade en plusieurs composantes. Forte de l'expérience engrangée par l'opération Hardboiled, la LCS mis au point en juin 1943 l'opération Tindall, visant elle aussi à faire croire à un débarquement à Stavanger pour la fin du mois de septembre 1943. Des reconnaissances aériennes furent ainsi lancées au dessus de la côte norvégienne, des leurres installés en Ecosse durant l'été (faux avions, fausses pistes et batteries de DCA), de fausses communications entre unités furent émises ainsi que de faux exercices, toute cette intoxication croisée avec une activité de sabotage accrue en Norvège et au Danemark. La deuxième composante de Cockade fut l'opération Wadham, qui déploya les mêmes subterfuges pour faire croire à un débarquement en Bretagne à l'automne 1943. Son développement se compléta de fausses informations communiquées aux Allemands par les agents doubles du Comité XX et de raids commandos en Bretagne. La dernière composante, l'opération Starkey, chercha quant à elle à persuader le renseigne-

qu'un débarquement allié aurait lieu dans le Pas-de-Calais début septembre 1943. En conséquence de nombreux bombardements furent opérés durant l'été sur les nœuds ferroviaires et les terrains d'aviation du nord de la France, et de nombreux parachutages d'armes furent opérés auprès des réseaux de Résistance.

Dans son ensemble Cockade n'eut pas l'effet escompté, et l'OKW transféra entre avril et décembre 1943 les trois-quarts des divisions présentes en Europe de l'Ouest pour les affecter en Russie sur ordre d'Hitler. Encore une fois personne ne pouvait prévoir la décision que prendrait le Führer en définitive, malgré tous les moyens mis en œuvre pour le persuader de la réalité des opérations qui pouvaient être menées en Europe, tant en Méditerranée qu'en Mer du Nord ou dans la Manche. Toutefois l'opération Jael dans son ensemble permit à nouveau d'acquérir de l'expérience, en termes de leurre, de manipulation par agents doubles, de désinformation, savoir qui allait permettre à la London Controlling Section de préparer plus efficacement sa contribution au futur débarquement qui aurait lieu en Europe à travers l'opération Bodyguard.

L'opération Bodyguard ou la consécration de l'intox

Une fois la Normandie choisie par le SHAEF comme lieu du futur débarquement, la LCS, épaulée d'éléments américains depuis Cockade, allait pouvoir monter l'opération Bodyguard, vaste plan destiné à combiner de plusieurs opérations de désinformation, d'intoxication et de déception. L'objectif était désormais de faire croire très sérieusement aux services de renseignements de l'Axe que les possibilités de débarquement allié étaient réelles partout y compris en Normandie – cette région ne devant être toutefois qu'une diversion – confortant les certitudes d'Hitler et de son état-major quand il fallait, créant d'autres certitudes au besoin, afin que les forces de l'Axe dispersent toujours plus leurs ressources en moyens et en hommes. Régénérescence de l'opération Jael, Bodyguard va donc à partir de novembre 1943 reprendre les méthodes et les moyens déjà mis en œuvre en les développant considérablement.

Une stratégie d'ensemble est conçue par la LCS en collaboration avec les alliés et le plan est approuvé le jour de Noël 1943. Ses objectifs majeurs encore une fois de conforter les Allemands dans la certitude que le débarquement principal allié aurait bien lieu dans le Pas-de-Calais et de créer des préparatifs d'invasion fictives sur l'ensemble du littoral européen (Norvège, France, Méditerranée). La LCS fait appel au brigadier Dudley Clarke, l'expert en tromperie de l'armée britannique en Méditerranée – l'homme capable de faire disparaître Alexandrie en une nuit –, pour organiser l'opération Bodyguard. Celui-ci s'entoure de collaborateurs de talent en la matière, comme le colonel Noel Wild et le colonel David Strangeways qui s'occupent tout deux des différents aspects de Bodyguard, et en particulier de l'opération d'intoxication sans doute la plus connue : Fortitude.

Cette opération se décompose elle-même en deux éléments : l'opération Skye ou Fortitude Nord, et l'opération Quiksilver ou Fortitude Sud. Similaires dans la mise en œuvre sur laquelle nous reviendrons, la première, toujours dans la perspective de duper les Allemands sur le lieu exact du futur débarquement, comprend en particulier la mise en place de la 4^e armée britannique, totalement fictive, depuis le château d'Edimbourg, à partir de février 1944, comprenant trois corps d'armées dont un américain bien réel puisque cantonné dans la région. A partir de juin 1944 cette armée intégrera le dispositif Fortitude Sud et se trouvera renforcée en unités réelles et factices. Les faux préparatifs militaires se doublèrent de négociations politiques avec la Suède (opération Graffham) visant à préparer les échanges qui ne manqueraient pas de s'établir au moment de l'invasion de la Norvège, ainsi ce « complément d'opération » pensé par Bevan augmentait la crédibilité que l'on pourrait accorder à ce plan, les agents allemands présents en Scandinavie ne manquant pas de transmettre cette information.

Supreme Headquarters
ALLIED EXPEDITIONARY FORCE
Office of the Secretary General Staff

MEMORANDUM DE L'OPERATION BODYGUARD

3 February 1944

MEMORANDUM FOR: Chief of Staff.

Subject: Precise of Plan "BODYGUARD"

1. Plan "BODYGUARD" is an overall deception policy for the war against Germany, approved by the Combined Chiefs of Staff (TAB A). Its object is to induce the enemy to make faulty strategic dispositions in relation to operations by the United Nations against Germany.

2. This overall deception policy is presented to induce the enemy to believe that the allied plan for 1944 is as follows:

Long range bomber reinforcement is delaying ground forces build-up; An attack on Northern Norway with Russia is to be concerted in the Spring;

The main Allied effort in Spring 1944 should be against the Balkans. Operations in Italy would be continued, augmented by amphibious operations.

3. In regard to Allied strength and dispositions, we should induce the enemy to believe the following:

Shortage of manpower has obliged cannibalisation within the British Army in UK;

Number of divisions in UK is less than is in fact the case; Personnel of certain allied divisions in Mediterranean are being relieved by fresh divisions from U.S.;

Shortage of landing craft exists until Summer, 1944; Forces in Mediterranean are greater than is, in fact, the case; French forces are taking over responsibility for defense of North Africa, relieving Anglo-American forces for Spring operations elsewhere; British divisions and craft are being transferred from India to Middle East;

Fresh divisions from U.S. are expected to arrive in Mediterranean.

4. Means of implementation of plan "BODYGUARD" include movement of forces, camouflage devices, W/T deception, diplomatic approaches to Sweden and Turkey, leakage and rumours, and political warfare.

33 1110
What staff section is asking for support of this?
N.K.
GENERAL G-3 (OPS-B) COL. TRAVIS-READ IS HANDLING.

Robert E. Baker
ROBERT E. BAKER,
Major, G.S.C.,
Asst. Sec. General Staff.

Noted
mm
5/2/44

SGS - SHAEF File No. _____

38 / Bodyguard



CARTE DES COMPOSANTES DE L'OPÉRATION BODYGUARD



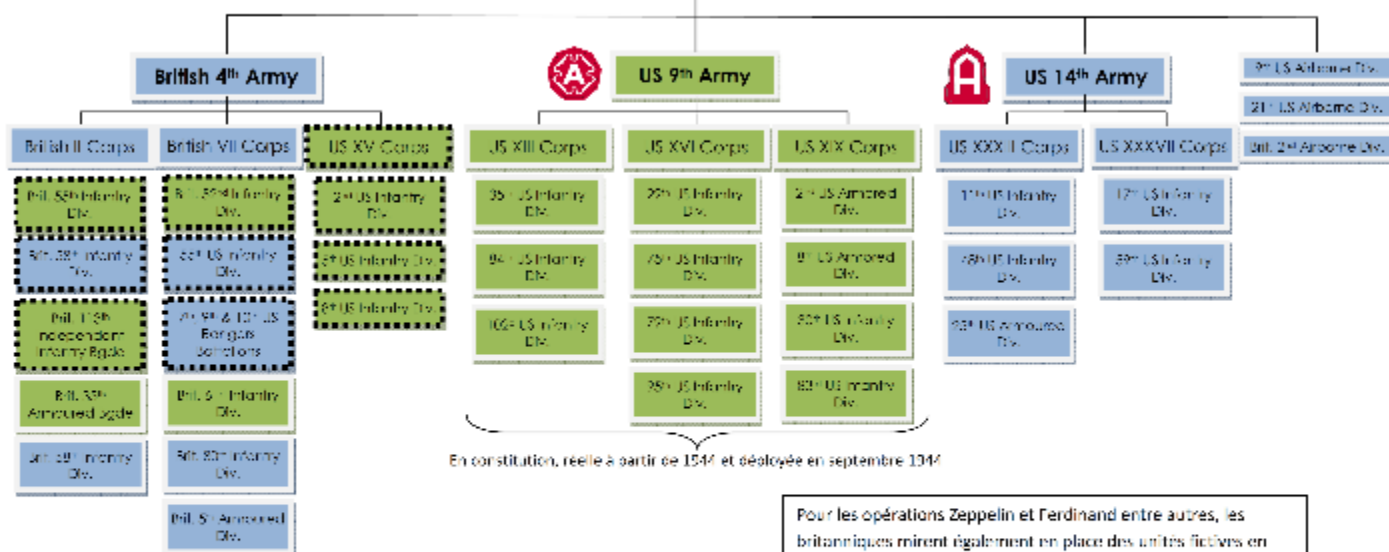
DUDLEY CLARKE



CHÂTEAU D'EDIMBOURG, QG DE LA 4TH BRITISH ARMY

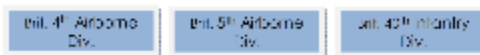


FIRST UNITED STATES ARMY GROUP



En constitution, réelle à partir de 1944 et déployée en septembre 1944

Pour les opérations Zeppelin et Ferdinand entre autres, les britanniques mirent également en place des unités fictives en Méditerranée :



British 4th Army : Unité fictive

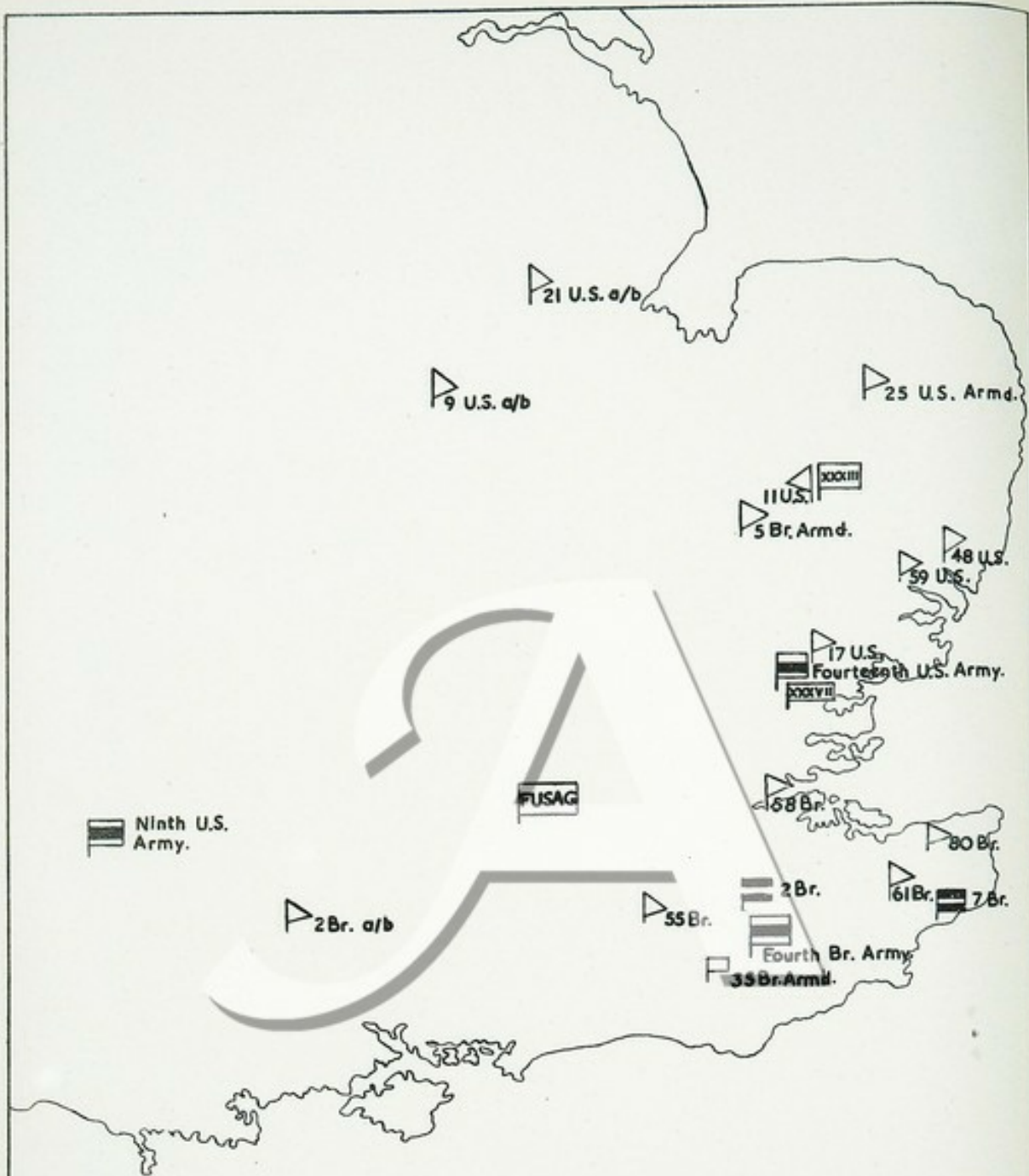
88th Infantry Div. : Unité réelle

1st Airborne Div. : Unité déployée dans le cadre de Fortitude Sud (à partir de juin 1944 pour les unités de la Brit. 4th Army)

2nd Airborne Div. : Unité déployée dans le cadre de Fortitude Nord






LE FUSAG





LOCATIONS OF F.U.S.A.G. FORMATIONS ACCORDING TO FORTITUDE I.

LEGEND.

-  Army.
-  Corps. (U.S.)
-  Corps. (Br.)
-  Division.
-  Brigade.

Royal Flush ou l'intoxication diplomatique

L'opération Graffham utilisant les échanges diplomatiques avec la Suède en 1943 avait déjà prouvé qu'un plan d'intoxication pouvait également comprendre des manœuvres de ce genre via les pays neutres, véritables plateforme du renseignement des belligérants. C'est ainsi que Royal Flush fut conçu. Non seulement ce plan comprenait le maintien de l'amélioration des relations avec la Suède, laissant penser que ce pays rejoindrait les alliés, mais ce plan touchait également l'Espagne et la Turquie dans le même but. Ainsi l'isolement des pays de l'Axe se concrétisait un peu plus, même de manière fictive.

L'opération Quiksilver ou Fortitude Sud est sans doute la composante la plus connue, à travers le vaste ensemble de véhicules en caoutchouc mis en place. En effet le but de cette composante était de faire croire aux Allemands que la Pas-de-Calais était l'objectif prioritaire des Alliés, voilà pourquoi c'est tout un groupe d'armée fictif, le First United States Army Group, dirigé par le général Patton alors privé de tout commandement, qui est déployé dans tout le sud de l'Angleterre et activé le 16 octobre 1943. Ce groupe d'armée se constituait alors d'un état-major bien réel et complet, aux communications actives – c'est celui qui allait devenir le 12^e groupe d'armées US – mais disposant de divisions fantômes. Les avantages destinés à confirmer toutes les certitudes du renseignement allemand étaient rassemblés : le Pas-de-Calais, proche de l'Angleterre, est tout désigné pour une invasion, et permet une exploitation rapide vers l'Allemagne. Qui plus est le général Patton était alors considéré comme le meilleur général allié. Sa présence à la tête de ce groupe d'armées ne pouvait que renforcer la croyance du commandement allemand dans ce plan. La portée de Fortitude Sud n'était par ailleurs pas limitée dans le temps : en effet une fois le débarquement accompli en Normandie, les Allemands devaient pouvoir continuer de croire à une simple diversion, la véritable invasion devant toujours avoir lieu dans le Pas-de-Calais. Les moyens de déception mis en place sont nombreux et reprennent ceux déjà mis en place lors de l'opération Cockade :

faux trafic radio et fuites de renseignements via des agents doubles – ces derniers furent en particulier beaucoup utilisés dans les manœuvres de désinformation – qui poussèrent le réalisme à communiquer de faux plans aux Allemands ainsi que les insignes des divisions et corps d'armées (bien réels mais ne représentant que des unités factices).



DÉJÀ AU MOYEN-ORIENT EN 1942 LE CAMOUFLAGE AVAIT ÉTÉ EXPÉRIMENTÉ PAR LES BRITANNIQUES



PHOTO CÉLÈBRE D'UN "SHERMAN" DE L'OPÉRATION QUIKSILVER



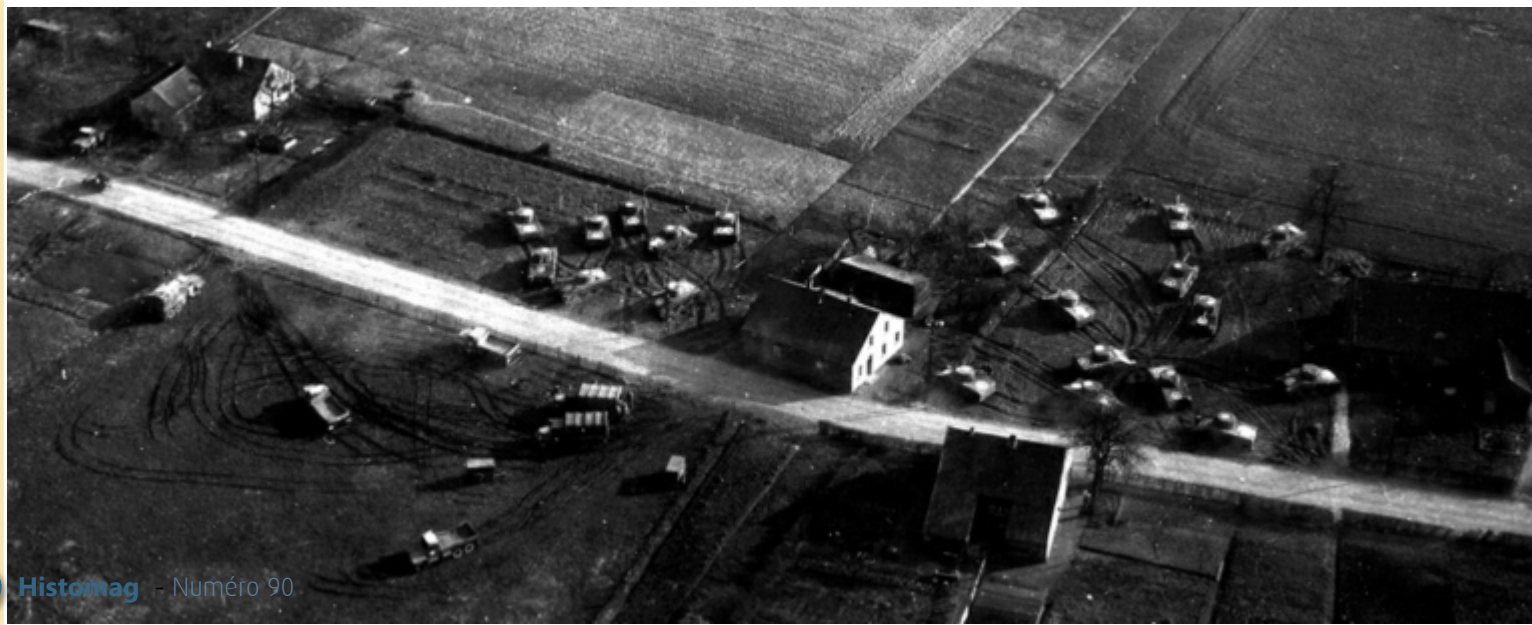
LCT FACTICE

Mais ce sont les tromperies visuelles qui restent encore aujourd'hui les plus connues. Le procédé n'était pas nouveau, déjà les Allemands avaient utilisé des leurres en 1940 et 1941 pour leur projet de débarquement en Angleterre, afin de duper les britanniques. Seule l'étendue des ressources dont disposent les Alliés leur permet de former une armée de caoutchouc, de bois et de carton-pâte. Ces derniers avaient également engrangé des connaissances en la matière en Afrique du Nord – opération Bertram notamment – et le fait que les maîtres de la duperie au Moyen-Orient avec à leur tête Dudley Clarke aient pris en main l'opération Bodyguard eut un impact certain dans le savant déploiement de cette armée factice. C'est ainsi que furent déployés de faux chars, de faux camions, de faux avions et même de faux bateaux, le tout émettant des lumières la nuit ou faisant des manœuvres le jour, pour persuader les reconnaissances aériennes allemandes, seules confirmations réelles que ces derniers pouvaient obtenir, de la véracité du dispositif. Tout ce déploiement se complétait d'infrastructures factices elles-aussi, notamment des aérodromes. Toutefois il convient de tempérer l'étendue du dispositif Fortitude en matière de tromperie physique : jamais les faux chars ou les faux avions n'ont fait l'objet d'une production intensive. Ces leurres étaient régulièrement déplacés et ne furent en définitive que peu nombreux, mais juste assez pour confirmer les rapports que les agents doubles transmettaient aux services de renseignement allemands afin de maintenir la confiance qui leur était accordée. C'est ainsi que la réussite de la grande tromperie ne doit qu'en partie être attribuée à une armée fantôme, et principalement créditée au bénéfice d'hommes comme Joan Pujol Garcia, Roman Czerniawski, Wulf Schimdt, Johann Jebsen, Dušan Popov ou encore Eddie Chapman.



La tromperie sur l'opération Dragoon : Vendetta et Ferdinand

Autres plan de déception alliés, les opérations Vendetta et Ferdinand avaient pour vocation de faire croire aux Allemands que le débarquement dans le sud de la France aurait lieu, pour la première entre Sète et Narbonne, et pour la seconde dans la région de Gênes en Italie, de manière à ce que les Allemands étendent leurs forces le long du littoral. La multitude d'états-majors alors présents à Alger ne fit que faciliter les choses et on ne sait si l'impact fut réel. Toujours est-il que la XIXe armée allemande maintint effectivement des unités dans ces secteurs...



Les angoisses de l'adversaire devaient aussi être exploitées et entretenues par la LCS. Ainsi en janvier 1944, quand les communications allemandes interceptées par les alliés grâce au décodage de la machine Enigma révèlent que l'OKW craint une invasion par le golfe de Gascogne, l'opération Ironside est montée et vient s'intégrer à l'organisation de Bodyguard, en faisant croire, via des rapports d'agents doubles, à la possibilité d'une invasion dans l'estuaire de la Gironde. Accordant ou non réellement du crédit à cette probabilité, les Allemands firent tout de même des exercices anti-invasion dans cette région et maintinrent également des troupes en alerte, y compris après le jour J. Les opérations de déceptions visant à conforter les Allemands dans leurs certitudes furent légion, et l'opération Copperhead en est une autre. Persuadés que les deux meilleurs chefs alliés étaient Patton et Montgomery, une grande attention leur était portée.

Patton étant dans le sud de l'Angleterre il fallait toujours laisser planer le doute sur le lieu d'invasion : le front Méditerranéen fut ainsi, avant le débarquement réel d'août 1944 en Provence, utilisé comme devant être le lieu réel d'invasion, en envoyant un sosie de Montgomery, l'acteur Clifton James, à Gibraltar. Ainsi la présence de Montgomery en Méditerranée ne pouvait que laisser croire à des opérations prochaines où le général britannique aurait un commandement important. On ne sait si cette opération eut un impact, mais cette manœuvre d'intoxication n'engageait pas beaucoup de moyens pour de considérables retombées probables, aussi elle fut tentée.

LE MARÉCHAL MONTGOMERY ET SON SOSIE LE LIEUTENANT CLIFTON JAMES



L'opération Titanic



Bien connue à travers les mannequins "Ruppert" que le grand public a pu découvrir dans *Le jour le plus long*, Titanic fut une des manœuvres d'intoxication menée par les Alliés dans le cadre de l'opération Overlord afin de disperser les

renforts allemands en Normandie à la veille du débarquement. Le plan consistait en un parachutage de mannequins contenant des simulateurs de coup de fusil et une charge explosive. Ces parachutages eurent lieu en Seine-Maritime, dans la Calvados mais également dans la Manche pour simuler l'assaut d'une division aéroportée. L'objectif de créer la confusion dans les rangs allemands fut complété dans une autre dimension par les opérations Taxable, Big Drum et Glimmer.

Conclusion

Les opérations d'intoxication menées par les Alliés durant la guerre révèlent l'importance prise désormais par la duperie dans la guerre. En effet si ce conflit ne fut pas le premier à l'utiliser, la Seconde guerre mondiale la poussa à son paroxysme, conforter les certitudes d'Hitler et en créer d'autres dans son esprit devenant un objectif permanent. Si les débuts de la LCS furent hésitants, les opérations d'envergure comme Jael puis Bodyguard permirent aux alliés de contribuer efficacement à la libération de l'Europe en dispersant habilement les forces de l'Axe. Du reste l'opération Bodyguard en elle-même porta bien au-delà des espérances des Alliés, car le retard prévu par ces derniers dans le déploiement des renforts stationnés dans le Pas-de-Calais vers la Normandie devait être de 14 jours : Hitler retint la XV^e Armée pendant sept semaines avant d'être engagée – trop tard, la retraite était déjà inéluctable – contre les forces alliées qui eurent ainsi le temps de constituer leur tête de pont normande et de largement l'exploiter.

Bibliographie

- BLOCH, Gilbert, *Renseignement et intoxication durant la Seconde Guerre Mondiale : l'exemple du débarquement*, Editions l'Harmattan, Paris, 1999.
- CAVE BROWN, Anthony, *Bodyguard of lies*, Lyons press, Guilford, 2002.
- HESKETH, Roger Fleetwood, *Fortitude : the D-Day deception campaign*, Overlook Press, Woodstock, 2000.
- HOLT, Thaddeus, *The Deceivers : Allied Military Deception in the Second World War*, Weidenfeld & Nicolson, London, 2004.
- HOWARD, Michael, *British Intelligence in the Second World War, vol. 5, Strategic deception*, HM-SO, London, 1990.
- MALOUBIER, Bob, *Les secrets du jour J : opération Fortitude, Churchill mystifie Hitler*, Editions La Boétie, Paris, 2014.

1944/2014 l'affaire des bombes en bois

**Les alliés ont-ils utilisé des armes de dérision massive?
Un historien ardéchois tente de dénouer une énigme non résolue
de la Seconde guerre mondiale**

par Pierre-Antoine Courouble



Wood for wood !

Afin de tromper les bombardiers alliés, les Allemands ont construit en Europe de nombreux terrains d'aviation fictifs munis des leurres d'avions en bois. Au voisinage de ces terrains fantômes circulent d'étranges histoires selon lesquelles les Alliés auraient largué par moquerie des bombes en bois avec parfois l'inscription « Wood for wood » (bois pour bois). L'écrivain et historien ardéchois Pierre Antoine Courouble, membre de l'association nationale des Anciens aérodromes, s'est intéressé à cette anecdote officiellement niée par les autorités britanniques et classée par le site américain *Snopes* comme une *urban legend* (rumeur populaire). De fait l'anecdote semblerait digne d'une fable de La Fontaine déclinant le thème de l'arroseur arrosé, et paraît invraisemblable de prime abord. « Les pilotes de la RAF ne sont pas des Monty Python » et « la guerre n'est pas un jeu » rétorque-t-on à Londres ! Dès lors pourquoi les Alliés auraient-ils exposé la vie de leurs pilotes et un précieux matériel de guerre pour de tels calembours ?







AÉRODROMES FACTICES





LE FUMEUR ET LA BOMBE DE BOIS

Une section spéciale de l'armée britannique procède à l'enlèvement des bombes lancées par les avions allemands, et qui ne font pas explosion.

Pour l'entraînement, des bombes en bois tiennent lieu de projectiles.

Administration-Rédaction :
Place de Louvain, 29, BRUXELLES.
Publicité : AGENCE ROSSEL, 122, rue Royale.

Abonnements : 6 MOIS, 44 francs.
Congo : Un an, 102 fr. Six mois, 54 fr.
ON S'ABONNE A LA POSTE.
Momentanément, les abonnements d'un an
sont suspendus pour le pays.

IMPRIME EN BELGIQUE sur les presses d'héliogravure de C. Van Cortenbergh, 12, rue de l'Empereur, Bruxelles.

Depuis huit ans Pierre Antoine Courouble, poursuit ses recherches sur le sujet. Les fameuses bombes, le chercheur les a retrouvées, elles existaient sous différents modèles, dont le plus répandu - celui exposé au musée de Sainte-Mère-Eglise - était de conception américaine et servaient pour les exercices d'entraînement. Il retrouve des témoins d'époque, vétérans, résistants, militaires ou pilotes, et publie un livre en juin 2009 dans lequel il présente les résultats de ses premières recherches *L'énigme des bombes en bois* (Presses du Midi). Récemment l'historien de Joyeuse vient de mettre en ligne un site web qui fait un point très complet sur le sujet : www.woodforwood.net. Un site traduit en quatre langues, qui s'ouvre sur la bande annonce d'un webdocumentaire qu'il prépare sur le sujet, et qui fait aussi le point sur l'avancement de ses découvertes, développements récents, hypothèses, documents photographiques, reportages vidéos ainsi qu'une liste de 313 cas et témoignages répertoriés sur cette affaire.

Plusieurs hypothèses s'affrontent...

L'interprétation du phénomène diffère selon des points de vue bien divergents :



1. Pour certains, relayant le discours londonien officiel, **il s'agirait d'une légende urbaine**. L'affaire se résumerait à des calambours de mess pour pilotes, transformés en propos fanfarons de comptoirs qu'une rumeur populaire renforcée par un patriotisme revancharde aurait exagérément développé.

=> PA Courouble a retrouvé et enregistré de nombreux témoignages issus de la Résistance, de civils ou d'employés sur les aérodromes allemands ainsi que de pilotes de la Luftwaffe eux-mêmes (voir ci-dessous) qui attestent avoir assisté à ces largages de bombes en bois.

2. Pour d'autres, il y aurait une **confusion historique** ? Les Allemands avaient réalisé de fausses bombes en bois avec leurs leurres d'avions. Après les raids alliés les témoins ont cru que les projectiles en bois retrouvés au sol provenaient des Alliés.

=> Aucun témoignage d'origine allemande ou issu des employés, prisonniers ou de la Résistance locale recueilli par PA Courouble n'évoque la présence de fausses bombes créées par les Allemands. Ces derniers ne poussaient pas le réalisme jusqu'à de tels détails.

3. Une **évacuation de surplus d'entraînement** ? Les Alliés disposaient pour leurs exercices, d'un grand nombre de bombes en bois qui encombraient les dépôts des armuriers. Pour s'en débarrasser progressivement, ces derniers les auraient chargées sur les bombardiers en les mélangeant aux bombes actives.

=> Tous les témoignages enregistrés évoquent des largages ciblés où les bombes en bois ne se retrouvaient pas disséminées au hasard sur les terrains. Bombes en bois sur les leurres et bombes réelles sur les sites actifs avec parfois la mention "Wood for wood" et "Steel for steel".

4. Un **piéd de nez des milieux de la Résistance** ? Premiers témoins informés de la mise en place de ces leurres, des résistants auraient déposé ces fausses bombes en bois pour moquer l'occupant nazi.

=> Aucun rapport ou témoignage issu des milieux de la Résistance française n'a été retrouvé jusqu'à ce jour confortant cette hypothèse. Au contraire tous, unanimement, évoquent des largages ciblés, le plus souvent par des appareils de la RAF mais aussi par ceux de l'USAF.

5. Une **initiative individuelle de pilotes** ? Les pilotes avaient 20 ans, certains d'entre eux ont eu recours à des initiatives de ce type pour moquer l'ennemi, recourant à l'humour comme à un exutoire face à l'horreur de la guerre. Ces initiatives n'étaient pas cautionnées par la hiérarchie militaire.

=> De nombreux témoignages rapportent des largages de bombes en bois effectués suite à un signalement par la Résistance à Londres. Ces cas suggèrent une parfaite connaissance des alliés sur les agissements allemands et une réponse en conséquence adaptée tactiquement donc cautionnée militairement.

6. Une **mesure de guerre psychologique** ? Le SOE, service secret anglais travaillant en étroite liaison avec les réseaux de Résistance, disposait d'une escadrille habilitée aux opérations de guerre psychologique. Certaines de leurs missions consistaient en des largages de tracts et de bombes en bois pour démoraliser l'ennemi.

=> Les autorités britanniques ont toujours nié la réalité de ces faits. Jamais ils n'ont largué de bombes en bois. Ils s'offusquaient même sur ce sujet lorsqu'ils étaient questionnés par des historiens locaux après guerre.



Une affaire dont les Allemands parlent

Dans ses recherches PA Courouble va retrouver plusieurs témoignages allemands, dont certains émanent d'officiers supérieurs, (la traduction allemande de son livre est préfacée par un général de la Luftwaffe en retraite, Eberhard Eimler). Il va notamment rencontrer et interviewer le 28 décembre 2010 dans la ville de Troisdorf (RFA) un ancien pilote, lieutenant-colonel de l'armée de l'air allemande, Werner Thiel. Né à Dillenburg le 24 août 1923, il était devenu pilote avec le grade de sous-lieutenant dans la Luftwaffe en 1943. Affecté à la Luftkriegsschule Werder (près de Potsdam), il avait été le témoin en octobre 1943 d'un largage au petit matin d'une dizaine de fausses bombes en bois sur des leurres d'avions qui avaient été installés sur un faux terrain d'aviation aménagé par les Allemands près de Postdam. Les projectiles étaient marquées à la peinture blanche de la mention sardonique : « Wood for wood » ! Le témoignage exceptionnel de Werner Thiel, puisqu'il émane d'un militaire allemand, avait été filmé le 28 décembre 2010. Werner Thiel terminait son interview en lançant un appel dans lequel il espérait pouvoir rencontrer un vétéran anglo-américain, pilote ou mécanicien qui aurait été l'un des protagonistes de ce geste moqueur qui ne manquait pas d'élégance. Il décéda 2 mars 2012, son vœu n'ayant pas été réalisé.

Extrait du reportage vidéo filmé à Troisdorf le 28 décembre 2010.

W. Thiel: (...) A cette l'époque-là je travaillais sur le faux aérodrome de Borkheide qui comportait une piste sur un axe Est-Ouest. A proximité du terrain une sorte de cabanon, qu'on appellerait plutôt container aujourd'hui, nous servait d'hébergement avec deux abris « anti-bombes ». Il ne s'agissait en fait que de blocs de béton de plein pied, où nous pouvions nous réfugier en cas d'alertes aériennes sur Berlin. Ce qui fut le cas lors à la fin du mois d'octobre 1942 où il y eut une alerte générale annonçant l'approche d'une escadrille. Nous avons allumé le balisage des pistes d'envol du faux aérodrome et déplacé les leurres d'avions.

PA Courouble: Excusez-moi de vous interrompre, combien étiez-vous sur ce faux aérodrome et combien y avait-il de leurres ?

W. Thiel: Nous étions environ une douzaine de militaires pour une dizaine de leurres au maximum. Ils étaient fait avec du contre-plaqué et de la toile vernie. Quelques nuits auparavant nous avions été survolés par des avions d'observation ennemis. Nous le savions, nous allions être la cible d'une attaque lors d'une prochaine nuit.

W. Thiel (reprenant): ... Cette nuit là, le ciel bourdonnait ... Nous avions tous peur, comme tout le monde avait peur lors d'un bombardement. Mais chez nous bizarrement rien ne se produisit. Uniquement le bourdonnement du au survol de l'escadrille. Quand il se fit jour nous sommes sortis prudemment, il fallait toujours se méfier des bombes à retardement. Mais là, nous n'en avons pas cru nos yeux: il y avait des bombes en bois sur le sol! Je dirais six à dix bombes en bois sur lesquelles il était marqué « wood for wood », « bois pour bois ».

PA Courouble: Les bombes, étaient elle creuses ou massives ?

W. Thiel: Elles étaient taillées, tournées dans du bois massif. Et parmi nos camarades il y avait un menuisier et tourneur sur bois. Il les a récupérées pour fabriquer des cadres avec le bois de ces bombes qui était d'une essence de qualité. Nous les avons utilisés pour encadrer des agrandissements de photos aériennes, que nous accrochions aux murs des chambres comme décoration. Comme dans toutes les écoles de formation les chambres étaient toujours d'une austère simplicité

PA Courouble: Aviez-vous utilisé toutes les bombes en bois pour cela ?

Le Dossier

W. Thiel: Toutes. Il y avait aussi des gardes voisins. Correspondant approximativement à une section. Ils ont apprécié nos cadres et ils nous les ont échangés par la suite contre des cigarettes, de la nourriture, des œufs, du lait, de la semoule et du riz ...

PA Courouble: Vous rappelez-vous de ce que vous aviez pensé à l'époque? Aviez-vous eu une idée sur l'usage de ces fausses bombes en bois?

W. Thiel: Nous avons perçu la chose comme une plaisanterie - aujourd'hui on dirait "Joke". "Voyez comme vous êtes stupides. Vous avez si mal construit votre faux aérodrome que cela ne vaut même pas la peine que nous gaspillions une vraie bombe!"

(Werner Thiel prend une chope de bière et lève son verre en direction de la caméra)

Thiel: J'aimerais pouvoir trinquer un jour avec ce pilote anglo-américain qui a eu un si grand plaisir à me larguer sur la tête des bombes en bois ! Prosit! ...



W. THIEL ET PETER HAAS EN 2010



WERNER THIEL EN 1943



EBERHARD EIMLER



L'humour britannique était-il yankee?!

Les autorités britanniques ont toujours nié la réalité des largages de bombes en bois malgré les témoignages, et les preuves apportées. Faut-il alors voir dans ces largages la marque d'initiatives individuelles de jeunes pilotes qui recouraient à l'humour comme à un exutoire face à l'horreur de la guerre ? Des initiatives interdites qui auraient été condamnées puis censurées par la hiérarchie militaire ? Une autre explication, bien simple, pourrait aussi rendre compte de ce déni. Est-il possible que les observations de largage attribuées aux britanniques ne furent que le fait exclusif de pilotes américains ? Plusieurs témoignages collectés accréditent cette explication. Les historiens belge Jean Dewaerheid et allemand Peter Haas, explorent cette piste qui s'appuie sur de nombreux éléments concordants, notamment le nombre importants de témoignages qui coïncident avec l'implication de l'USAF sur le théâtre européen des opérations aériennes. Ainsi, ce que certains observateurs ont qualifié, peut-être trop rapidement, "d'humour anglais" n'aurait été en réalité que l'expression d'un humour cow-boy, de yankees ?!

L'empreinte du SOE ?

Ces actions ont-elles relevé de mesures de guerre psychologique orchestrées par le S.O.E (Special Operations Executive) ? Un service aux missions très spéciales, créé par Churchill qui adorait raconter l'anecdote des bombes en bois. Mais des missions qui auraient été niées et censurées après-guerre parce que jugées politiquement incorrectes après la libération des territoires occupés et la découverte des camps de la mort ? Le Dr Jean-Pierre Benamou, historien local spécialiste de la bataille de Normandie, créateur du mémorial de Bayeux, cofondateur du mémorial de Caen, de la revue 39-45 et président de la D-Day Académie, rapporte le témoignage très précis du flight-officer Albert Spencer de la Royal Canadian Air Force. Ce dernier, devenu un ami personnel de l'historien, lui confia avoir effectué de son vivant des raids au sein du 138ème Squadron de la RAF pour le compte du S.O.E, des missions de parachutages nocturnes mais aussi de largage de bombes à tracts « et de bombes factices sur les faux aérodromes allemands ».

Un débat historique qui anime les forums

Sur le site www.woodforwood.net PA Courouble revient sur certaines objections qui circulent parfois sur des forums spécialisés de la Seconde guerre mondiale. Il analyse et démonte avec minutie chacune d'elles, démontrant que cette affaire oubliée dans nos manuels d'histoire a toutes les chances d'être un aspect authentique mais méconnu (voire étouffé ?) de la Seconde guerre mondiale.

"Un site de légendes urbaines démystifie cette histoire". => Le site américain Snopes ne démystifie rien mais se contente d'affirmer sans apporter la moindre preuve à son argumentation. Il s'appuie uniquement sur la critique d'un témoignage unique (l'article du journaliste William Shirer en 1941) alors que plusieurs centaines de témoignages, pour la plupart témoins ou acteurs directs de ces largages, ont été collectés. Snopes s'appuie par ailleurs sur des contre-vérités historiques qui témoignent d'une méconnaissance de l'histoire de la Seconde guerre mondiale : "de tels faux terrains d'aviation entièrement en bois auraient été une perte extravagante de ressources pour les Allemands". Pourtant ces terrains ont bel et bien existé et sont aujourd'hui dûment répertoriés. "Ces derniers n'avaient pas à être réalistes pour des observateurs au sol". Or les témoignages rapportés et les photographies d'époque prouvent exactement le contraire ...

"Un projectile en bois largué de quelques milliers de pieds du sol aurait été réduit en de nombreux cure-dents". => Dans les années 30 et 40, les Hollandais, les Anglais et les Américains ont confectionné des bombes d'exercices en bois qui non seulement n'éclataient pas au contact du sol mais pouvaient être parfois réemployées. Il est vrai que certaines d'entre elles, de conception anglaise, étaient remplies de sables et conçues précisément pour éclater au sol mais d'autres de taille plus réduite, conception hollandaise ou américaine, étaient munies d'une ogive métallique. Elles n'éclataient nullement au contact du sol et nous sont parvenues intactes.

"Larguer une grosse bombe en bois muni d'un parachute ne garantirait pas d'atteindre la cible". => Les avions (lents) du SOE étaient coutumiers du fait. Larguer par voie aérienne un projectile lesté avec parachute sur un faux aérodrome correspondant à la superficie de plusieurs terrains de foot n'était pas plus difficile que de larguer des containers pour la Résistance dans un pré ou une pâture.

"Ces missions-plaisanteries étaient impensables car les Allemands ne répondaient pas avec des pommes de pin!... ". => Encore une idée fautive. Le risque de survol de ces faux terrains était quasi nul car les Allemands ne les défendaient pas ou plus. De nombreux témoignages collectés rapportent même que les enfants des fermes environnantes les utilisaient comme aire de jeux, notamment à partir de 43.

"Quel intérêt stratégique aurait eu les Alliés à informer les Allemands que leur supercherie était découverte?" => La quasi totalité des sites étudiés démontre que les Alliés ne bombardèrent jamais les faux sites. Indirectement la preuve était donc fournie par les Alliés qu'ils n'étaient pas dupes. Par contre, de nombreux témoignages attestent que le largage des bombes en bois ulcérait prodigieusement les Allemands et contribuait donc à leur démoralisation.

"En janvier 1941 les services de la propagande militaire anglaise avaient envisagé de lancer cette histoire des bombes en bois mais ils y avaient renoncé craignant d'exposer ainsi leurs sources d'informations (contacts de la Résistance)". => Preuve que les Anglais considéraient bien de tels largages comme valables sur le plan de la guerre psychologique. Mais ce qui pouvait être vrai en janvier 41, l'était déjà moins au printemps avec le redéploiement allemand sur le front russe, et plus du tout en 42, 43 et 44 où les leurres allemands pourrissaient au soleil ou sous la pluie.

"Effectuer une missions de bombardement avec un seul avion aurait été suicidaire, la défense des bombardiers étant garantie par une formation d'accompagnement de chasseurs" => A partir de 42, les attaques isolées de chasseurs bombardiers étaient devenues monnaie courante. Les appareils du SOE effectuant les missions spéciales nocturnes volaient toujours seuls.

Enfin certains appareils menaient également des missions en solitaire de reconnaissance ou d'observation pour un appui au sol. Ils étaient précisément équipés de ces bombes en bois pour le signalement ou balisage d'objectifs (notamment les modèles drift signal Mk4 ou Mk5 munis d'un dispositif fumigène).

"Il était couteux et contre productif d'organiser une mission de largage de bombes en bois sur des leurres alors qu'il y avait tant à faire ailleurs". => Tous les témoignages qui relatent un largage de plusieurs bombes en bois sur un faux terrain attestent que ces missions étaient combinées avec un vrai bombardement sur le terrain actif voisinant. C'était donc une opération « combinée » sans perte de temps ni d'énergie. A l'occasion d'un vrai raid, au moment du survol des leurres, ils larguaient quelques "cartes de visite".

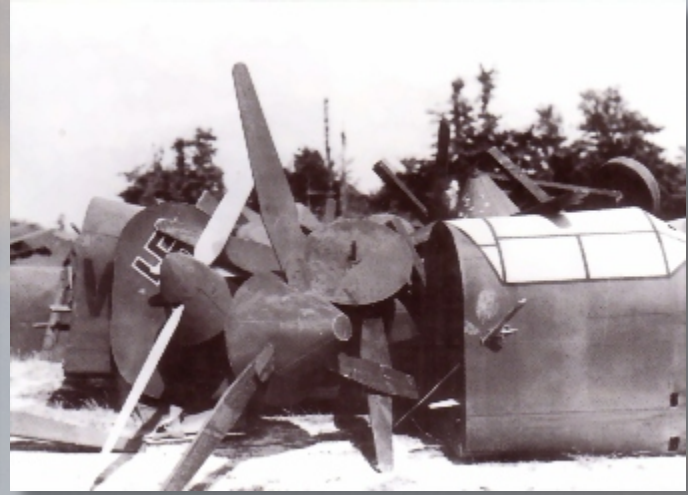
"Aucun document d'archive anglaise dans les rapports de mission ou ORB (Operations Record Books) n'évoquent le largage de bombes en bois". => De l'avis de plusieurs vétérans, si ces missions s'effectuaient à l'insu de la hiérarchie, il n'y a alors aucune raison d'en trouver trace dans les ORB. De l'avis du Dr Benamou, pour qui ces missions "psywar" étaient réalisées par le SOE, aucune trace ne sera non plus retrouvée vu que 90% des archives ont brûlé "accidentellement" après guerre et que seulement 1% du restant sont aujourd'hui à la consultation. Par ailleurs tous les membres du SOE étaient engagés et liés par un serment de silence "à vie" sur leurs missions.

Mots de conclusion provisoire

" Grâce aux recherches de Pierre Antoine Courouble, il n'y a plus de mythe sur l'affaire les bombes en bois, mais un fait désormais historique".

David WHITING*, fils de Lord DOWDING.

* Ancien technicien de la RAF et journaliste. Préfacier de l'édition anglaise du livre « L'énigme des bombes en bois ».



Opération « GREIF » (Griffon) La bataille des Ardennes

par Daniel Ruelens



Le 22 octobre 1944, Otto SKORZENY arrive à Rastenburg où HITLER le réclame. Le *Führer* le félicite pour son récent succès à Budapest et le nomme *SS-Obersturmbannführer* mais, surtout, lui confie une nouvelle mission, capitale, dans l'offensive en préparation à l'Ouest.

L'attaque à travers les Ardennes nécessite la prise de ponts, intacts, sur la Meuse. Afin de maximaliser ses chances, HITLER veut des commandos déguisés en soldats américains avec armes et bagage ! Il a choisi SKORZENY pour organiser et prendre la tête de ce raid en profondeur derrière les lignes US.

Une préparation laborieuse...

Selon le planning prévu pour « *Wacht am Rhein* » (l'offensive à l'Ouest), SKORZENY ne dispose que de 5 semaines pour préparer l'opération qui lui a été confiée. Le lieutenant-colonel SS compte mettre sur pied une brigade de 3.000 hommes répartis en 3 bataillons. Le 25 octobre, l'OKW bat le rappel des candidats à travers toutes les unités de toutes les armes du front Ouest, faisant fi de toute discrétion au grand dam de SKORZENY¹ ! Outre des qualités individuelles de combattants, les candidats doivent « *Connaitre l'Anglais et aussi l'argot américain. La connaissance des termes techniques militaires est particulièrement importante. [...] Les volontaires doivent se présenter au rapport à Friedenthal² pour le 10 novembre au plus tard.* »^[a]

Le rappel est également battu pour le matériel : chars, *tanks destroyers*, transports de troupes, camions et *jeeps*. Et les besoins ne sont pas minces ! Au 9 novembre 1944, l'*Oberquartiermeister OB West* est en quête de 15 chars, 20 auto-blindées, 20 pièces autopropulsées, 100 *jeeps*, 40 motos et 120 camions avec armes et munitions. Sous le nom de code « *Rabenhügel* », la réquisition concerne les *Heeresgruppen A, B et H*. Les matériels récupérés sont dirigés vers Grafenwöhr (Bavière) où la brigade est à l'entraînement.

Mais les premiers résultats de *Rabenhügel* sont pour le moins décevants ! Le 21 novembre, SKORZENY rapporte à l'*OB West* qu'il ne dispose encore que de véhicules de combats allemands pour se substituer au matériel américain, pour un total de 5 *Panther*, 5 *StuGs*, 6 *Pz.Späh.Wg.* et 6 *SPW* une semaine plus tard...

En dehors des véhicules de combat, le bilan est à peine meilleur : 35 véhicules et 74 camions US dont le tiers nécessite d'importantes réparations. Les 2 uniques *Sherman* reçus sont inutilisables. Quant aux uniformes de base, ils présentent un déficit de 1.500 casques M1 et la plupart des uniformes sont des tenues d'été ! Comble de l'ironie, un grand nombre des vestes sont inutilisables car marquées du triangle des prisonniers de guerre !!

Enfin, les volontaires destinés à constituer les commandos posent eux-mêmes problème quant à la connaissance de l'Anglais. Les 2 semaines de sélection ont permis de retenir moins de 400 hommes répartis en 4 catégories suivant qu'ils connaissent l'argot américain (10), maîtrisent l'anglais (30 à 40), parlent passablement l'anglais (120 à 150) ou n'en ont qu'une connaissance scolaire (200).

Cette faiblesse relative de l'effectif oblige SKORZENY à réorganiser sa brigade en 2 bataillons. Les 150 volontaires dont la pratique de l'anglais est au minimum passable sont mis sous les ordres de l'*Hauptsturmführer* STILEAU. Tous conscients que leur capture sous l'uniforme américain signera leur arrêt de mort, ils n'auront que quelques courtes semaines pour s'instruire des bases de leur mission tout à fait particulière. Cette instruction se déroule à partir de début novembre au camp SS de Friedenthal, puis, au moins pour certains, se poursuit par 3 semaines d'immersion dans les camps de prisonniers de Küstrin et Limburg !^[a]. Enfin, les « *anglophones* » parachèvent leur instruction avec le reste de la brigade à Grafenwöhr.



Les commandos STILEAU sont répartis en 3 catégories aux missions spécifiques : les équipes de démolitions de 5 ou 6 hommes s'en prendront aux ponts et dépôts ; les équipes de reconnaissances de 3 ou 4 hommes s'enfonceront profondément dans le dispositif américain et rapporteront les mouvements d'unités et sèmeront la confusion ; enfin, des équipes de 3 ou 4 hommes ouvriront la voie aux pointes blindées tout en sabotant les moyens de communication ennemis.

Le gros de la brigade se trouvera finalement renforcé pour rassembler 3.300 spécialistes de tous les horizons (parachutistes, tankistes, troupes de reconnaissances, artilleurs et pionniers) soit environ 500 *Waffen-SS*, 800 paras et un millier d'hommes du *Heer*. La brigade est articulée en 3 *Kampfgruppen* : X (*Obersturmbannführer* Willi HARDIECK qui mena le *SS-Panzer-Regiment. 12* de la *Hitlerjugend* lors de la retraite de Normandie), Y (*Hauptmann* SCHERF) et Z (*Oberstleutnant* WOLF).

Chaque *Kampfgruppe* dispose de 3 compagnies de fusiliers, 2 pelotons de *Panzergrenadier*, 2 pelotons antichars, 2 pelotons de mortiers, 1 peloton génie et 1 peloton transmissions et un véhicule de dépannage. Les 5 *Panthers* camouflés en *Tank Destroyers* sont attribués au *KG X* et les 5 *StuGs* maquillés au *KG Y*.



Quant aux autres véhicules de prise, la brigade tournera finalement avec une trentaine de *jeeps*, 4 *scout-cars* et une quinzaine de camions. Le déficit sera comblé par des blindés allemands et des camions Ford peints en vert. Et quant aux armes et munitions américaines, il y en avait en juste assez pour équiper les commandos STILEAU.

L'épreuve du feu

Le 16 décembre 1944, SKORZENY est à son PC de Schmidtheim (Rhénanie du Nord-Westphalie), les 3 groupes de combat de sa brigade sont rassemblés dans le secteur Losheimergraben/Münstereifel. Les 3 groupes de combat opéreront dans le secteur du *1.SS-Panzer-Korps*, associés respectivement aux *1* et *12.SS-Panzer-Divisionen* et à la *12.Volksgrenadier-Division* qui doivent ouvrir la route aux commandos.

Comme on le sait, la journée du 16 se passe mal au *1.SS-Panzerkorps*. Les *Volksgrenadier* et la *Hitlerjugend* piétinent et derrière eux, les *KG* de SKORZENY sont noyés dans le chaos des embouteillages !

Le 18 décembre, SKORZENY a bien compris que sa mission était compromise. Il se rend à la *6.Panzer-Armee* pour mettre sa brigade à la disposition du *1.SS-Panzer-Korps* en unité constituée. La *Panzer-Brigade. 150* se regroupe à Ligneuville (PC de la « *Leibstandarte* »). Il est convenu que les hommes de SKORZENY s'emparent de Malmedy et de son pont sur l'Amblève.

L'attaque de Malmedy

Dans la nuit du 20 au 21 décembre, la *Panzerbrigade* s'apprête à attaquer Malmedy sans la moindre idée de ce qui l'attend.

Le 17 décembre, lorsque la *Kampfgruppe PEIPER* délaisse Malmedy pour Ligneuville et scelle le sort des hommes de la *B Battery* du *285th Field Artillery Observation Battalion* à Baugnez, Malmedy n'est tenue que par une compagnie du *291st Combat Engineer Battalion*. Mais entre-temps, la *B Company* du *825th Tank Destroyer Battalion* (8 pièces de 3 pouces tractées), le *526th Armored Infantry Battalion* (B et HQ Co.) et les « *Norvégiens* » du *99th Infantry Battalion* ont rejoint Malmedy. Le 18 décembre, c'est la *30th Infantry Division* « *Old Hickory* » qui monte en ligne le long de l'Amblève et son *120th Infantry Regiment* se déploie en défensive autour de Malmedy.

Enfin, le 20 décembre après-midi, un déserteur est capturé par une patrouille et apprend aux *GI's* que les Allemands vont attaquer Malmedy le lendemain. Les *Panzer* vont devoir se frotter à forte partie et auront la surprise contre eux.

Au départ de Ligneuville, les *Kampfgruppen X* et *Y* attaquent Malmedy en tenaille par Falize et la route Malmedy/Stavelot d'une part et Baugnez d'autre part. La *Kampfgruppe Z* est tenue en réserve.

Il est 4h55, lorsque la *KG Y* débouchant de Baugnez vient buter sur le *roadblock* du *120th* au passage à niveau de Belle Vue⁴. Le semi-chenillé de tête saute sur une mine et barre la route. Les blindés qui tentent de contourner sont reçus à coups de *bazookas* et les *Panzergranadier* sont tenus à distance par les mitrailleuses. Les Allemands se réfugient derrière le remblai du chemin de fer. A l'aube, une nouvelle attaque soutenue par des blindés est lancée mais repoussée par 2 pièces antichars du *825th*. A 10 heures du matin, la *KG Y* se retire. L'attaque est éventée.



A l'ouest de Malmedy, la *KG X* débouche par la route de Falize. Le gros des assaillants attaque la papeterie et le pont sur la Warche tenus, là aussi, par les gars du *120th*. Les *Panzer* sont accueillis sous les fusées éclairantes mais ne désespèrent pas et dispersent un peloton *US* et les servants des 4 pièces de 3 pouces qui tiennent le débouché. Le *Pfc* Francis S. CURREY va jouer un rôle particulièrement actif dans la défense de la papeterie. Au péril de sa vie, il va alimenter le *bazooka* du *Pfc* Adam LUCERO qui met un *Panther* en feu, puis récupérer des grenades antichars avec lesquelles il endommage 3 blindés. Il couvrira aussi le repli de plusieurs servants des pièces antichars⁵.

Vers 10 heures, le brouillard se lève et l'artillerie de la *30th Division* se déchaîne⁶. Les pièces tirent pour la première fois des obus à fusées de proximité *POZIT* qui vont semer la panique au sein des assaillants.



L'autre colonne fonce sur Malmedy. Le char de tête saute sur une mine avant le pont du chemin de fer. Les suivants le contournent et les *Panzergranadier* se déploient. La *B Company* du *99th* est déployée le long du talus du chemin de fer. Un talus que les Allemands ne passeront pas.

Vers 11 heures, l'attaque allemande est repoussée. En milieu d'après-midi, SKORZENY ordonne le repli de ses forces. Alors qu'il arrive au PC de la « *Leibstandarte* », à Ligneuville, SKORZENY est grièvement blessé au visage par un éclat d'obus.

Sources :

- [a] PALLUD Jean-Paul, « *Battle of the Bulge - Then and now* », *After the Battle*, 1984
- [b] LABY Hubert, « *Stavelot et Malmedy dans la tourmente* », 2007

Notes :

1. J.P. PALLUD fait référence à un rapport des renseignements de la *1st Canadian Army* qui, au 30 novembre 1944, fait état de la recherche de candidats à une opération spéciale^[a]
2. Friedenthal est le PC de SKORZENY aux environs de Oranienburg (Brandebourg)^[a]
3. HARDIECK saute sur une mine dès le début de l'offensive, c'est l'*Hauptsturmführer* VON FOELKERSAM (adjoint de SKORZENY) qui prend le commandement du *KG*.
4. Hubert LABY rapporte un *half-track*, un *Pz.IV*, un *M8 Greyhound*, 2 blindés qui pourraient être des *Sherman* et 3 *jeeps*^[b].
5. Le *Pfc* Francis S. CURREY sera décoré de la *Congressional Medal of Honour* pour son action le 21 décembre 1944 à Malmedy^[b]
6. Les 105mm des *118th*, *197th* et *230th Field Artillery Battalions* et les 155mm du *113th*.

Montage du Panther Ersatz M10

par Frédéric Bailloeu



Historique.

Mon collègue a fort bien retracé le parcours des hommes et des matériels lors de l'opération Greif, je me bornerais à des considérations techniques. Cette opération d'intoxication et de désorganisation des troupes alliées nécessitait, pour être crédible, des matériels capturés. Or, les Allemands disposaient de fort peu d'engins blindés, et ils décidèrent de camoufler des chars Panther pour les faire ressembler au Tank destroyer M10. En effet, les blindages inclinés de l'engin américain étaient comparables à ceux du fauve allemand, de plus, étant peu répandu au sein des unités blindées américaines, des GI's peu observateurs ou dans de mauvaises conditions météo pouvaient se méprendre. Restait la largeur des chenilles, qui ne pouvaient guère tromper...

Les services techniques modifièrent les caisses de cinq Panther G en greffant des plaques de blindage de 3,5 à 4mm autour de la tourelle, un nouveau mantelet de canon, et en ajoutant deux plaques à l'arrière courant sur toute la largeur de l'engin. L'ajout de crochets et d'anneaux de levage, la suppression du lot de bord et du tourelleau parachèvent les transformations les plus lourdes. Peints en Olive Drab US issus de stocks de peinture capturés, les faux M10 reçoivent des marquages tactiques du 10th Tank Battalion de la 5th US Armored Division et des numéros individuels B4, B5 B7 B10 pour ceux qui sont connus, le dernier n'a pu être identifié. Ces numéros faisaient penser à une B company composée de 10 engins, cinq en réalité. Les lettres XY permettaient une identification rapide des chars par la Feldgendarmerie. On notera l'absence d'immatriculation USA 00000000.

Ces engins ne joueront qu'un rôle très réduit lors de l'offensive des Ardennes, et l'opération Greif sera un échec

Données techniques.

Elles sont indiquées pour un Panther G, ayant servi de base à la conversion.

Longueur : 8,36m

Largeur : 3,27m

Hauteur : 3,10m

Poids : 45t

Protection : blindage frontal caisse 50mm, tourelle 100mm, superstructure 80mm.

Blindage latéral caisse 40mm, tourelle 45mm, superstructure 50mm.

Performances : vitesse maxi sur route 46km/h, en tout terrains 20km/h

autonomie sur route 200km, en tout-terrains 100km.

Motorisation : moteur à essence 12 cylindres Maybach HL 230 P30 de 600cv.

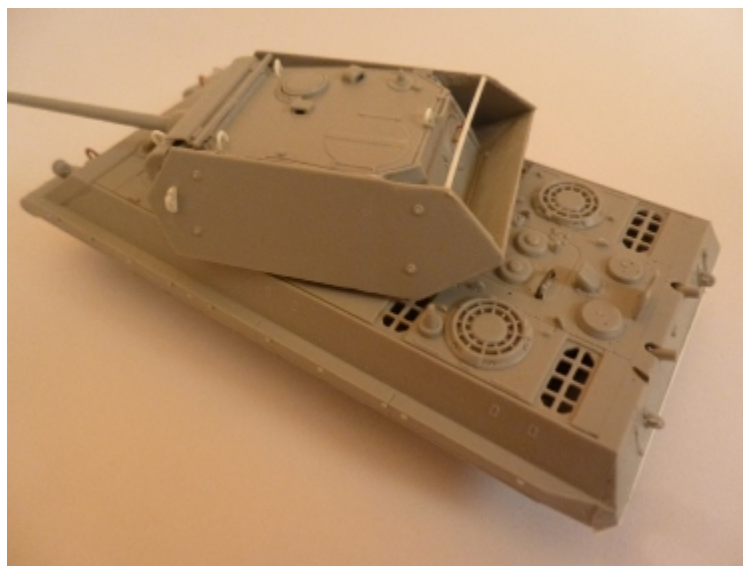
Armement : 1 canon de 75mm KwK L/70 ; dotation 82 projectiles.

2 mitrailleuse MG 34 de 7,92mm, dotation 4900 projectiles.

Présentation



Le Panther Ersatz M10 n'a pas suscité un grand intérêt chez les grands fabricants de maquettes plastique. Seul DRAGON semble s'y être frotté, au 1/35e et au 1/72e ; manquant de temps, et de place, j'ai jeté mon dévolu sur le modèle le plus petit. Et pour mon premier char Dragon en « braille scale », j'ai été déçu. Certes le boitage au joli dessin referme un petit nombre de pièces permettant un montage rapide mais le moulage est inégal, en particulier la grappe des éléments de la tourelle. En plus, il manque une partie de la plage arrière, à refaire soi-même. Aussi gênant, la notice numérote des pièces n'existant pas sur les grappes, et la plupart des numéros ne correspondent pas ! Il faudra se montrer attentif et inventif au moment du montage.



Le montage débute de manière classique par le train de roulement et ses nombreuses roues, souvent la plus grande partie des pièces sur un kit au 1/72e. On prendra garde à ne pas inverser les galets intérieurs et extérieurs. A propos des barbotins et roues tendeuses, les ennuis commencent car il en existe deux types de chaque sur les grappes or la notice, qui indique lesquels utiliser n'est pas très claire concernant les numéros... Le châssis inférieur, à coller avec la partie supérieure, révèle un mauvais ajustage, et les jours entre les pièces sont comblés avec du mastic. J'en profite pour refaire les différentes poignées, sur les trappes du conducteur et du mitrailleur, un peu surdimensionnées je l'avoue ; sur la plage moteur et sur la trappe arrière de la tourelle. Le fin fil de cuivre contribue à cette amélioration, classique sur un tel modèle tant au 1/72e qu'au 1/35e. Sur la plage arrière, gros souci : il manque carrément une plaque de blindage, en dessous de celle percée pour laisser passer les pots d'échappement !!! Une feuille de carte plastique fine pallie à cet oubli, et j'ajoute les deux feux arrière peints en rouge sombre. La tourelle ne pose pas de problème particulier. J'en profite pour y ajouter trois anneaux de levage sur le toit, deux autres sur les côtés et ajouter deux anneaux sur le mantelet de canon. Celui-ci, de bonne facture, ne nécessite pas de remplacement par un homologue en métal tourné. La photo avant peinture montre les améliorations apportées. Une autre photo permet de comparer le Panther et le Sherman. On remarque immédiatement la différence de gabarit entre les deux engins. Difficile de faire passer un Panther pour un M10, même à longue distance...



La phase de peinture débute par un lessivage au liquide vaisselle afin d'éliminer les poussières et taches grasses. Plusieurs passages de XF 62 Tamyia Olive Drab permettent de bien couvrir la maquette. Je me suis essayé à la technique de la peinture zénithale, qui éclaircit les parties supérieures exposées à la lumière. Satisfait de l'effet produit, je vaporise du Klir en guise de vernis brillant, puis pose les décalcomanies. Dragon nous propose deux décorations d'engins de la Panzerbrigade 150, codés B4 et B7. J'ai choisi le B7, au rendu peut-être un peu moindre, avec ses étoiles simples sur la tourelle au lieu des homologues cerclées de blanc du B4. Les lettres B, X, Y, et les chiffres 4 et 7 sont proposés séparément, ce qui donne des décals de taille minuscule difficiles à poser... Une couche de vernis mat, et là catastrophe ! Le modèle est parsemé de taches et traînées blanchâtres, difficiles à effacer. Vernis pas assez mélangé, ou trop vieux ??? Finalement, un vieillissement aux pigments et points de peintures à l'huile permet de cacher, un peu, la misère. Un dernier drybrush et le modèle est prêt à rejoindre sa vitrine.



Bibliographie maquettiste :

Le Panther et ses variantes. TnT HS n° 14, pp74-76. Editions Caractère. Oct 2013.
La Panzerbrigade 150, les caméléons d'Otto Skorzeny ; Laurent Tirone. TnT n° 39, pp 38-51. Editions Caractère. Septembre-Octobre 2013.
Le Panther Ersatz M10 ; David Petitprez. Thématiques Steelmasters n° 2, Panther! pp 42-47. Histoire et Collections. 2008.

Roger Puybouffat

Un homme qui a dit « non »

par Xavier Riaud



Roger Puybouffat est né le 18 février 1909. A 11 ans, Roger passe son certificat d'études. Mais, sa famille est désargentée. Il doit travailler très jeune et multiplie à ce titre les petits métiers. Un oncle lui permet de suivre un apprentissage chez un mécanicien dentiste. Il montre très vite des dispositions pour cette profession. Son oncle le persuade de suivre les cours du soir. Après avoir obtenu son brevet élémentaire et supérieur, il entame des études de chirurgie dentaire à Garancière. Danielle Casanova fait ses études en même temps que Roger. En 1933, il est officiellement diplômé, mais épuisé. En effet, pour réussir, il a travaillé pour gagner sa vie en même temps que ses études et milité au parti communiste dont il fait partie depuis l'âge de 14 ans, suivant son père qui y a adhéré dès sa création en 1920. Pendant ses deux dernières années d'études, Adèle, sa compagne, renonce aux siennes pour subvenir aux besoins du couple (Puybouffat-Merrien, 2008).

Le 30 octobre 1934, il effectue son service militaire, mais est réformé pour maladie. C'est en octobre 1935 qu'il est incorporé. Il quitte l'armée sous-lieutenant de réserve des services de santé (Puybouffat-Merrien, 2008).

Lorsque la guerre éclate, Roger Puybouffat est mobilisé le 25 août 1939. Il rejoint son unité le 2 septembre. Il est présent à Dunkerque et parvient à sortir ses hommes de la nasse, et à les ramener sains et saufs à Pontivy déjà sous la coupe allemande. Cet exploit, d'avoir sauvé tous ses hommes, sera un de ses plus grands motifs de fierté pour le reste de ses jours (Puybouffat-Merrien, 2008).

De retour à Pontivy, il est arrêté par les Allemands, alors qu'il n'a pas été encore démobilisé. Considéré comme un prisonnier de guerre, il doit exercer ses talents à l'hôpital civil qui a été dressé dans l'enceinte du lycée. Il n'est libéré que le 19 février 1941. Le 1^{er} mars, Roger rejoint Châteaubriant où il a trouvé un confrère, Pierre Bernou, qui l'accueille et lui offre la possibilité d'exercer son art (Puybouffat-Merrien, 2008).

Dans le même temps, le camp de Choisel ouvre de nouveau ses portes en mai 1941. Il a une vocation : celle de recevoir en détention des internés politiques comme les communistes notamment. En effet, depuis le 26 septembre 1939, le parti communiste est interdit. Tous ses membres sont fichés au carnet B. C'est le cas de Roger Puybouffat (Puybouffat-Merrien, 2008).

A peine arrivé à Châteaubriant, le couple Puybouffat se met en contact avec les communistes locaux qui ne cachent pas leur volonté de faire évader les internés du camp de Choisel. Et Roger va les y aider (Puybouffat-Merrien, 2008)...

A la réouverture du camp, Roger est aussitôt sollicité pour venir y soigner les détenus. Ainsi, a-t-il essayé de convaincre notamment Guy Môquet de se faire enlever une dent alors qu'il souffrait terriblement, ce que le jeune homme a refusé sans l'autorisation de sa mère (Puybouffat-Merrien, 2008).

Les patients prisonniers avec des problèmes majeurs peuvent, moyennant escorte, être soignés au cabinet dentaire personnel de Puybouffat. Ce local présente deux sorties, dont une méconnue qui permet toutes sortes de rencontres furtives, d'échanges de renseignements et de consignes. Roger a de plus des cabinets également dans plusieurs villages voisins, qui facilitent aussi tous ces échanges (Puybouffat-Merrien, 2008).

Notable de la ville, il a aussi ses entrées au club de bridge où il rencontre, en quête d'informations, les représentants de l'administration du gouvernement de Vichy (Puybouffat-Merrien, 2008).

Au camp de Choisel, les évasions se multiplient. Son nouveau responsable, Touya, a décidé de renforcer les mesures de surveillance. Par exemple, le dentiste ne peut plus soigner les internés politiques. Il n'a le droit de traiter que des droits communs (Puybouffat-Merrien, 2008).

Le 20 octobre 1941, le lieutenant-colonel Hotz est tué à Nantes. En représailles, les Allemands veulent exécuter des otages. Ce sont les fameux 50 otages, dont Guy Môquet. Avant de mourir, ces hommes ont écrit leur dernier message d'adieu sur les planches du baraquement au camp. Roger Puybouffat les récupère, les évacue, les dissimule un temps dans son cabinet, puis un temps à son domicile, dans une pièce consacrée à ses activités de résistant où il reçoit aussi avec sa femme, les évadés en attente d'une prise en charge, et les remet à qui de droit pour qu'elles soient cachées (Puybouffat-Merrien, 2008).

Le 25 novembre 1941, notre dentiste participe à l'évasion de trois hommes internés dans le camp de Choisel. Touya fouille le cabinet dentaire en personne. Il n'y trouve rien (Puybouffat-Merrien, 2008).

Le 13 décembre, Roger Puybouffat est arrêté par Touya, le sous-lieutenant du camp en question, qui le rend responsable des évasions du 25-26 novembre. Il est interrogé, reçoit des coups, mais ne parle pas. Subissant de nombreuses brimades, Roger ne cède pas. Il n'y a pas de preuve contre lui (Puybouffat-Merrien, 2008).

Son incarcération est officialisée le 15 décembre, par le préfet de Loire-Atlantique (Puybouffat-Merrien, 2008).

Le 7 mai 1942, le dentiste passe devant le Tribunal Correctionnel de Châteaubriant. L'appartenance au carnet B de Roger Puybouffat, convaincu de militantisme communiste, est révélée au cours de la procédure. Pourtant, faute de preuve, il est acquitté, mais pas libéré. Sa femme est arrêtée deux jours avant avec son associé. Ils sont tous deux relâchés à la fin 1942.

Le 7 mai 1942, Roger est transféré à Voves en Eure-et-Loir. Il est enchaîné à deux autres codétenus et à un gendarme. Alors que son père a tout organisé, Roger refuse de s'évader (Puybouffat-Merrien, 2008).

En juin 1943, le dentiste doit être présenté à la Cour d'Appel de Rennes pour y être rejugé. Son deuxième procès n'a pas lieu. Le 12 octobre 1943, il est transféré vers Romainville. Le 25 octobre, Roger Puybouffat, résistant communiste, est déporté vers Sarrebruck, Neuengamme, puis Mauthausen et enfin Loibl-Pass, un des commandos du camp autrichien (Puybouffat-Merrien, 2008).

Lorsqu'il arrive à Mauthausen, cela fait 22 mois que Roger est en détention, qu'il ne mange pas correctement, qu'il est ballotté de wagons à bestiaux en wagons à bestiaux. Dans ce camp, avec fermeté et ténacité, Roger résiste à la faim, au froid hivernal, au chaud estival, aux sévices de toutes sortes, au travail épuisant dans la célèbre carrière, aux appels interminables quelque soit le temps, etc. (Puybouffat-Merrien, 2008).

À l'hiver 1943, Roger contracte une bronchopneumonie aux deux poumons. Le médecin de l'infirmerie tente l'impossible pour le guérir, mais sa convalescence est de courte durée. Pour éviter les sélections, Roger doit retourner au travail harassant de la carrière. Ses camarades le cachent, lui donnent des rations supplémentaires, protègent ses affaires et n'hésitent pas à voler pour qu'il reçoive davantage de nourriture (Puybouffat-Merrien, 2008).

Le 6 mai 1944, notre dentiste est transféré à Loibl-Pass, kommando de Mauthausen. C'est vraisemblablement dans le tunnel qu'il se brise le tibia gauche et se fait écrasé le pied gauche. Si le médecin lui fabrique des attelles, la durée de son séjour à l'hôpital s'en trouve raccourci, le risque de sélection étant grand (Puybouffat-Merrien, 2008).

Pendant l'hiver 1944-1945, il fait une 2^{ème} bronchopneumonie, consécutive, semble-t-il, à deux nuits de station debout devant le baraquement des gardes, sous la pluie, après sa journée de travail, parce que Roger aurait perdu, d'après eux, une pince dentaire. En effet, démuné de tout, le dentiste français n'a pour seul recours, face au scorbut qui sévit depuis le printemps 1944, que d'enlever les dents malades de ses camarades afin de leur éviter toutes les complications liées à leur désagrégation. Après avoir donné sa contribution en cigarettes à la collectivité, le scientifique échange ce qui lui reste contre une gousse d'ail ou un petit oignon, ceci afin de se prémunir contre le scorbut (Puybouffat-Merrien, 2008).

Roger Puybouffat est présent lorsqu'une commission itinérante de dentistes s'est arrêtée au camp pour extraire les dents cariées, ou en or surtout. L'organisation clandestine du camp protège les infortunés qui sont concernés, moyennant cigarettes. Il témoigne aussi de la célèbre opération oignons qui a eu lieu un dimanche matin, à Loibl-Pass, où les Allemands ont fait manger un oignon aux détenus pour lutter contre le scorbut, après qu'ils soient restés debout très longtemps dans un froid très marqué. Cette opération coûte la vie à deux jeunes hommes.

Le 7 mai 1945, les nazis entament l'évacuation de leurs prisonniers. Roger décide de rester avec le médecin de l'infirmerie pour s'occuper des malades qui n'ont pas été évacués. Les deux hommes se barricadent et partent en excursion à la recherche de nourriture, ce qu'ils finissent par découvrir dans les cuisines. Dans les jours qui suivent, les combats font rage autour du camp. Malgré tout, le dentiste et le médecin décident de rester près des malades intransportables (Puybouffat-Merrien, 2008).

Ce n'est que le 21 mai que Roger Puybouffat rejoint la brigade Liberté stationnée à Rodovljica. Son pied gauche est toujours dans un sale état. Là, ces Français associés aux troupes yougoslaves défendent un pont et empêchent sa destruction. Le 3 juin, la brigade Liberté est à Trzic. Elle souhaite remercier ses habitants de leur accueil. Le 5 juin, elle arrive à Ljubljana. Le 6, les hommes qui la composent prennent le train pour Trieste. Ils arrivent à Paris, le 20 juin 1945. Roger y retrouve son Adèle (Puybouffat-Merrien, 2008).

Le dentiste arrive à Paris, dans un état médicalement catastrophique : un tympan a éclaté sous les coups ; il ne supporte plus aucune nourriture solide sans vomissement ; ses poumons sont perclus de nodules, conséquences de deux bronchopneumonies ; sa fracture au tibia n'est pas consolidée et est fistulisée, rendant tout espoir de guérison vain ; ses vertèbres cervicales ont été fragilisées par les coups. Cet homme, ne l'oublions pas, a pris les armes pour combattre les nazis, aussitôt libre, dans cet état (Puybouffat-Merrien, 2008).

Si le pronostic des médecins est réservé, sa femme, elle, ne s'en laisse pas compter et décide de se battre pour son mari. Elle se procure les aliments requis à son état et commence une lente, et progressive réalimentation. Petit à petit, Roger parvient à recouvrer des forces et à se nourrir de mieux en mieux. Si bien qu'un beau jour, il peut reprendre sa profession d'avant-guerre. Toutefois, les séquelles sont présentes et il le fait dans une souffrance constante (Puybouffat-Merrien, 2008).

En 1954, le couple trouve enfin un appartement susceptible d'accueillir un cabinet dentaire.

En 1963, blessé par une vertèbre cervicale, Roger est quadriplégique en position fœtale. Personne ne veut prendre le risque d'opérer. Par le truchement des associations, un neurologue dont la famille a été exterminée pendant la guerre accepte d'intervenir. Il fait le voyage à ses frais. L'opération est un succès. Après des mois de rééducation, le cabinet dentaire rouvre ses portes (Puybouffat-Merrien, 2008).

Toutefois, ses blessures, surtout celles du côté gauche, rendent son exercice difficile et de moins en moins précis. La mort dans l'âme, Roger Puybouffat doit renoncer à sa profession.

En 1980, il est amputé à gauche, à mi-cuisse, mais sa jambe droite menace de suivre le même chemin. Ses journées se résument à la lecture du journal et à la télévision, ne pouvant plus se déplacer seul. Aussi, sa femme décide-t-elle d'inviter des amis, de la famille, organise des réunions, l'entraîne au restaurant, veille à sa bonne présentation en demandant à son coiffeur et à son tailleur de venir au domicile. Les nuits sont horribles. Dans son sommeil, Roger retourne constamment à Mauthausen et à Loibl-Pass (Puybouffat-Merrien, 2008).

Sa lésion au niveau cervical n'étant qu'en rémission voit sa lèvre et son arrière-gorge se paralyser, rendant tout repas extrêmement douloureux. Adèle le soigne jusqu'à l'épuisement et meurt en mars 1983, renversée par une voiture (Puybouffat-Merrien, 2008).

Roger sombre dans le coma et décède à son tour, en décembre 1983. Avec le soutien de son épouse, Roger considérait que les 38 ans de vie après les camps étaient des « années volées aux nazis (Puybouffat-Merrien, 2008). »

Roger Puybouffat a reçu la Croix de guerre avec palmes et la Légion d'honneur. Le 25 novembre 1948, un certificat d'appartenance à la Résistance intérieure française (n° 7 983) lui a été délivré pour des services rendus de mai 1941 au 19 juin 1945, date de son rapatriement. Il était membre de l'organisation de Résistance : « Front national ». Sa femme, Adèle, a reçu également un certificat similaire (Amicale de Châteaubriand-Voves-Rouillé, sans date ; Puybouffat-Merrien Rose, 2008).

Références bibliographiques :

Amicale de Châteaubriand-Voves-Rouillé, « Puybouffat Roger », in <http://www.amicale-chateaubriand.fr>, sans date, pp. 1-2.

Jamin Sophie, *Le chirurgien-dentiste français pendant la Seconde Guerre mondiale*, Thèse Doct. Chir. Dent., Rennes, 2011.

Puybouffat-Merrien Rose, communication personnelle, Paris, 2010.

Puybouffat-Merrien Rose, « Roger Puybouffat, dentiste au camp de Choisel en 1941 », in *Journal La Mée*, Châteaubriand, 2008.

Xavier Riaud : Docteur en chirurgie dentaire, Docteur en épistémologie, histoire des sciences et des techniques, Lauréat et membre associé national de l'Académie nationale de chirurgie dentaire.

L'univers concentrationnaire 2^e partie

par Lucile Gruwez



Le rôle des camps - quelle que soit la nature du camp : concentration, extermination, internement, transit ... - ont joué un rôle essentiel dans l'idéologie nazi. En effet, ils ont été l'outil indispensable pour l'élimination du peuple Juif ainsi qu'autres ethnies qualifiées de « sous-hommes ». Comment les camps fonctionnaient-ils ? Quels en étaient leur organisation ?

2 - Le fonctionnement de l'univers concentrationnaire

2.1- Les différents camps : camps d'extermination et camps de concentration

Les camps **d'extermination** servaient à une mort immédiate par l'utilisation de la chambre à gaz. Les personnes gazées étaient toutes les personnes inaptés aux travaux imposés par les S.S. D'autres personnes étaient exterminées par gaz dès leur arrivée aux camps d'extermination : malades, enfants, personnes âgées, nourrissons. Sur tout le territoire du Troisième Reich, ces centres d'extermination se comptaient au nombre de sept : **Riga-Jungferhof, Tréblinka, Sobibor, Maidanek, Belzec, Birkenau, Chelmo** et ils étaient situés le plus à l'est de l'Allemagne hitlérienne, c'est à dire en Pologne.

Les camps **de concentration** étaient l'exécution atroce d'une idéologie raciste et la conséquence de la politique totalitaire : les déportés, en particulier les Juifs, les Tsiganes, étaient consciencieusement maltraités, brutalisés, affaiblis par le manque de nourriture et de repos ; les déportés politiques vivaient eux aussi dans un climat permanent de terreur. Tous savaient que la mort était au bout de leurs épreuves : épidémies de typhus et de dysenterie, élimination par la torture, exécutions sommaires, sélections pour la chambre à gaz ou encore expériences pseudo-médicales. Les détenus étaient utilisés comme de la main d'œuvre toujours renouvelable et étaient affectés à des travaux très pénibles dans des kommandos ou camps annexe situés à proximité du camp principal.

Tous les noms des grands camps comme **Auschwitz, Dachau, Buchenwald, Mauthausen, Natzweiler-Struthof** (...) resteront gravés, pendant longtemps dans la mémoire de beaucoup de personnes, et souligneront la marque d'une barbarie nazie, qui peut à n'importe quel moment se reproduire.

2.2 - La déportation

L'emploi du terme « Déportation » est réservé aux diverses formes que revêtirent les déplacements ou les mises en détention par les nazis, que ce soit pour les camps de concentration, destinés à l'élimination des déportés par le travail, ou pour les camps d'extermination.

Lors des lois de Nuremberg en 1935, les contraintes contre les Juifs deviennent lourdes, il est difficile pour eux d'exercer une profession. Dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, des magasins sont saccagés, des synagogues sont incendiées ; c'est la fameuse Nuit de Cristal. Cette démonstration de force violente et antisémite est organisée par Heydrich et les déportations et les rafles commencent. Une grande partie du peuple juif fuit les pays sous la domination nazie ou s'installe dans des cachettes, comme la famille Frank qui choisit en 1942 de se réfugier dans une sorte de grenier :

« Se cacher - où irions-nous nous cacher, en ville, à la campagne, dans une maison, dans une chaumière, quand, comment, où ... ? Je ne pouvais poser ces questions qui ne faisaient que revenir une à une. On se mit à emballer le strict nécessaire dans nos cartables, Margot et moi. J'ai commencé par y fourrer mes bigoudis, mes mouchoirs, mes livres de classe, mes peignes, de vieilles lettres. J'étais hantée par l'idée de notre cachette, et j'ai emballé les choses les plus invraisemblables. Je ne regrette rien, je tiens à mes souvenirs plus qu'à mes robes. » Anne, angoissé se pose beaucoup de questions à l'idée de se cacher : son affolement d'adolescente de treize ans est visible dans la manière dont elle fait ses bagages, totalement au hasard. Le 4 août 1944, la police, à la suite d'une dénonciation, arrête tous les juifs cachés dans l'Annexe. Tous furent déportés, ainsi que deux de leurs protecteurs.

Shoah

Les personnes prises par les nazis vont d'abord transiter dans des camps d'internement, dans lesquels les S.S opèrent une sélection avant le départ vers l'inconnu. C'est là aussi que s'organisent les convois acheminés vers les camps de la mort dont peu de personnes sont revenues. Etty Hillesum, une jeune fille juive, fut internée dans un camp de transit, celui de Westerbork aux pays Bas, avant d'être déportée à son tour dans le camp de concentration d'Auschwitz, où elle mourut de maladie peu après son arrivée. *« Notre camp n'a qu'un étage et pourtant on y surprend une multitude d'accents aussi impressionnante que si la tour de Babel avait été élevée parmi nous : bavarois et groninois, saxon et frison oriental, allemand avec un accent polonais ou russe, hollandais avec un accent allemand et vice versa, amsterdamois et berlinois - et j'attire votre attention sur le fait que notre établissement couvre un peu plus d'un demi-kilomètre carré. »* Dans un camp de transit, les personnes étaient d'origines très diverses. Elles étaient regroupées sur un très petit espace avant d'être envoyées à la mort.

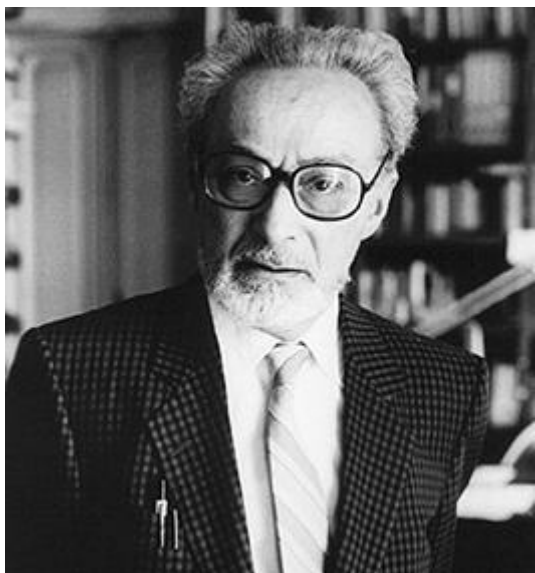


ETTY HILLESUM

Les déportés étaient entassés pour le voyage dans des wagons à bestiaux « aménagés » avec de la paille, un broc d'eau potable et un seau hygiénique. Durant les convois, les détenus n'étaient pas nourris, la faim et la soif se faisaient beaucoup ressentir. Les déportés avaient également des contraintes imposées par les S.S : ils n'avaient pas le droit de réclamer des vivres, de parler entre eux ou encore de chanter, sous peine de mort. Primo Levi, qui fut déporté à Auschwitz depuis l'Italie, nous raconte le déroulement de son voyage vers le camp. *« Le train roulait lentement, faisant de longues haltes énervantes. A travers la lucarne, nous vîmes défiler les hauts rochers dépouillés de la vallée de l'Adige, les noms des dernières villes italiennes. Quand nous franchîmes le Brenner, le deuxième jour à midi, tout le monde se mit debout mais personne ne souffla mot. La pensée du retour ne me quittait pas, je me torturais à imaginer ce que pourrait être la joie surhumaine de cet autre voyage : les portes grandes ouvertes car personne ne penserait plus à fuir, et les premiers noms italiens ... et je regardai autour de moi et me demandai combien, parmi cette misérable poussière humaine, seraient frappés par le destin. »*



ANNE FRANK



PRIMO LEVI

Quelques lignes plus loin, Primo Levi décrit l'arrivée du convoi : « *Et brusquement ce fut le dénouement. La portière s'ouvrit avec fracas ; l'obscurité retentit d'ordres hurlés dans une langue étrangère, et de ces aboiements barbares naturels aux Allemands quand ils commandent, et qui semblent libérer une hargne séculaire. Nous découvrîmes un large quai, éclairé par des projecteurs. Un peu plus loin, une file de camions. Puis tout se tut à nouveau. Quelqu'un traduisit les ordres : il fallait descendre avec les bagages et les déposer le long du train. En un instant, le quai fourmillait d'ombres ; mais nous avons peur de rompre ce silence, et tous s'affairaient autour des bagages, se cherchaient, s'interpellaient, mais timidement, à mi-voix.* »

Pendant les transports, il y régnait un climat de peur. De plus, les arrivées s'effectuaient en pleine nuit, car les nazis s'ingéniaient à impressionner les détenus par des mises en scènes effrayantes : même si le train arrivait de jour, on attendait la nuit pour ouvrir les portes des wagons ; l'attente interminable, la nuit, le froid souvent, les lumières brutales, les chiens, les ordres incompréhensibles pour la plupart, achevaient d'égarer des esprits déjà très affaiblis par un voyage qui durait trois jours en moyenne.

2.3 - Le fonctionnement interne des camps

1- L'organisation administrative générale

Les camps de concentration avaient une organisation administrative et politique en forme de pyramide, c'est-à-dire que le commandement s'effectuait à partir des personnes ayant le plus de responsabilité, aux personnes moins importantes. On place d'abord au sommet le S.S chef de camp, puis les SS chargés des différents domaines et enfin les détenus de droit commun à qui on confie des responsabilités dont ils doivent répondre devant les SS.

2- Le rôle des SS

A la décision des hauts dirigeants nazis « de la Solution Finale au problème juif », qui fut l'extermination systématique de ce peuple, les S.S et leur chef Himmler, s'occupèrent de sa mise en pratique ; ils se chargèrent de la déportation massive dans les camps et dirigèrent tout le système concentrationnaire.

Les S.S avaient la responsabilité des camps, ils les contrôlaient à leur fantaisie car n'avaient pour ainsi dire de comptes à ne rendre à personne, seulement tenus d'appliquer les directives générales émanant d'Hitler. Vis à vis des détenus, ils se montraient d'une cruauté impitoyable et possédaient sur eux un pouvoir de vie ou de mort. Les S.S traitaient les prisonniers comme du bétail. Il existait des médecins S.S qui faisaient sur les concentrationnaires « des expériences pseudo médicales » et ils jugeaient également l'état des détenus, s'ils pouvaient encore travailler ou s'ils étaient condamnés à la chambre à gaz.

3- L'administration interne

Même si les S.S étaient les principaux délégués des camps, ils donnaient une partie de leurs fonctions à des détenus de droit commun, extraits des prisons allemandes, possédant le nom de « Kapo ». Ces kapos faisaient régner l'autorité et la discipline, ils rendaient la vie des

prisonniers impossible car un climat de terreur planait en permanence sur le camp, en plus des conditions difficiles.

Dans son livre *L'univers concentrationnaire* (collection. Pluriel, édition de Minuit), David Rousset, nous explique le rôle du kapo : « *Un Kapo est un responsable d'un groupe déjà nombreux de travailleurs. Il doit assurer la discipline et le rendement. Il est comptable devant son supérieur et les S.S. Il a affaire aux Meisters, aux ingénieurs civils et aux Feldwebel qui inspectent les chantiers. Les civils et les militaires en principe n'ont rien à voir avec les détenus et pour les ordres et pour les sanctions doivent passer par le Kapo. La réalisation effective de ces règlements dépend de l'autorité de fait du Kapo. Les Kapos sont exemptés de tout travail manuel.*

Le Kapo de l'Arbeitsstatistik dispose d'une puissance considérable. A bien des égards supérieures à celle d'un ministre de l'Intérieur démographique, ou même d'un haut fonctionnaire d'un état dictatorial. Pratiquement, il tient en main la vie ou la mort des détenus. C'est lui qui décide de l'utilisation des Kommandos et entérine ou non les listes de transports. Il lui suffit de désigner un homme pour un kommando dur, soit en raison de la nature du travail, soit parce que le Kapo ou les Posten sont particulièrement féroces, pour que la mort soit inévitable à une échéance plus ou moins lointaine. En principe, il casse et nomme les Kapos. Toutefois, ces opérations sont plus délicates et doivent être menées parallèlement au jeu des intrigues auprès des S.S.

La désignation des Kapos pour le transport relève des intrigues intérieures. La fraction au pouvoir peut avoir intérêt à des représentants pour contrôler les kommandos ; elle peut, au contraire, vouloir de débarrasser d'adversaires en les envoyant au loin. Mais, pour réaliser son jeu, elle doit faire le siège des S.S. »

Tous les ordres passaient par l'intermédiaire du kapo, qui servait en quelque sorte de maillon entre les déportés et les S.S. La personnalité de ce kapo jouait un rôle essentiel dans les conditions de vie des détenus.

Les détenus politiques arrivaient de temps à autre à prendre la place des détenus de droit commun et à obtenir quelques responsabilités pour la satisfaction de leurs compatriotes. La désignation du kapo était un enjeu important et les détenus pouvaient de temps à autre manœuvrer pour faire destituer un kapo malfaisant. Malheureusement, le contraire était plus courant, et les kapos sympathiques ne restaient pas longtemps en place.

4- Les appels

Sur l'Appelplatz, les personnes désignées pour les différents kommandos de travail subissaient de longs appels le matin et le soir. José Bellec, Maurice Brau, Albert Chambon, Jacques Moalic, anciens prisonniers à Buchenwald racontent un appel : « *Le soir, quand les kommandos rentraient du travail, épuisés et affamés, ils venaient s'aligner dans un ordre immuable sur la place d'appel, sous la direction des chefs de block (Blockältester). L'appel pouvait durer deux heures, trois heures, souvent plus, suivant le caprice du S.S et quel que soit le temps qu'il faisait. Parfois, l'un de nous s'écroulait, mais sa dépouille devait rester là jusqu'à la fin de l'appel, car, vivant ou mort, chacun était et demeurait un « Stück ».* Les appels étaient extrêmement durs et ils étaient interminables, mais ce qu'ils ne disent pas c'est que tous les appels se passaient dans le silence absolu, sous peine de représailles des commandants S.S.

2.4 - La vie matérielle et morale

Dès leur arrivée au camp, les détenus étaient tout de suite placés dans des blocks, dans lesquels s'effectuaient une séance de désinfection la plus totale. M. Laidet, ancien déporté au camp de Mauthausen, nous raconte son expérience : « *Cette désinfection se déroulait dans une salle située sous la baraque, et un homme en blouse blanche, un pseudo médecin nous examinait sous tous les angles, mais en réalité il regardait les prothèses dentaires que les déportés possédaient. Nous fûmes soumis à un traitement : nous étions tondu au rasoir, car tout était récupéré ; puis nous étions enduits d'une résine sur le corps, qui permettait d'enlever les parasites accumulés pendant le voyage vers le camp ; et pour terminer, nous primes une douche dont l'eau changeait constamment de température. Les S.S nous donnèrent ensuite un uniforme rayé et des claquettes, des chaussures aux semelles de bois et notre matricule qui nous servait de nouvelle identité.*

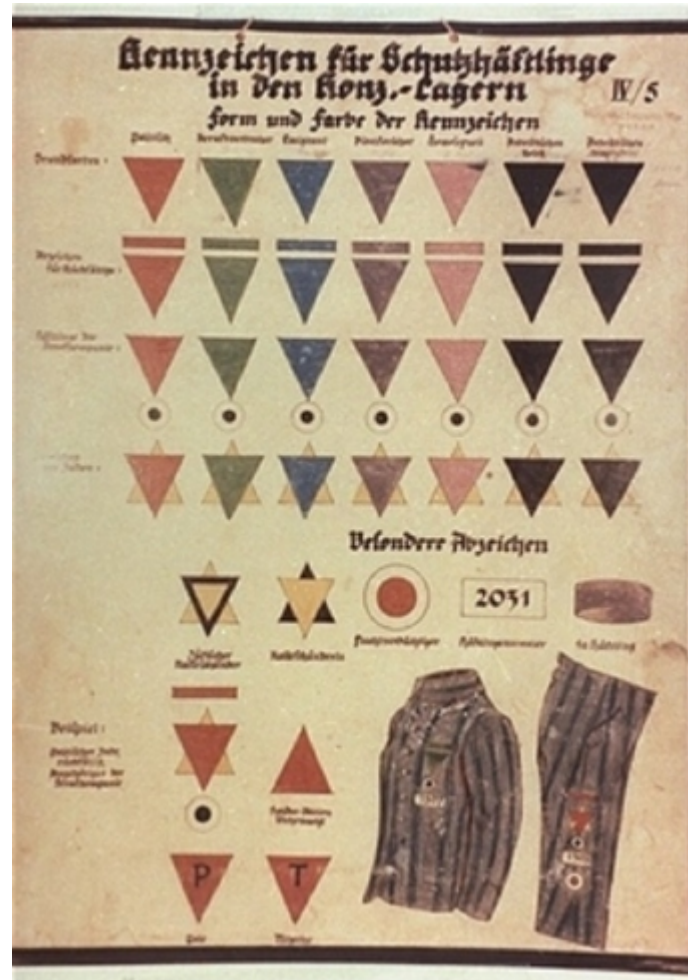
Nous n'étions pas de suite mis dans les blocks avec les autres déportés de longue date, mais dans un block de « quarantaine ». Ce lieu était formé de 400 mètres carré de barbelés où les S.S entraînent un nombre de 700 personnes. Dans la chambre du block qui était de 160 mètres, 350 personnes furent entassées, rangées « tête bêche » et il était interdit de bouger et de se lever, sinon les S.S nous frappaient, il se passait régulièrement des contrôles anti-poux, à tout moment de la journée et de la nuit. »

À leur arrivée au camp, les détenus étaient transformés en matricules : ils perdaient leur identité et devenaient le numéro qui était tatoué sur leur avant-bras. Ils étaient tout simplement déshumanisés dès leur arrivée.

Après « les quarantaines », les détenus étaient conduits dans le camp où les S.S leur désignaient leur block définitif, qui était numéroté pour que les déportés ne se perdent pas. Dans les baraques, des lits superposés de plusieurs étage occupaient la pièce, cette salle était le lieu où les prisonniers allaient dormir tout le temps ils seraient au camp. Ces dortoirs n'étaient pas très grands et le nombre de lits n'était pas proportionnel au nombre de concentrationnaires, les déportés dormaient avec une ou deux personnes en plus sur chaque lit, tout dépendait du nombre de prisonniers.

Les détenus étaient sous-alimentés, le matin ils recevaient un bout de pain et un peu de café, à midi, une assiette de soupe, et le soir, seulement un autre morceau de pain. Par ce régime alimentaire, les déportés s'épuisaient très vite et beaucoup mouraient. La préoccupation première était la faim et un système d'échange se mit en place pour permettre de se procurer davantage de nourriture. M. Laidet nous décrit ce qu'il avait pour se nourrir :

« Nos repas étaient composés d'une soupe à la betterave et les S.S y rajoutaient des feuilles de betteraves imprégnées d'acide, ce qui était désagréable, on en avait un litre ; ensuite nous avions du pain avec de la margarine. Nous étions souvent malades, car leur soupe nous donnait des diarrhées, il arrivait parfois que nos camarades d'infortune en mourussent. »



CHARTE DES TRIANGLES DE DACHAU ENTRE 1938 ET 1942

Dans le camp il existait différentes catégories de détenus, on pouvait les reconnaître par un triangle qui figurait sur leur uniforme ; la nationalité y figurait également, une lettre en majuscule était inscrite dans un triangle de fond rouge, si le triangle était tout simplement rouge, il s'agissait d'un prisonnier allemand. Si le triangle était bleu, c'était pour désigner les apatrides, les triangles verts pour les droits communs, les triangles violets pour les sectateurs de la Bible, les triangles marron pour les tziganes, les triangles noirs pour les asociaux, les triangles roses pour les homosexuels, l'étoile jaune de David pour les juifs, et l'étoile à moitié jaune et à moitié rouge pour les juifs résistants. Certains détenus avaient une cible dans le dos et les S.S s'amusaient à les abattre sans raison, d'autres avaient également dans le dos deux grandes lettres « N.N » Nacht und Nebel (nuit et brouillard), ce qui voulait dire que c'étaient des déportés très dangereux aux yeux des nazis et ils devaient disparaître sans laisser de trace comme la nuit et le brouillard.

Tous les camps possédaient une infirmerie, le Revier, où s'entassaient par grand nombre les malades. Jacques Songy, ancien détenu à Dachau nous en donne un exemple :

« *Le Revier, l'infirmerie, à Dachau, mériterait une étude particulière, la situation à partir de novembre-décembre 1944 devint totalement surréaliste et presque incontrôlable. Au fur et à mesure des restrictions de nourriture, de l'accroissement du nombre des « transports » épuisés, squelettiques, qui échouaient là, nus, sans force, incapables de lever une cuillère à la bouche, le Revier se remplissait, débordait vers les blocks de quarantaine. Avec le typhus en plus, qui faisait des ravages, on était arrivé au block 17 où les rescapés essayaient de s'accrocher à la vie et où circulait la communication. Le dévouement des médecins français et hollandais, des étudiants en médecine, des infirmiers de toutes nationalités devait donner la mesure de l'esprit de solidarité qui put régner. 4000 malades attendaient ...*



OLÈRE REVIÈR

En dépit des ordres des médecins S.S, des substitutions permirent de sauver des camarades inscrits pour des transports, des rations supplémentaires furent distribuées ainsi que de rares médicaments. Ailleurs, de miraculeux colis de la Croix-Rouge sauvèrent des Français. Des colis stockés à Dachau étaient en fait destinés à l'ensemble des camps. En raison du désordre des transports, ils ne furent pas acheminés. Malgré tous ces efforts d'humanité, les morts ne cessèrent d'encombrer des blocks. Les fours crématoires brûlaient jour et nuit et des fosses gigantesques étaient ouvertes, où des milliers de corps furent jetés pêle-mêle. » Les médecins faisaient tout leur possible pour sauver les détenus de l'épidémie, on remarque également que même dans le Revier, la solidarité était également présente, mais ce qui n'est pas évoqué, c'est que l'hygiène n'était pas respectée.

Dans les camps de concentration, les fausses nouvelles et les rumeurs, apportées de bouche à oreille, se répandaient à une rapidité extraordinaire. Il s'ensuivait selon les informations des périodes de vive excitation qui faisait renaître un espoir ou dans le cas contraire un abattement profond. Ces **changements soudains du moral** provenaient du fait que les détenus n'avaient que des occasions fugitives pour communiquer vraiment entre eux.

Lors d'une faute parfois volontaire commise par les concentrationnaires, ils étaient automatiquement **punis** : les S.S employaient plusieurs techniques plus terribles les unes que les autres comme par exemple, une exécution par la chambre à gaz d'un certain nombre de détenus, la fusillade de quelques prisonniers, ou la pendaison qui était la manière la plus fréquente. Ces punitions étaient souvent injustes, elles visaient en plus des personnes fautives, des déportés innocents. Les S.S pratiquaient ces actions punitives jusqu'à ce qu'ils aient contenté leur cruauté et estimé que l'exemple permettrait de restaurer la discipline dans le camp.

Jacqueline Fleury et Marie-Suzanne Bine-truy, anciennes déportées de Ravensbrück, le plus grand camp de concentration de femmes sur le territoire du Troisième Reich, nous expliquent le fonctionnement des punitions : « *Le système des punitions était analogue à ce qui existait dans les camps des hommes :*

- *privation de nourriture ;*
- *station debout pendant des heures (souvent pour des blocks entiers) ;*
- *bastonnades ;*
- *cachot dans le bunker (prison) ;*
- *le Strafblock (block disciplinaire), la sanction la plus redoutée peut-être, car la vie y étaient particulièrement épouvantable : dans cette baraque isolée, la promiscuité était redoutable, la nourriture encore réduite pour un travail épuisant.*

Certaines détenues ont été fusillées, surtout des polonaises, en 1942.

Puis les exécutions se firent par balle dans la nuque et par pendaison. Polonaises, Russes, Allemandes, Françaises et Anglaises en furent victimes, qu'il s'agisse de l'exécution d'une condamnation à mort par le tribunal ou d'une punition intérieure au camp (surtout pour sabotage dans les usines). Les S.S appliquaient le même traitement pour la discipline,

ils ne tenaient pas compte des personnes, que ce soient des femmes ou des hommes, pour eux cela leur était égal tant qu'ils avaient accompli leurs odieuses tâches de tortionnaires.

Dans certains camps, une **résistance** interne, entre les déportés réussit tout de même à se mettre en place. Dans *l'impossible oubli : les déportations dans les camps nazis*, ouvrage édité par la F.N.D.I.R.P., témoigne d'un exemple de résistance au camp de Sachsenhausen : « *A Sachsenhausen, devant l'ampleur de la lutte menée par les résistants de toutes nationalités, la direction du camp avait fait appel à un commando spécial de la Gestapo. Le 27 mars 1944, un résistant allemand qui écoutait des informations sur un poste fabriqué clandestinement, est arrêté. On découvre en même temps des tracts incitant au sabotage les ouvriers civils de l'usine Heinkel. Une commission spéciale des services de sécurité du Reich est immédiatement dépêchée sur place. Des fouilles sont organisées, et le 22 août, à la suite d'une rafle, 80 Allemands, Polonais, Français, et Soviétiques sont conduits à la prison où se trouvent déjà 85 détenus. Ils seront tous questionnés, battus, torturés pendant des semaines sans qu'ils ne puissent parvenir à la tête de l'organisation internationale de la Résistance. Finalement, 27 d'entre eux, 24 Allemands et 3 Français seront exécutés.* » Les déportés faisaient tout leur possible pour réunir le plus de personnes, par des moyens de propagande comme l'utilisation de tracts incitant au **sabotage** et que même sous la torture, ils ne parlaient pas.

Partout où les détenus travaillaient pour la production de guerre, des sabotages de toutes sortes eurent lieu. En sabotant les installations allemandes, les déportés faisaient preuve d'un grand courage, sachant qu'ils mettaient en danger leur vie pour accomplir de tels actes. Dans *l'impossible oubli : les déportations dans les camps nazis*, un sabotage de fusées d'armement dans le camp de Dora est évoqué : « *L'exemple de Dora, le souterrain où l'on fabriquait les armes secrètes d'Hitler, les fusées V1 et V2 est, à cet égard, particulièrement démonstratif. Les autorités militaires alliées ont pu établir avec certitude que beaucoup d'engins furent sabotés et qu'en tout état de cause, leur production fut ralentie au point de mettre en échec les plans nazis de contre-attaque sur l'Angleterre en 1944-1945.*

Sur 9300 engins lancés, un quart seulement atteignirent leur but, les autres retombèrent après leur départ ou se perdirent avant d'arriver par la suite de « défaut technique ». Cette activité de sabotage était dirigée par un état-major clandestin et coûta d'énormes pertes aux déportés. » Les actions de sabotage ont été fort nuisibles pour les nazis, et qu'elles ralentissaient la production allemande d'armement.

Les réseaux de résistance interne cherchaient à établir des contacts avec les résistants de l'extérieur et dans plusieurs cas, ils réussirent, ce qui est une véritable prouesse. Dans certains camps, ils purent obtenir un poste radio fabriqué clandestinement. Par ce procédé, l'ensemble des prisonniers pouvait savoir tout ce qui se passait de la progression de ce conflit mondial, la situation de l'Allemagne, la plus défavorable à la fin de la guerre, ce qui remonta grandement le moral des déportés, et fit renaître un espoir de libération donnant de l'efficacité à l'action des comités clandestins. **Les évasions réussies** étaient très rares. Cependant des détenus réussissaient ces actes relevant de l'exploit comme Martin Gray qui s'est évadé de **Treblinka**, ou encore Rudolph Vrba et Albert Wetzer sont parvenus à fuir d'**Auschwitz**. Dans la plupart des cas, les évadés les plus faibles ne restaient pas longtemps en liberté car ils s'épuisaient et tombaient de fatigue, la majorité était reprise. Les concentrationnaires ayant pu mener à bien ces actions étaient assez forts, et ils retrouvaient les maquis de la Résistance, poursuivant leur combat pour la liberté.



MÉMORIAL DE TREBLINKA

Dans l'appendice ajouté en 1976 à son témoignage *Si c'est un homme*, Primo Levi explique combien ces tentatives de fuite étaient difficiles car les détenus, physiquement très éprouvés, ne passaient pas inaperçus avec leurs uniformes rayés et leurs sabots, sans argent, ne parlant généralement pas la langue locale. De plus ces évasions étaient très chères payées : « celui qui se faisait prendre était pendu publiquement sur la place de l'Appel, souvent après d'atroces tortures ; lorsqu'une évasion était découverte, les amis de l'évadé étaient considérés comme ses complices et condamnés à mourir de faim dans les cellules de la prison ; tous les hommes de sa baraque devaient rester debout pendant vingt-quatre heures et parfois les parents du « coupable » étaient arrêtés et déportés. » Les conséquences d'une tentative d'évasion vouée à l'échec étaient particulièrement horribles, qu'on considérait que l'évadé ne méritait pas de vivre après son acte et même ses proches finissaient dans ces camps. Les mêmes représailles étaient faites après une évasion réussie.

Dans les camps, l'entraide formait parfois une **solidarité** réelle ; par exemple, pour les enfants qui se trouvaient au camp de Ravensbrück, les détenues avaient fabriqué des poupées au moyen de morceaux de bois recouverts de misérables bouts de tissu, des gants en caoutchouc étaient volés au médecin S.S pour confectionner des tétines. C'est par ces actions que beaucoup de personnes ont réussi à survivre à cet enfer.

Plusieurs camps importants et leurs kommandos extérieurs connurent des **révoltes**, ce furent des insurrections spectaculaires mais aussi souvent tragiques. Ces premières manifestations se passèrent dans les camps d'extermination comme dans celui de Treblinka II. Dans ces centres des mises à mort, des explosions touchèrent les chambres à gaz et les fours crématoires. Grâce à son organisation clandestine, le camp de Buchenwald, où beaucoup de « politiques » habitués aux actions secrètes étaient internés, put se libérer avant l'arrivée des troupes alliées. Dans ces camps, la résistance était active et témoignait d'une volonté de lutte que la mort imminente n'entama jamais.

Si beaucoup de détenus sont parvenus à échapper à la mort, c'était grâce aux nouvelles pleines d'espoir qui circulaient dans les camps à la fin de la guerre, mais aussi aux mouvements d'organisation clandestine et à la solidarité qui unissait les déportés les uns aux autres. Comme le montre si bien le grand écrivain Hemingway, dans *l'Impossible Oubli* : « L'homme ne doit jamais s'avouer vaincu. Un homme, ça peut être détruit, mais pas vaincu. »

2.5 - Les moyens d'extermination

En 1942, lors de la conférence de Wannsee, les dirigeants nazis mettent au point la "solution finale" devant régler définitivement le problème juif. L'extermination des Juifs se fera par la chambre à gaz : une sélection des prisonniers ne pouvant pas travailler est systématiquement effectuée à l'arrivée de chaque convoi. Les déportés sont regroupés sur le quai, les S.S. forment deux groupes de personnes, à droite, les personnes en bonne santé qui seront par la suite conduites dans les baraquements du camp, et à gauche se tiennent les malades, les enfants, les vieillards qui iront directement à la chambre à gaz après avoir été soigneusement fouillés et dépouillés de tout effet personnel.



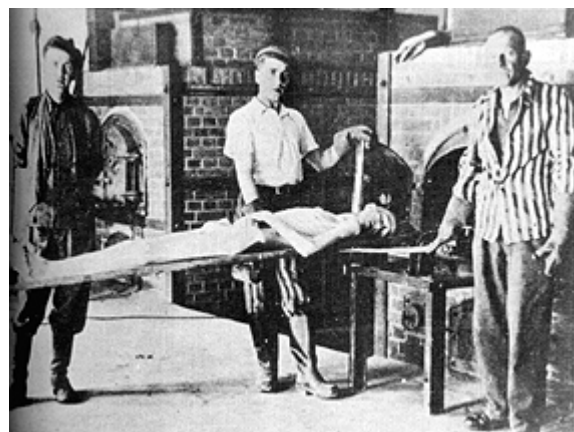
CHAMBRE À GAZ

Les sélections ont aussi lieu à tout moment dans le camp. Primo Levi, ancien déporté témoigne de l'horreur de ce moment : le Blockältester a distribué une fiche d'identité, il donne l'ordre de se déshabiller complètement, et de ne garder que ses chaussures jusqu'à l'arrivée des S.S chargés de la sélection. *« Le Blockältester a fermé la porte de communication entre le Tagesraum et le dortoir et a ouvert les deux qui donnent sur l'extérieur, celle du Tagesraum et celle du dortoir. C'est là, entre les deux portes, que se tient l'arbitre de notre destin, en la personne d'un sous-officier des S.S. A sa droite, il a le Blockältester, à sa gauche le fourrier de la baraque. Chacun de nous sort nu du Tagesraum dans le froid d'octobre, franchit au pas de course sous les yeux des trois hommes les quelques pas qui séparent les deux portes, remet sa fiche au S.S et entre par la porte du dortoir. Le S.S, pendant la fraction de seconde qui s'écoule entre un passage et l'autre, décide du sort de chacun en nous jetant un coup d'œil de face et de dos, et passe la fiche à l'homme de droite ou à celui de gauche : ce qui signifie pour chacun de nous la vie ou la mort. Une baraque de deux cents hommes est « faite » en trois ou quatre minutes, et un camp entier de douze mille hommes en un après-midi. »*

Les déportés, à bout de force, doivent quand même faire illusion et essayer de montrer leur résistance. Les plus faibles seront conduits vers les horribles chambres à gaz. L'installation des chambres à gaz était camouflée par un aménagement en salles de douches, ce qui permettait de faire croire que les déportés allaient juste à la désinfection ; mais en réalité, à travers de petits orifices, les S.S faisaient circuler le Zyklon B, approvisionné en quantité industrielle par une filiale de l'entreprise I.G Farben. Les nazis, avant d'ouvrir les portes des chambres à gaz, attendaient que les cris des victimes cessent, alors les ouvriers soumis aux tâches les plus pénibles, les sonderkommandos évacuaient ces lieux de mort pour ensuite incinérer les cadavres dans des fours crématoires. Dotés d'une longue cheminée, les fours crématoires fonctionnaient tout le temps, les S.S y faisaient brûler les corps des personnes gazées, pour ne laisser aucune trace de leur massacre et empêcher qu'à la libération, on ne découvre l'exacte vérité de ces camps. Les sonderkommandos, s'ils survivaient à ce cauchemar, étaient eux aussi régulièrement expédiés par la chambre à gaz.



ZYKLON B



CRÉMATOIRE

Dans ces camps de la mort, il existait d'autres moyens d'extermination, comme par exemple les expériences pseudo-médicales testées sur les déportés. Les médecins S.S utilisaient des méthodes variées pour pratiquer leurs horreurs : castration, stérilisation, inoculation de maladies, création de plaies infectées, mutilation d'un membre, injection de maladies, brûlures par application de phosphore, torture sur des jumeaux ... Ces expériences étaient directement pratiquées sur les détenus pour savoir s'ils résisteraient à ce traitement. C'étaient les crimes les plus odieux que pratiquaient les médecins S.S, ils se servaient des déportés comme des « cobayes ». José Bellec, Maurice Braun, Albert Chambon, Jacques Moalic, tous d'anciens déportés de Buchenwald nous racontent un exemple d'expérience où les déportés étaient dans des blocs particuliers.

« Mais il y avait encore pire : les blocks 50 et surtout 46 devant lesquels chacun tremblait quand on s'en approchait ou quand on devait passer devant. Le professeur Balachowsky, membre de l'Institut et chef des laboratoires de l'Institut Pasteur, qui y fut affecté comme biologiste, a longuement rapporté, notamment devant le tribunal de Nuremberg, comment de malheureux déportés, choisis et désignés d'office, servaient de cobayes à des expériences pseudo-médicales. On leur inoculait en particulier le typhus exanthématique ou bien on essayait sur eux des brûlures au phosphore atrocement douloureuses. De toute façon, les rescapés de ces séances de vivisection ne devaient pas survivre : ils étaient systématiquement assassinés par piqûre de phénol intracardiaque. »

Le simple fait de passer devant les blocks, destinés aux expériences, faisait frémir les détenus. Il n'y avait presque aucun survivant, et si les victimes survivaient, les médecins S.S s'arrangeaient pour les faire disparaître ou encore les tuer. Des déportés ont survécu à ces atroces expériences et grâce à la solidarité des détenus, ils ont pu être cachés jusqu'à la libération. Les S.S faisaient aussi des trafics de « cobayes » humains pour des entreprises privées : *« Nous vous serions reconnaissants, Monsieur, de bien vouloir mettre à notre disposition un certain nombre de femmes en vue d'expériences que nous avons l'intention d'effectuer avec un nouveau narcotique ... »*

« Nous accusons réception de votre réponse. Le prix de 200 marks pour une femme nous paraît néanmoins exagéré. Nous offrons 170 marks par tête. Si vous êtes d'accord, nous viendrons les chercher. Nous avons besoin de 150 femmes environ ... »

« Nous avons reçu l'envoi de 150 femmes. Bien qu'elles soient en état de dépérissement, nous considérons qu'elles conviennent. Nous vous informerons du coût des expériences ... »

« Les expériences sont faites, toutes les personnes sont mortes. Nous nous adresserons prochainement à vous pour un nouvel envoi. »

Les S.S étaient vraiment sans pitié avec ces pauvres femmes, on constate aussi que les détenues se négociaient comme si on vendait des animaux lors d'un marché.

Dans les camps, les épidémies étaient assez fréquentes, typhus, dysenterie ..., elles ont fait disparaître une grande partie de la population ; il s'ajoutait à cela la sous-alimentation, les tortures pour les personnes qui étaient dans les prisons, la fatigue et les brutalités supportées chaque jours par les déportés, à chaque mouvement de faiblesse de leur part. S'ils ne pouvaient plus suivre la cadence rythmée par les S.S, ils étaient abattus froidement.

La survie des déportés était assez exceptionnelle. Le suicide d'Himmler, organisateur du génocide, avant son jugement au procès de Nuremberg, permet de supposer aujourd'hui encore que les barbaries nazies n'ont pas toutes été découvertes.

2.6 - La fin des camps

Lorsqu'en 1944, l'avancée des alliés américains à l'ouest, soviétiques à l'est, devint véritablement menaçante. Ce ne fut pas, et loin de là, la fin du cauchemar pour les détenus : ceux qui ont alors survécu ont fait preuve d'un grand courage, et de beaucoup de ressources intérieures : en effet, deux cas se sont alors présentés. Les nazis ont procédé, le plus qu'ils ont pu, à l'évacuation des camps, l'objectif étant de ne pas laisser de témoignage compromettant derrière eux et de mener à son terme leur politique d'extermination, même dans l'urgence de la débâcle.



LIBÉRATION DE BUCHENWALD

Deux choses l'une : ou les prisonniers étaient suffisamment valides pour quitter le camp avec les SS, ou ils étaient trop faibles. Les malades contagieux des infirmeries furent ainsi abandonnés sur place, à une mort qui paraissait certaine. Primo Levi a été laissé sur place parce qu'il ne pouvait pas se déplacer. Il témoigne des prouesses qu'il a fallu réaliser pour ne pas mourir de faim et de froid après le départ des SS : dix jours, comme dix siècles au regard des souffrances endurées avant que les Russes n'entrent dans le camp, celui de Monowitz, près d'Auschwitz, en Haute-Silésie. Primo Levi raconte comment, après bien des difficultés, avec un autre détenu il a mis la main sur une réserve de pommes de terre : « *En dépit des pommes de terre, nous étions tous dans un état d'extrême faiblesse : dans le camp, aucun malade ne guérissait, et plus d'un au contraire attrapait une pneumonie ou la diarrhée ; ceux qui n'étaient pas en état de bouger, ou qui n'en avaient pas l'énergie, restaient étendus sur leurs couchettes, engourdis et rigides de froid, et quand ils mouraient, personne ne s'en apercevait. Les autres étaient tous effroyablement affaiblis : après des mois et des années de Lager, ce ne sont pas des pommes de terre qui peuvent rendre des forces à un homme.* »

Elie Wiesel relate dans *La Nuit*, le départ à marches forcées. Hospitalisé au moment de l'évacuation du camp (celui de Buna, près d'Auschwitz), il aurait eu la possibilité de rester ; mais les bruits les plus sinistres, celui en particulier d'une exécution à bout portant, l'a déterminé à se lever malgré son pied opéré, et à rejoindre son père pour quitter le camp avec les SS. Plusieurs jours durant, dans le vent glacial et la neige, sans nourriture, les détenus ont dû avancer, courir même, avec très peu de temps de repos. Ces haltes dans le froid se sont d'ailleurs révélées mortelles pour ceux qui se sont laissé gagner par l'assoupissement. Elie Wiesel veillait sur son père, son père sur lui, et c'est ce qui leur a permis d'atteindre le camp de Gleiwitz, d'où ils furent embarqués dans des trains de marchandises pour dix jours d'un voyage infernal vers Buchenwald. Ce camp se libéra le 10 avril sous l'action de la résistance intérieure, au moment où les SS avaient décidé son évacuation, bloc après bloc, avant de le faire sauter :

« *A dix heures du matin, les S.S. se dispersèrent à travers le camp, et se mirent à rabattre les dernières victimes vers la place d'appel. Le mouvement de résistance décida alors d'entrer en action. Des hommes armés surgirent tout à coup de partout. Rafales. Eclatements de grenades. Nous, les enfants, nous restions aplatis par terre dans le bloc. La bataille ne dura pas longtemps. Vers midi, tout était redevenu calme. Les S.S. avaient fui et les résistants avaient pris la direction du camp. Vers six heures de l'après-midi, le premier char américain se présenta aux portes de Buchenwald.* » De nombreux détenus sont morts encore après la libération de leur camp ; ils étaient moribonds au moment de l'arrivée des secours et on n'a rien pu faire pour eux.

Dans l'univers concentrationnaire, il existe principalement deux sortes de camps : ceux dans lesquels la mort vient vous prendre par épuisement lié au travail de forçat et aux mauvais traitements ; ceux dans lesquels les déportés étaient immédiatement gazés, puis brûlés. Malgré les efforts des nazis pour exterminer des « *untersmenschen* » et faire disparaître les traces de leur crime, beaucoup ont néanmoins survécu pour nous livrer leur témoignage contre l'oubli. Certains ont parlé presque immédiatement de leur détention, comme pour se libérer d'un lourd fardeau. D'autres, au contraire, se sont murés dans le silence et ne se sont mis à témoigner qu'au bout de cinquante ans, au moment du 50^{ème} anniversaire de la Libération des camps, comme M. Laidet.

Bibliographie

1 - Ouvrages historiques et essais

- *Encyclopédie Microsoft Encarta 98*
- *L'Impossible oubli : la déportation dans les camps nazis*, édité par la FNDIRP
- *Leçons de ténèbres : Résistants et déportés*, Plon, F.N.D.I.R./U.N.A.D.I.F.
- *Le système totalitaire*, Hannah Arendt, Politique
- *Eichmann à Jérusalem*, Hannah Arendt, folio histoire

- *Le procès Papon*, Jean-Jacques Gandini, Libro Inédit, 1999
- *Le monde contemporain*, collection d'histoire Louis Girard, Bordas

2 - Témoignages

- *Une vie bouleversée*, Etty Hillesum, Point Seuil
- *La Nuit*, Elie Wiesel, Minuit
- *Tous les Fleuves vont à la mer, Mémoires*, Elie Wiesel, Seuil
- *L'Écriture ou la vie*, Jorge Semprun, nrf, Gallimard
- *Si c'est un homme*, Primo Levi, Pocket
- *La Trêve*, Primo Levi, Pocket
- *Un costume rayé d'enfer*, Jean-Pierre Renouard, Pocket, 2008
- *Les naufragés et les rescapés, Quarante ans après Auschwitz*, Primo Levi, « arcades », Gallimard
- *Journal*, Anne Frank, Le Livre de poche
- *Une adolescence dans la nuit des camps*, d'Henri Kinchka, Serge Karlsfeld (pref.), éditions : Luc Pire, 2006
- *L'Univers concentrationnaire*, David Rousset
- *Être sans destin*, Imre Kertész, ed. 10/18, 1970
- *Au nom de tous les miens*, Martin Gray, 1971
- *Je me suis évadé d'Auschwitz*, Rudolph Vrba et Albert Wetzer.

3- Témoignage vivant

- Monsieur Laidet, ancien déporté au camp de Mauthausen. Témoignage recueilli lors de sa venue dans mon lycée en 1999.

4- Crédit photographique

- [http://pl.wikipedia.org/wiki/Treblinka_\(KL\)](http://pl.wikipedia.org/wiki/Treblinka_(KL)) (Tréblinka)
- http://en.wikipedia.org/wiki/Anne_Frank (Anne Franck)
- <http://www.babelio.com/auteur/Etty-Hillesum/2914> (Etty Hillesum)
- <http://reveilmemoire.e-monsite.com/pages/litterature/primo-levi.html> (Primo Levi)
- <http://d-d.natanson.pagesperso-orange.fr/triangles.htm> (codification pour les symboles d'identification)
- <http://d-d.natanson.pagesperso-orange.fr/condition-de-vie.htm> (Le revier, tableau de David Olère)
- <http://shoah-solutionfinale.fr/commandosfours.htm> (Fours Crématoires et chambre à gaz)
- http://fr.wikipedia.org/wiki/Zyklon_B (boite de zyklon B)
- http://www.ushmm.org/wlc/fr/media_ph.php?ModuleId=89&MediaId=1197 (Libération de Buchenwald)

L'organisation Todt

des autoroutes au mur de l'atlantique

par Jean Cotrez



AUTOROUTES ALLEMANDES DANS LES ANNÉES 30

La rubrique béton du HM, évoque quasiment lors de chaque article, l'organisation Todt (OT). Certes l'organisation Todt est surtout connue pour l'édification du mur de l'Atlantique (Atlantikwall ou AW) mais il serait très réducteur de résumer cette organisation à ces seules constructions. Au départ Todt a été en charge de la construction des autoroutes en Allemagne entre 1933 et 1938, avant de se lancer dans la construction de lignes de fortifications. De plus le terme « organisation » n'est pas usurpé car l'OT ne doit pas être seulement assimilée à une entreprise de BTP en charge de la construction. Cela va bien au-delà. Elle passait les marchés avec les entreprises, réquisitionnait les travailleurs, les payait, s'occupait de l'acheminement vers les chantiers des matières premières, surveillait les chantiers (au sens sécurité, tâche souvent accomplie par des nationaux collabos), était en charge de l'ingénierie, de la réalisation et du contrôle des travaux, de l'hébergement et la nourriture des travailleurs etc. Malgré cela, Todt dira : « On nous appelle Organisation Todt sans que nous n'ayons jamais été organisés ». C'était certainement une boutade car quand on se penche sur le détail de l'OT, on s'aperçoit que rien n'a été laissé de côté et que tout a été rigoureusement planifié.

FRITZ TODT :

Hitler ayant décidé de se lancer dès son accession au pouvoir dans de grands projets de travaux publics, il commence à mettre sous sa coupe les 4000 entreprises de BTP que compte l'Allemagne dans ce début des années 30 et fonde en 1933, la Reichsautobahn ou agence en charge de la construction des autoroutes dont il confie la direction à Fritz Todt, ingénieur des ponts et chaussées et fidèle d'Hitler. Né en 1891, Todt devient membre du parti nazi en 1922 et prend même du galon dans les SA en 1931. En 1938 à l'orée de la guerre la Reichsautobahn aura construit 3000 km d'autoroutes et 2000 autres km seront en chantier. Mais les bruits de bottes se faisant de plus en plus entendre, Hitler a besoin de protéger l'Allemagne sur sa frontière ouest et devant la tâche gigantesque que représente la construction de la ligne Siegfried (ou Westwall), il fait appel à son ingénieur des BTP préféré pour mener ces travaux à bien (mai 1938). Conscient de l'ampleur de la tâche, Todt comprend qu'il est temps de passer à l'échelle supérieure et crée l'organisation qui portera son nom : l'organisation Todt. En février 1940, il est nommé ministre de l'armement et des munitions.

Le 8 février 1942, après une rencontre avec AH dans la tanière du loup (construite par l'OT...), Todt meurt dans l'accident de son avion. Bien que rien ne soit formellement prouvé, il semble que Todt se soit permis d'émettre des doutes sur la capacité de l'Allemagne à gagner la guerre. L'accident et le décès de Todt ont soulevé des questions qui n'ont jamais trouvé de réponse. Albert Speer lui succède.

En hommage, la batterie Siegfried du cap Gris-Nez dans le Pas-de-Calais deviendra la batterie Todt.



FRITZ TODT

L'ORGANISATION TODT :

La direction générale de l'OT, (OT-Zentrale) est située à Berlin et c'est l'ingénieur Xaver Dorsh qui en est à la tête. Il ne rend de compte qu'à Todt et ensuite à Speer. Dorsh fait partie, tout comme Todt, du dernier cercle des familiers de Hitler. En plus des tâches évoquées plus haut au niveau des chantiers et de leur bonne marche, l'OT avait en charge le transport des matériaux et des travailleurs, ainsi que l'hébergement et le ravitaillement de ces derniers. N'oublions pas que les chantiers étaient mobiles. Quand un ensemble d'ouvrages était terminé, hommes et matériels se déplaçaient vers le prochain lieu où était prévu le nouveau chantier. Et on repartait à zéro au niveau de l'intendance. A ce titre, l'OT aura sa propre compagnie de transport, tout comme elle aura ses propres bureaux d'étude, ses géologues, sa police, ses uniformes et grades, ses insignes etc.

Sa tâche étant prioritaire, Todt ne rendait compte qu'à Hitler et son budget était lié directement à la Chancellerie. C'est un véritable état dans l'état qui suscitera certaines jalousies. Seule la SS essaiera de garder au moins un œil sur l'OT à défaut de pouvoir mettre la main dessus. Etant donnée l'ampleur géographique des chantiers, de la Norvège à la frontière espagnole pour le mur de l'Atlantique, l'OT va mailler l'Europe d'un grand nombre de commandements par pays auxquels sont rattachés des commandements locaux au niveau des grandes régions (Einsatzgruppen). Mais le maillage se développait encore plus vers le bas pour atteindre la taille d'un commandement OT pour une ville, par exemple.

Pour la construction, l'OT s'appuiera sur des entreprises locales. En France par exemple, elles signeront des contrats via le COBTP, comité d'organisation du bâtiment et des travaux publics, organisme français servant d'intermédiaire et de rabatteur pour l'OT. Ce système trouble est parfaitement décrit par Jérôme Prieur dans son livre « le mur de l'Atlantique – monument de la collaboration ». Voir à ce sujet l'interview de l'auteur dans le HM n° 70 de mars 2011.

Afin d'assurer son développement, l'OT crée ses propres écoles dans lesquelles seront formés les futurs cadres de l'organisation (Pontivy puis St Cloud pour la France). Pour mieux se faire connaître, elle crée son propre service de propagande allant jusqu'à éditer un hebdomadaire « le travailleur du front ».

En 1944 entre 1000 et 1500 entreprises françaises de toutes tailles travaillent pour l'OT.



BRASSARD DE LA TODT

LES CHANTIERS DE L'OT :

Le premier, dans l'ordre chronologique est celui du Westwall. En 1938, Hitler demande à l'OT fraîchement créée de finir la ligne Siegfried, timidement commencée après la 1^{ère} guerre mondiale. L'OT forte de 500.000 hommes la plupart issus de la Reichsautobahn vont réaliser la chose en 1 an et demi entre mai 38 et le début de 40. Le début des constructions normalisées (Regelbau) permet en ce laps de temps restreint, l'édification de 14000 bunkers ayant nécessité 5 millions de m3 de béton.

Il faut d'ailleurs revenir sur cette nouveauté concernant les constructions selon des plans types prédéfinis. En quoi consiste ce programme ?

D'abord on définit les besoins, c'est-à-dire un catalogue dans lequel on trouve tous les types de blockhaus classés en 15 catégories selon leur usage. On peut citer les blockhaus passifs dont les abris pour la troupe, les soutes à munitions, les abris usines, les abris pour les puits d'eau potable, les postes de secours, le PO etc. Ensuite viennent les blockhaus actifs parmi lesquels les casemates pour artillerie, pour mitrailleuses avec ou sans cloche blindée, pour mortiers, les casemates de flanquement ou frontales, les tobrouks etc.

Une fois ces catégories établies à l'intérieur de chacune, plusieurs modèles selon les armes qu'ils vont abriter, le nombre de soldats qu'ils vont héberger. Les ouvrages selon qu'ils seront à destination de la Heer, de la Kriegsmarine ou de la Luftwaffe seront encore différents, suivants les desideratas et autres spécificités des différentes armes. (Pour les détails voir le HM n° 67 d'octobre 2010).

En final cela donne un certain nombre d'ouvrages dont chacun porte une référence, avec des côtes, des équipements, un nombre d'embrasures et de portes blindées défini, l'implantation des réseaux d'électricité, d'alimentation en eau ou de chauffage et ventilation, systèmes optiques, périscopes, radio, téléphones etc. et surtout combien de m3 de béton, de ferrailage et de poutrelles métalliques et d'heure de main d'œuvre ou de temps de réalisation.

Donc si les ingénieurs de l'OT décident de construire tel blockhaus à tel endroit, ils savent à l'avance de quoi et en quelles quantités ils auront besoin et peuvent anticiper les commandes.

Le résultat, rapidité de construction et diminution des coûts.

Après la campagne de France, l'OT va être mise à contribution pour réparer le réseau ferré très endommagé par les bombardements, dégager les grands ports et les canaux fluviaux des épaves qui les encombrant, réparer les routes et les communications, ainsi que les aérodromes, ceci dans l'optique de l'opération Seelöwe. Dans le même but l'OT à l'été 40 va réussir le tour de force de construire en quelques semaines, 6 batteries d'artillerie à longue portée dans le Pas-de-Calais. Ces batteries seront chargées de protéger la flotte d'invasion en route vers l'Angleterre et d'engager les navires de la Royal Navy, si ceux si cherchaient à intervenir.

Pour mémoire ces batteries sont :

- Prinz Heinrich à Sangatte
- Oldenburg à Calais
- Grossdeutschland (Lindemann) à Sangatte
- Grosser-Kurfürst au cap Gris-Nez
- Siegfried (Todt) à Haringzelles
- Friedrich-August à Wimille

Parallèlement l'OT fortifie les îles anglo-normandes tombées entre leurs mains fin juin 1940.

En 1941, l'OT entame la construction des bases sous-marines pour abriter les U-boots de Dönitz. Ces chantiers pharaoniques verront le jour à Brest, Lorient, Saint-Nazaire, Bordeaux et La Pallice. A Berlin, devant l'intensification des raids, l'OT sera chargée de la construction des monumentales Flaksturm autour du cœur de la capitale du Reich.

En 1942, tout en continuant les travaux sur les bases sous-marines, l'OT entreprend la construction de l'AW et de ses 15000 blockhaus et à la fin de la même année, le début celle du Südwall sur la côte méditerranéenne, suite au débarquement des alliés en Afrique du Nord. Cette dernière mesure pénalisera l'avancement de l'AW en divisant les ressources humaines et matérielles entre 2 fronts.



En 1943, on demande à l'OT de prendre en charge la construction des bases de lancement des V1 et V2 ainsi que celle du grand blockhaus d'Eperlecques (216m x 95 m x 28m).



LA COUPOLE D'EPERLECCQUES

Simultanément vu l'avancée des alliés en Italie, l'OT est sollicitée pour l'édification des lignes « Gustav » et « Gothic » en Italie. A la même époque Speer lance l'opération Riese consistant à enterrer l'industrie de guerre allemande suite aux bombardements du Reich par les Anglais et les Américains. C'est encore l'OT qui sera en charge de travaux.

La diversification va bien au-delà du béton. En URSS elle est en charge d'une usine de fabrication de baraquements en bois pour les camps de concentration. En Yougoslavie elle exploite la plus grande mine de cuivre d'Europe.

LES HOMMES DE L'OT :

Les effectifs de l'OT se composent d'Allemands, qui sont les ingénieurs du génie, les géologues, topographes, les membres des bureaux d'études et les cadres de l'organisation (5%). En résumé la matière grise. Sur le terrain, on trouve également quelques uns de leurs compatriotes. Ce sont ceux issus du RAD (Reichsarbeitsdienst, service du travail du Reich) dans lequel passent tous les hommes de 18 à 25 ans pour une durée de 6 mois. L'OT quand la main d'œuvre qualifiée se raréfiera, fera appel à ces travailleurs «volontaires» allemands.

Le reste soit environ 90% de l'effectif seront des travailleurs étrangers (prisonniers de guerre), des travailleurs forcés des pays conquis de l'est de l'Europe, les requis locaux. A ceux-ci s'ajoute un contingent d'environ 30.000 républicains

espagnols qui ayant fui l'Espagne franquiste sont internés dans des camps en zone libre. Vichy va les livrer à l'OT. Autre main d'œuvre, les juifs naturalisés Français à qui Vichy va retirer la nationalité française. Devenus « étrangers » 10.000 d'entre eux iront sur les chantiers de la Todt. Enfin des volontaires dont les salaires versés par l'OT ne sont pas étrangers à leur motivation. En effet, l'OT paye environ le double, parfois le triple du salaire touché par le même travailleur dans une entreprise française. De plus s'ajoutent différentes primes d'éloignement ou de bombardement, de séparation afin d'attirer les hommes mariés, de travail du dimanche etc.

Enfin les cantines des entreprises travaillant pour l'OT sont prioritaires en terme de ravitaillement. Et de bons repas en cette période difficile représentaient un avantage en nature non négligeable ...



HITLER ET SPEER PORTANT LE BRASSARD DE L'OT

En France au début 1942 avec le lancement de la construction de l'AW, il faut embaucher. Une campagne de recrutement est lancée des 2 côtés de la ligne de démarcation en insistant sur les bons salaires. Pour faire face, l'OT installe 300 bureaux de recrutement. Pour augmenter les chances de trouver du monde, on ferme les chantiers français pour des raisons fallacieuses. Comme il faut continuer à nourrir la famille, on espère récupérer tous ces nouveaux chômeurs. En quelques mois pas moins de 100.000 travailleurs français rejoignent l'organisation. Le STO a eu l'effet inverse que celui recherché par Laval et c'est la Todt qui en a été le grand bénéficiaire. Entre la perspective d'aller travailler on ne sait où en Allemagne et celle de travailler en France au bord de la mer avec un bon salaire, la majorité va opter pour la seconde solution et ainsi alimenter en main d'œuvre l'OT.

A la mi 43 on est passé de 100.000 à 200.000 travailleurs français. Cet état de fait créera un profond malaise entre le STO à qui Sauckel réclame des travailleurs pour l'Allemagne et Speer qui doit couler des milliers de tonnes de béton. Les chantiers sont si nombreux et dévoreurs de ressources que même les indemnités d'occupation ne suffisent plus à les financer. Les salaires et autres avantages se réduisent comme une peau de chagrin et par répercussion le recrutement et les effectifs fondent. En 1 an (soit mi 44) la Todt va perdre plus de 100.000 travailleurs. Le vent a tourné et les déserteurs rejoignent les maquis. Les campagnes de recrutement font chou blanc. L'intensification des bombardements alliés sur les chantiers rendant le travail dangereux, finissent par faire fuir les derniers qui hésitaient encore à désertir. Revers de la médaille, ces défections seront compensées par la réquisition forcée et l'aggravation des conditions de travail.



UNIFORME DE LA TODT

A la fin 1944, 1,4 millions de personnes travaillent pour l'OT (dans toute l'Europe), dont 20.000 en provenance des camps de concentration encadrés par 200.000 Allemands. Les conditions de travail pour ceux là sont inhumaines, et beaucoup y laisseront la vie à force de mauvais traitements et de mal nutrition.

CONCLUSION :

On peut toujours être intéressé voire passionné par les vestiges des fortifications que l'on doit à l'organisation Todt. Il ne faut cependant pas perdre de vue que l'OT était une organisation paramilitaire nazie et qu'elle en appliquait les principes. Malgré les dénégations de Speer qui, si on l'écoute, n'a rien vu et rien su de ce qui s'est passé en Allemagne et en Europe entre 1933 et 1945, gardons à l'esprit que certains ouvriers de l'OT étaient considérés comme des esclaves et traités comme tels, juste à cause de leur race ou de leur religion et que tous les moyens ont été bons pour mettre en coupes réglées les industries du BTP afin que l'OT devienne leur client exclusif.

Nous avons évoqués les salaires gras distribués par l'OT. Certes, mais l'argent provenant des « frais d'occupation », ils payaient les ouvriers avec l'argent qu'ils volaient aux pays occupés. Il y a eu certes du génie dans cette organisation mais cela ne doit pas gommer pour autant les à côtés. Je laisse le mot de la fin à Rémy Desquesnes dans son livre « l'organisation Todt en France (1940-1944) » :

« Constituant l'un des organes les plus efficaces de la machine de guerre hitlérienne, l'OT demeure par ses dimensions, par l'ampleur de ses travaux et par ses réalisations techniques spectaculaires massivement exploitées par la propagande, une institution unique dans l'histoire ».

Sources :

Rémy Desquesnes : l'organisation Todt en France 1940-1944

Jean-Guy Dubernat : l'organisation Todt éditions Ouest France 2014

Jérôme Prieur : le mur de l'Atlantique, un monument de la collaboration – éditions Denoël 2010



La batterie de la Tamarissière à Agde

par Jean Cotrez



DAVID SUR LE SITE DE LA TAMARISSIÈRE, EN SÉANCE DE DÉDICACE DE SON LIVRE

Pour ce 12^{ème} épisode de la série « ceux qui restaurent... » nous vous emmenons pour la première fois sur le Südwall, à Agde plus précisément, afin de vous présenter le remarquable travail de restauration qu'y a entrepris l'association « Agde Histoire 39-45 » sur le site de la plage de la Tamarissière à l'embouchure de l'Hérault. Nous avons parlé de ce site dans le dernier HM dont la rubrique béton était consacrée à une présentation du Südwall. C'est David Mallen, le président qui nous permet de rentrer plus en détail sur la restauration de la batterie de la Tamarissière.

Histomag 39-45 : Pouvez-vous nous présenter votre association Agde Histoire 39-45 (création, nombre de membres, but...)

David Mallen : En 2009 j'ai créé cette association avec un groupe d'amis passionnés d'histoire locale. L'association Agde Histoire 39-45 a pour but la recherche, l'inventaire, l'étude et la sauvegarde du patrimoine archéologique et historique Agathois pendant la seconde guerre mondiale. Pour le moment le siège de l'association est chez le président avant de prendre ses quartiers dans l'abri infirmerie R638 à la Tamarissière que nous sommes entrain de restaurer depuis quelques mois maintenant.

J'en suis le président, Fabrice GOUDOULY le vice-président et Sylvain LE NOACH. le secrétaire. L'association compte une quinzaine de membres et une vingtaine de bénévoles.

HM : Il semble que vous ayez le projet d'installer le siège de votre association dans un des blockhaus de la plage de la Tamarissière ? Vous pouvez nous en dire plus ? (Inauguration ?)

DM : Actuellement les membres et bénévoles de l'association œuvrent à la restauration de l'abri infirmerie type R638 de la batterie 3./H.K.A.L.A.101 Tamarissière I. Celui-ci a été ouvert en octobre 2013 après quasiment 50 ans de fermeture. En effet il fût muré au milieu des années 60 ce qui le préserva relativement bien des tags ou autre dégradations. Après un premier tour d'horizon le jour de l'ouverture, il fût procédé à un examen plus minutieux de chacune des pièces. Toutes les pièces furent nettoyées et passées au tamis ce qui permis de mettre en évidence de nombreux éléments distinctifs du passé « médical » de ce lieu. Tous ces objets trouvés (seringues, ampoules de médicament, fioles, etc....) seront exposés dans le bunker. Lors du nettoyage de la salle de soin nous eûmes également la surprise de découvrir un sol pavé avec des pavés anciens vraisemblablement récupérés dans des habitations de la Tamarissière. C'est dans ce bunker que nous comptons inaugurer au printemps 2015, en effet, que nous installerons le siège de notre association.



INTÉRIEUR DE L'ABRI HÔPITAL R638, FUTUR SIÈGE DE L'ASSOCIATION (NOTEZ LES PANS COUPÉS DE TOUS LES ANGLES AFIN DE FACILITER LA MANUTENTION DES BRANCARDS. NDLR)



UN DES R668 SUBSISTANT DU SITE DE LA TAMA (PHOTO FRED BONNUS)

HM : Le siège de votre asso sera à proximité immédiate d'un très grand camping avec un important passage. Envisagez-vous dans ce cadre, une action pédagogique à destination des vacanciers ? Si oui sous quelles formes ?

DM : Il est situé sur le domaine communal en bordure du bois de la Tamarissière, espace boisé classé au niveau du P.O.S. (Plan d'Occupation des Sols) et inscrit à l'inventaire de la Z.P.P.A.U.P. (Zone de Protection du Patrimoine Architectural, Urbain et Paysager). La modification future de cette zone en A.V.A.P. (Aire de mise en Valeur de l'Architecture et du Patrimoine), nous a amené à présenter un projet de réhabilitation et de mise en valeur de ce bunker.

Notre projet était dans un premier temps de pouvoir ouvrir à nouveau l'abri afin d'en faire un inventaire et un relevé précis. Ensuite, en faire le siège de notre association sans modifier l'aspect extérieur, afin de conserver l'authenticité du site et pouvoir ainsi réaliser des expositions temporaires à l'intérieur afin de créer un nouveau point d'attrait touristique agathois, idéalement situé entre bois et mer mais également un éventuel parcours fléché avec panneaux explicatifs. Notre projet permettrait ainsi aux agathois de redécouvrir une partie de l'histoire de leur cité et aux touristes de découvrir le passé de leur lieu de villégiature.

HM : Etes-vous soutenu par une entité quelconque (mairie, département ...). Si oui sous quelle forme ?

DM : En effet, la mairie d'Agde nous suit dans ce projet. Le terrain étant communal, la mairie met donc cet ouvrage à notre disposition. Lors de l'ouverture, nous étions aidés par les agents des services techniques municipaux. Des portes métalliques sur mesure ont également été réalisées par les services municipaux qui réaliseront également prochainement l'électrification de l'ensemble. En parallèle, nous travaillons avec le service d'urbanisme et le service patrimonial de la mairie afin d'intégrer les bunkers de la Tamarissière dans le futur règlement de protection zonal en cours, concernant le bois de la Tamarissière.

HM : Bénéficiez-vous de subventions pour vous permettre de mener vos projets à bien ? Si oui de la part de qui ? Si non quels sont les moyens de fonctionnement de votre asso ?

DM : À ce jour, notre association ne bénéficie que de ses cotisations et du bénévolat de ses membres. La mairie nous aidant matériellement pour les travaux de réhabilitation.

HM : Le nom de votre association sous-entend que vous vous consacrez surtout à Agde et sa région. Y a-t-il à votre connaissance d'autres associations telles que la vôtre qui ailleurs s'occupent de restaurer des vestiges du Südwall ?

DM : Il existe dans l'Aude l'association Südwall Languedoc-Roussillon dont Sylvain LE NOACH est le vice-président et qui, initialement, avait été créée en 2002 afin de rechercher, inventorier, étudier et sauvegarder le patrimoine archéologique militaire et historique du Languedoc Roussillon pendant la seconde guerre mondiale et de créer un musée. Depuis cette association existe toujours et est à l'initiative du nettoyage d'une batterie de Port la Nouvelle.

En 2007 l'association Patrimoine Militaire Grusannais fût créé à l'initiative de notre regretté ami Jean-Luc décédé en mai 2012 lors d'une plongée-spéléo. L'association s'occupe du site de l'Ayrolle-Grannies à Gruissan qu'ils ont également nettoyé est rendu visitable.

Récemment s'est constituée une association à Port-Vendres : l'association les Chantiers de la Mémoire qui a pour projet la mise en valeur du patrimoine communal en se mobilisant sur un site remarquable, le Fort Mailly. Construit au XVIIIe siècle par le comte De Mailly, ce bâtiment militaire dont les murailles ont été détruites en 1944 par les bombardements de l'armée Allemande est depuis 1991 inscrit à l'inventaire du Patrimoine Historique. Actuellement les membres nettoient les installations militaires allemandes.

HM : Présentez-nous le site de la Tamarissière où vous allez vous installer (inventaire des blockhaus), situation géographique, armement, intérêt militaire de l'implantation de la batterie à cet endroit...

DM : Le Mittelmeerküstenfront se compose de différents secteurs défensifs (Verteidigungsbereich). Dans le cas du Languedoc-Roussillon nous trouvons donc :

- Lgs Languedoc groupe süd (Cerbère/Leucate)
- Lgm Languedoc groupe mitte (Leucate/Vendres)
- Lgn Languedoc groupe nord (Vendres/Frontignan)

Au sein de ces zones fortifiées, différents points d'appuis sont référencés sous diverses appellations. Nous rencontrons dans un premier temps le Widerstandnest, point de résistance, ensuite le Stützpunkt, point d'appui, et enfin le Schwerpunkt, point d'appui lourd. Plusieurs Widerstandnest (Wn.) peuvent être regroupés afin de former un Stützpunkt (St.P.). Chacun de ces points est identifié distinctivement en fonction de son importance, du secteur défensif et de son numéro dans ce secteur par exemple Wn Lgn 087 ou St.P. Lgn 080. L'ensemble de ces points d'appuis forme un groupe de point d'appui : Stützpunktgruppe (St.P.Grp.). Ils avaient pour but de former une ligne continue de feu le long de la côte et s'échelonnent généralement en deux lignes de feu avec les batteries côtières.

La Tamarissière forme le Stützpunkt Lgn 080 c'est à dire un point d'appui lourd Groupe Languedoc nord 080.

Ceux qui restaurent



Ceux qui restaurent

Ce Stützpunkt est composé de deux points d'appui plus légers le Widerstandsnest 084 et le 083 puis de deux gros points d'appui le Lgn 085 et le Lgn 090. La batterie de la Tamarissière, installée au bord de la plage devant le bois de la Tamarissière, située entre l'embouchure de l'Hérault et la pointe des Douanes, est bordée d'une ligne de chevaux de frise et de 400 pyramides béton antichar contre les engins de débarquement. En arrière de la batterie, pour parfaire son système défensif, les Allemands ont agrandi le bras de la lagune du Clot de Vias servant ainsi de barrière naturelle et de fossé antichar le long duquel sont construits des emplacements de combat individuel de type Kochbunker. Cette puissante batterie qui a pour but la défense de l'embouchure de l'Hérault groupe, en fait, deux batteries bien distinctes : la Tamarissière I Lgn 085 et la Tamarissière II Lgn 090 occupées respectivement par les batteries d'artillerie côtière 3./H.K.A.L.A et la 5./H.K.A.L.A. Elle servira également de centre de formation pour l'école d'artillerie côtière basée à Béziers.

La première batterie 3./H.K.A.L.A Lgn 085 aligne quatre canons de 10,5 cm K331 (f) d'origine Française sous casemates de type R669 permettant un tir en azimut de 60°, axées toutes les 4 au sud, deux soutes à munitions de type 134 ainsi que cinq abris pour personnel de type R668. Un petit poste de commandement de tir (Leitschand SK) coordonne les tirs de cette batterie. Deux canons 2cm Flak et un mortier de 5 cm d'origine Française complètent le dispositif. A son extrémité nord-ouest, la batterie est gardée par deux canons de campagne de 7,5 cm FK16 n.A sous casemates de flanquement de type R612 permettant un tir en azimut de 60°, axées toutes les deux à l'ouest. Le tout complété par un abri tôle métro (Wellblech), un abri pour six hommes de type Bf51a et un abri Feldmassiger. L'abri infirmerie de type 638 appartient à ce secteur.





ÉTAT DU SOL APRES LA RESTAURATION...

HM : Quelles sont les actions de restauration que vous avez déjà effectuées, celles en cours ?

DM : Le nettoyage de l'abri infirmerie est terminé. Nous en sommes à peindre les murs et à réaliser l'électricité intérieure avec les services techniques. Mais hormis ça notre association avait déjà nettoyé des encuvements sur une autre batterie d'Agde, celle de St Martin des Vignes. Nous avons aussi participé à des journées de nettoyage sur les sites audois aux côtés d'autres associations

HM : Quels sont vos projets à moyen/long terme ?

DM : Bien évidemment finaliser le projet sur l'abri infirmerie. Nous travaillons également avec la Communauté d'Agglomération Hérault Méditerranée et le conservatoire du littoral et la Mairie d'Agde pour la valorisation du site classé Natura 2000 « des anciennes carrières de Notre Dame l'Agenouillade », où fût installé le camp de l'Organisation Todt pendant la seconde guerre. Des panneaux explicatifs sont en cours de réalisation après concertation avec notre association pour les textes concernant l'occupation allemande du site. Nous allons également proposer des visites conférences à destination des scolaires que ce soit avec les écoles ou les lycées sur le site de la Tamarissière.



DAVID ET SYLVAIN LORS DE LEUR CONFÉRENCE EN PRÉSENCE DE M GILLES D'ETTORE, MAIRE D'AGDE

Pour la présentation de mon livre aux Agathois, sylvain Le Noach et moi-même, nous avons animé au mois d'octobre une conférence sur Agde pendant l'occupation à la demande du service Mission patrimoine de la mairie d'Agde. Cette conférence s'est tenue dans les locaux de l'office du tourisme. Puis bien évidemment le travail avec les collectivités territoriales concernant un éventuel classement de certains bunkers.

HM : Vous avez récemment sorti un livre sur le Südwall autour d'Agde. Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

DM : "Agde sous l'occupation allemande 1942 - 1944" est le fruit de nombreuses années de recherches dans les archives françaises, américaines et allemandes ainsi qu'un long travail sur le terrain à la recherche et à l'identification des différents types de fortifications. Ce livre unique nous fait revivre ou découvrir cette période troublée de la Seconde guerre mondiale en abordant notamment l'occupation de la région d'Agde, l'organisation de l'armée allemande, son dispositif ainsi que la construction des fortifications. Illustré de nombreux documents photographiques inédits, ce travail d'histoire et de mémoire vous fera pénétrer dans le quotidien des Agathois pendant cette période sombre.



R610 DE LA TAMA SUR LE CAMPING DU MÊME NOM

Le coin des lecteurs

par Vincent Dupont

Bonjour à toutes et à tous,

Nous allons comme à notre habitude vous présenter quelques ouvrages références sur le sujet que nous avons abordés dans le dossier thématique de ce numéro. Ensuite ce sont les dernières sorties littéraires concernant le conflit qui nous intéresse tant et qui ont retenu l'attention de la rédaction que nous présenterons, en espérant qu'ils vous plairont tout autant !



Bonjour à toutes et à tous,

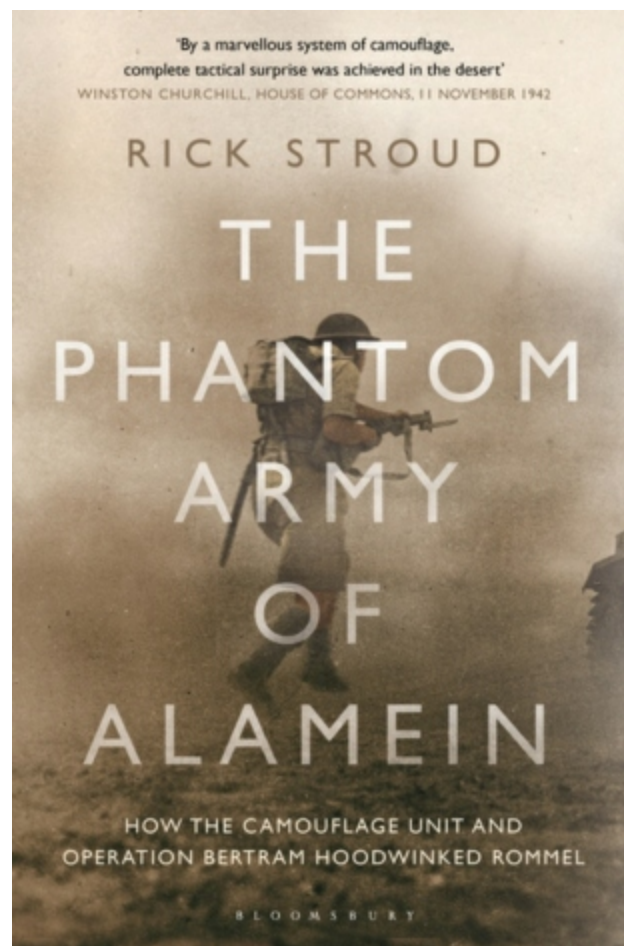
Concernant les intoxications et la désinformation pendant la guerre les ouvrages en français ne sont pas légion, toutefois les ouvrages en langue anglaise sont plus nombreux, vous nous excuserez donc mais en voici donc quelques uns pour approfondir le sujet que nous avons abordé dans le dossier :

The Phantom Army of Alamein de Rick Stroud

Bloomsbury Publishing

288 pages – env. 20,00 euros

En 1940, un groupe d'artistes, sculpteurs, cinéastes, peintres de décors de théâtre sont réunis pour former une unité de camouflage. Dirigée par le major Geoffrey Barkas elle comprend notamment dans ses membres le magicien de renommée internationale Jasper Maskelyne. L'objectif de cette unité est alors d'instaurer la tromperie comme une nouvelle arme sur le champ de bataille. Ils mettent ainsi très tôt en œuvre leurs talents en bâtissant les ruines d'une fausse usine de dessalement de l'eau durant le siège de Tobrouk. Et ce n'est qu'un début, ils vont désormais, dans le cadre de la 8^{ème} Armée, tisser la toile de multiples tromperies, faisant apparaître dans le désert des convois ou des camions là où ils ne devraient pas être, et inversement en déployant des trésors d'imagination en matière de camouflage, leur tâche n'en étant que plus compliquée dans cette zone géographique. Leurs succès sont tels que le général Montgomery fait appel à leurs talents pour cacher les préparatifs de la bataille d'El Alamein : l'opération Bertram est née. En six semaines, deux divisions blindées, des canons, des véhicules de soutiens sortent des sables pour constituer un des plus grands tours de prestidigitation de l'histoire militaire. Sous leurs yeux ébahis, les Allemands découvrent, au moment de la bataille, que les quelques 600 chars repérés à un endroit ont été déplacés à 80 km de là. Rommel avait été dupé par des unités faites de toiles et de morceaux de bois. Ce livre retrace de manière bien documentée la façon dont des hommes très créatifs venus de milieux parfois divers mirent en commun leurs talents – mais aussi leurs pinceaux, leurs crayons et leurs caméras – pour l'effort de guerre britannique.



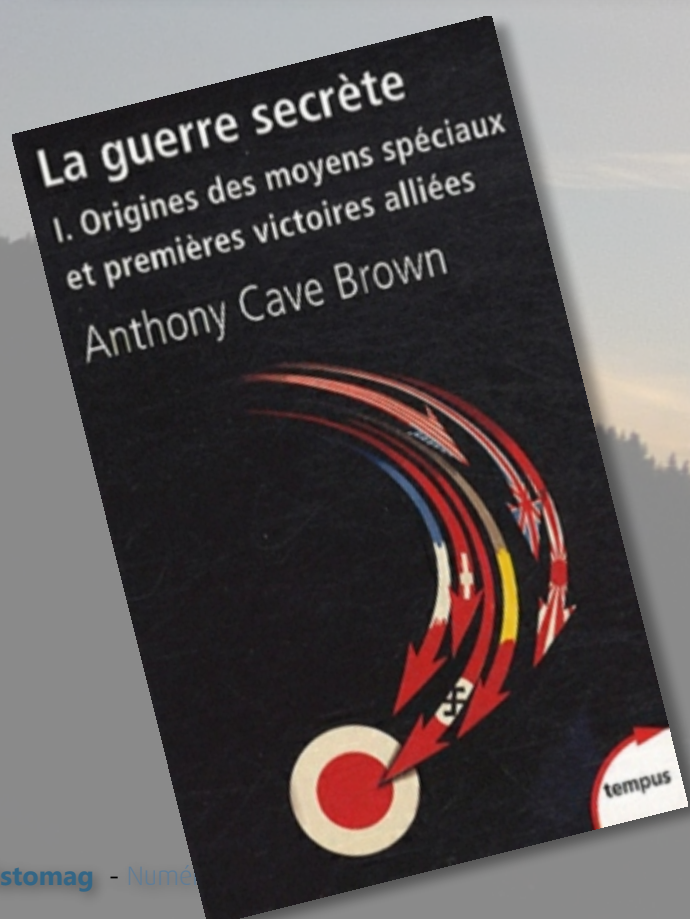
La Guerre Secrète (T. I & II)

de Anthony Cave Brown

Librairie Académique Perrin – Collection Tempus

Env. 1400 pages (au total) – env. 15,00 € (au total)

En interdisant à la fin de la guerre, dans un mémorandum en date du 28 août 1945, la divulgation, de toute information ayant trait aux "moyens spéciaux" qui venaient d'être utilisés pour abattre Hitler, le président Truman empêchait quiconque d'avoir accès aux secrets majeurs de la Seconde Guerre mondiale. Il fallut attendre trente années pour que cette censure draconienne soit levée. S'appuyant sur une impressionnante documentation, Anthony Cave Brown a entrepris de reconstituer pour la première fois un fascinant puzzle, en racontant dans son intégralité et jusqu'en ses moindres détails l'histoire véridique des plus gigantesques et complexes opérations de mystification de tous les temps. Ruses et intrigues, complots multiples, attentats d'une folle témérité, coups de main et sabotages de toute nature, trahisons et sacrifices les plus douloureux constituent la trame de cette tortueuse épopée dont les épisodes décisifs permirent l'invasion de l'Europe au Jour J et l'anéantissement final du III^e Reich. Anthony Cave Brown démontre de manière captivante le rôle considérable, sinon déterminant, de cette guerre souterraine faite de gloire et de disgrâce, d'astuce et d'héroïsme, d'horreur et d'ignominie où d'incroyables stratagèmes se révélèrent finalement presque aussi essentiels que les canons sur les champs de bataille. Le lecteur sera surpris, peut-être choqué, par certaines pages consacrées à De Gaulle et à la Résistance, mais il ne cessera jamais de se passionner pour ces étonnantes révélations qui montrent à quelles difficultés, pour ne pas dire à quelle hostilité, le Général et parfois, les résistants durent se heurter dans le camp allié, épreuves qui ne font que grandir leur souvenir, leur action et leur détermination. En mettant au jour de nombreux aspects du drame, Anthony Cave Brown confère à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale une nouvelle et extraordinaire dimension.

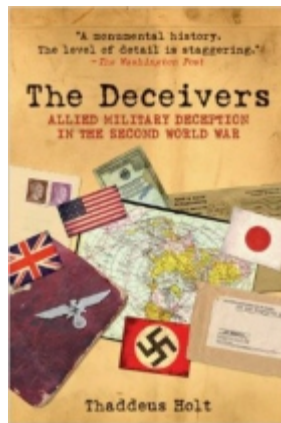




Bodyguard at lies de Anthony Cave Brown

Editions Harper & Row
947 pages – env. 10,00 €

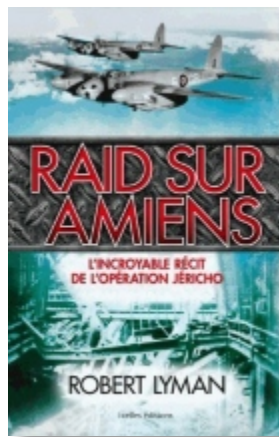
Le 6 Juin 1944, près de six mille navires alliés, la plus grande flotte dans l'histoire, arrivent au large des côtes françaises pour commencer la libération de l'Europe. À leur grand soulagement, les Alliés obtinrent une surprise tactique complète. Le Jour J, qui aurait pu être l'une des plus sanglantes catastrophes de l'histoire, est ainsi devenu l'une de ses plus grandes victoires et cette étonnante surprise ne fut complète que grâce à un rempart de mensonges. Raconter l'histoire de la plus complète et de la plus compliquée des opérations présente cependant un défi immense et fascinant tant la furtivité, la trahison, le mensonge et les tromperies furent déployées. Cet ouvrage d'Anthony Cave Brown, qui complète sa "Guerre secrète", fait référence en la matière, fournit l'histoire quasi-complète de ces opérations. Des décisions déchirantes comme celle de Churchill de ne pas avertir la ville de Coventry qu'elle était sur le point d'être détruite, aux jeux du chat et de la souris meurtriers entre les agents alliés en France et la Gestapo, en passant par le sosie de Montgomery que les anglais mirent en place, c'est aussi la constitution progressive du rideau de brouillard que les alliés déployèrent face à l'Europe qui est contée. En résumé ce livre monumental rassemble beaucoup d'histoires d'explosifs, de décrypteurs, de séducteurs, de complots et de ruses aux niveaux les plus élevés comme aux plus bas, mais retrace ainsi toute l'intoxication menée par les Alliés durant ce conflit.



The Deceivers : Allied Military Deception in the Second World War de Thaddeus Holt

Editions Weidenfeld & Nicolson
1180 pages – env. 15,00 €

Durant la Seconde Guerre mondiale, les Alliés ont utilisé des méthodes sans précédent et pratiqué la déception militaire la plus réussie jamais vue pour diriger le Haut-Commandement de l'Axe vers des actions erronées. En effet, une fois que les Américains rejoignent la guerre en 1941, ils ont beaucoup à apprendre de leurs homologues britanniques, qui ont pu parfaire leurs compétences en déception pendant des années. Comme la guerre progressait, la Grande-Bretagne pris en charge les efforts de désinformation sur le théâtre européen, tandis que les Américains restèrent axés sur le Pacifique. The Deceivers s'étend donc sur les réalisations britanniques dès le début de la guerre, du Moyen-Orient à l'Europe jusqu'au D-Day, mais aussi sur celle ayant mené à la victoire américaine dans le théâtre d'opération du Pacifique. Thaddeus Holt complète ici l'œuvre d'Anthony Cave Brown en racontant toute l'histoire derrière ces opérations d'intoxication. A l'aide d'archives déclassifiées, Holt offre ainsi au lecteur un ouvrage fascinant d'érudition historique.



Raid sur Amiens - L'incroyable récit de l'opération Jéricho de Robert Lyman

Editions Ixelles
368 pages – 23,90 €

Début 1944, la résistance du nord de la France est à genoux. Depuis quelques mois, les réseaux sont fortement ébranlés par les forces conjuguées de la Gestapo et de l'Abwehr et des centaines de résistants sont faits prisonniers, notamment à Amiens. Ils attendent dans leur geôle une mort quasi-certaine. Forts de leurs relations avec les services secrets britanniques, les réseaux français de l'intérieur demandent de l'aide au MI6. Au matin du 18 février, un raid est lancé : l'opération Jéricho vient de commencer ! Dix-neuf chasseurs-bombardiers Mosquito de la *Tactical Air Force* volent à basse altitude au-dessus de la Manche et atteignent en rase-mottes les côtes françaises. Leur objectif : bombarder avec une précision chirurgicale la prison d'Amiens et permettre ainsi aux prisonniers de s'évader par les brèches créées dans les murs d'enceinte. En quelques minutes, les bombardiers britanniques vont lâcher des dizaines d'engins, détruisant murs et bâtiments, semant la mort.

La Résistance a-t-elle vraiment demandé ce raid ? Ou était-il destiné à manipuler les Allemands en leur faisant croire qu'un débarquement dans le nord de la France était imminent ? Beaucoup d'entre nous connaissions déjà cette histoire grâce au livre du colonel Rémy entre autre, sorti en 1954, et les théories émises comme quoi cette attaque fut menée dans le but de tuer des responsables de la Résistance détenant des informations sur le débarquement ou à défaut de le faire croire aux Allemands. Dans *Raid sur Amiens*, Robert Lyman dépoussière cette histoire et démontre que la controverse n'est pas corroborée par les faits. L'auteur fait un récit argumenté de cette attaque spectaculaire et de sa motivation, en illustrant des portraits des hommes et des femmes courageux qui l'ont rendue possible, tant en Grande-Bretagne qu'en France.

Les secrets du Jour J : Opération Fortitude - Churchill mystifie Hitler de Robert "Bob" Maloubier

Editions de la Boétie

293 pages – 18,50 euros



Ce témoignage phare se dévore comme un roman, mais n'a rien d'une fiction. Le D-Day, Bob Maloubier y a participé et en a connu bien des acteurs. Il s'est aussi appuyé sur une très solide documentation. S'ils veulent gagner la guerre, les Alliés doivent débarquer ! Il leur faut donc fixer une bonne part des forces allemandes loin de la Normandie. Comment ? Par une

savante opération d'intoxication baptisée Fortitude. Un brain-trust de l'Intelligence Service l'élabore à l'aide de faux jetons et de célèbres agents doubles ou triples, qui ont pour nom Garbo, Popov, Brutus, Snow ou Zigzag. Le meneur de jeu est Winston Churchill. Les cibles sont les services secrets allemands, le commandement de la Wehrmacht et Adolf Hitler en personne. Le récit complet, inédit en France, de cette rocambolesque opération, fait revivre les approches, les arnaques et les retournements qui vont faire d'un débarquement de prime abord impossible, un triomphe ! Et si le sujet est largement traité en anglais il faut se satisfaire qu'il le soit aussi désormais pour les francophones, et pas par n'importe qui : Bob Maloubier. Aujourd'hui âgé de près de 85 ans, il a traversé le siècle dernier en aventurier. Fils de famille, élevé à Neuilly, cultivé et polyglotte, il se retrouve à 17 ans, faute d'avoir pu rejoindre de Gaulle à Londres, en Afrique du Nord où il est rapidement enrôlé dans les services secrets britanniques. Officier des services secrets britanniques, Bob Maloubier est témoin des préparatifs du Jour J et devient un saboteur de talent avant d'être envoyé dans le Limousin pour armer et former le maquis communiste (il détient probablement un

record officiel pour avoir fait sauter six ou sept ouvrages en 24h) avant de terminer sa carrière militaire au sein des services secrets français et de fonder l'unité des nageurs de combat.

Membre du SDECE il travaille ensuite dans le pétrole. Il est déjà auteur de plusieurs livres autobiographiques racontant sa trépidante carrière, dont *Les coups tordus de Churchill* ainsi que son autobiographie, *Agent secret de Churchill*.

Wood for Wood : l'énigme des bombes en bois de Pierre-Antoine Courouble

Les Presses du Midi

242 pages – env. 20,00 €



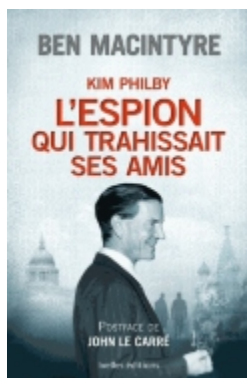
Dans le but de tromper les Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale, les Allemands ont eux aussi entrepris de monter des opérations d'intoxication et ils construisirent notamment de faux aérodromes dotés de vraies pistes et de fausses infrastructures, complétés de faux avions fabriqués à partir de bois, qu'ils appelaient "Attrappen". Un certain nombre d'histoires étranges circulèrent alors comme quoi ces terrains furent survolés par des avions anglais (pour la plupart) qui se moquèrent d'eux en lâchant des bombes en bois sur lesquelles étaient parfois peintes les mots "Wood for wood".

Pierre-Antoine Courouble a recueilli de nombreuses informations sur ces bombes en bois et nous livre ici le fruit d'années de recherche que nous avons par ailleurs voulu mettre en avant dans le dossier thématique de ce numéro.

L'espion qui trahissait ses amis de Kim Macintyre

Editions Ixelles

339 pages – 23,90 €



Philby est sans aucun doute l'espion le plus célèbre du XXe siècle. Ce livre, basé sur des lettres personnelles, des journaux intimes, des interviews ainsi que sur des archives déclassées des services secrets britanniques, américains et soviétiques, retrace le parcours d'une vie qui fut une perpétuelle trahison. Remarqué à Cambridge en 1930 par un de ses professeurs communistes, il est aiguillé par ce dernier vers les services secrets soviétiques pour lesquels il accepte de travailler sous le nom de "Sonny". Reporter de guerre en 1939, il intègre le contre-espionnage du MI6 en juin 1940 et devient alors un parfait agent double. Dans les années quarante, Nicholas Elliott, Kim Philby et James Angleton sont les étoiles montantes du MI6, le service de renseignement britannique. Ce sont aussi des amis indéfectibles. Mais Philby garde pour lui une information capitale : il travaille en sous-main pour Moscou, et transmet les confidences de ses amis à ses maîtres espions soviétiques. Un des principaux tours de force de Philby consistera à créer et diriger une section britannique antisoviétique qui lui permettra de poursuivre ses activités d'espionnage à la solde de Moscou sans crainte d'être lui-même démasqué.

L'espion qui trahissait ses amis est une histoire de loyauté et de félonie sur fond de guerre froide. C'est le récit d'une bataille idéologique entre amis tout à fait exquis et parfaitement impitoyables, menée dans les restaurants chics de Londres, de Washington et de Beyrouth, dans un style purement narratif qui fait penser aux romans de John Le Carré. A l'aide de documents personnels inédits et d'archives récemment déclassifiées, Ben Macintyre retrace ici brillamment le parcours de Kim Philby, le transfuge le plus scandaleux du XXe siècle, où anecdotes et grande Histoire se mêlent astucieusement au fil du récit pour donner lieu à une brillante combinaison.



Les Femmes Snipers Russes de Youri Obratzov

Histoire & Collections

114 pages – env. 24,95 €

Parmi tous les métiers que les femmes ont pu faire à la guerre, l'un des plus durs, des plus improbables est celui de sniper. Si au début de la guerre les femmes snipers sont des cas isolés, leur nombre augmente rapidement grâce à la création de l'École Principale de préparation des femmes snipers. Elles vont se retrouver confrontées au feu ennemi, aux difficultés météorologiques, à l'immobilité pendant des heures et des jours. L'engagement des femmes soviétiques dans la Seconde Guerre mondiale, de par leur nombre et leur rôle, est un événement sans précédent dans l'Histoire du monde.

Plus de 100 000 d'entre elles vont s'engager dans l'armée régulière ou rejoindre les partisans. Quarante-vingt-sept vont recevoir la plus haute distinction de Héros de l'Union Soviétique. Ludmilla Pavlitchenko, Roza Chanina, Nina Petrova, Aliya Moldagoulova, Nina Lobkovskaya, Liza Mironova ... autant de femmes au destin incroyable qui, avant la guerre, sont institutrices ou étudiantes, et pour lesquelles la soif de défendre leur pays et venger leur famille est si forte, qu'elles deviendront des snipers d'élite.



Les éminences grises du nazisme de Gérard Chauvy

Editions Ixelles

352 pages – 22,90 €

Dès l'avènement du nazisme, Adolf Hitler s'est vu entouré de personnages qui allaient devenir les piliers du régime. Leurs noms ne sont que trop connus : Goering, Himmler, Goebbels entre autres. Mais quel fut en réalité leur rôle et leur poids politique dans l'ascension du parti hitlérien jusqu'au pouvoir ? Leurs fonctions sont souvent méconnues tandis que leur rôle n'en est pas moins important. Certains sont toutefois moins connus et ont même parfois été de ceux qui ont permis au jeune agitateur de brasserie de s'affirmer dans son rôle de leader de parti dès les années vingt. Ainsi le système nazi doit beaucoup au déploiement de la propagande et au contrôle implacable exercé sur la presse par Dietrich Eckart. Ce livre, richement documenté, évoque ainsi également l'action d'Otto Dietrich, chef du service de presse d'Hitler et secrétaire d'État à la propagande de 1937 à 1945. A travers l'étude des personnalités comme Max Amann ou Kurt von Schröder c'est aussi la gestion des affaires du parti qui est montrée, ainsi que les liens avec les milieux de la finance et de l'industrie. On sait que sans la complicité, le soutien tacite puis ouvert de l'armée allemande et certains de ses chefs, Adolf Hitler n'aurait pas pu asseoir son pouvoir comme il l'a fait. Aussi ce livre tente aussi de montrer le rôle tenu par des officiers comme Walter von Reichenau. La personnalité du médecin personnel de Hitler, Karl Brandt, est aussi étudiée dans cet ouvrage ainsi que celle de ses confrères dans les diverses expérimentations humaines menées au sein des camps de concentration. Sont également abordés les rôles de personnages comme Inge Viermetz, responsable de Lebensborn, mais aussi de l'obergruppenführer SS Oswald Pohl ou encore de l'exécutif des basses œuvres Roland Freisler. En résumé cet ouvrage met en lumière le rôle et l'importance de la personnalité des hommes et des femmes des cercles rapprochés du Führer, en montrant toute l'influence qu'ils ont pu avoir dans le régime nazi. L'auteur offre au lecteur une vision globale de ces éminences grises qui mériteraient toutefois, chacune, d'être approfondies, mais l'ouvrage en lui-même est un bon outil pour qui veut dans un premier temps découvrir l'élite dirigeante du nazisme.

Sur les otages de Ernst Jünger

Les Belles Lettres

220 pages – 17,00 €



22 octobre 1941 : en représailles de l'assassinat d'un officier allemand à Nantes, le jeune résistant Guy Môquet, le syndicaliste Jean-Pierre Timbaud et le député Charles Michels sont fusillés avec 24 de leurs compagnons dans une

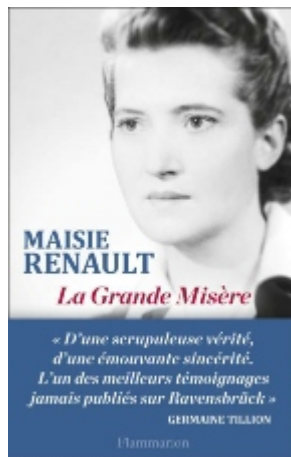
clairière de Châteaubriant (Loire-Atlantique). Le chroniqueur officiel de cette première exécution de masse d'otages français n'est autre que le vétéran Ernst Jünger, 46 ans, dont le texte inédit est publié ici. "Rédigé dans le style des chancelleries, donc sans ambition littéraire", précise son traducteur Julien Hervier, ce rapport, demandé par le haut-commandement allemand à Paris au héros des tranchées a valeur historique. Il retrace l'escalade infernale des attentats et de leurs représailles exigées par Hitler et décrit dans le détail "une situation impossible, telle qu'on ne peut que commettre des fautes, soit qu'on agisse, soit qu'on s'abstienne." Autre abîme, celui qui sépare les donneurs d'ordres de ceux qui s'apprentent à mourir.

Ernst Jünger a pris soin de traduire et de joindre à son memorandum les lettres d'adieu à leurs proches des 27 fusillés qui sont reproduites ici, certaines pour la première fois. Y figure, bien sûr, celle de Guy Môquet, lue tous les 22 octobre dans les écoles françaises. C'est à partir de ce matériau que le cinéaste Volker Schlöndorff a réalisé son téléfilm *La mer à l'aube*, diffusé en 2012 et c'est lui qui présente ce livre réalisé sous la direction de Sven Olaf Berggötz et publié en Allemagne en 2011 sous le titre "Sur la question des otages. Exposé des faits et de leurs conséquences."

La Grande Misère de Maisie Renault

Editions Flammarion

233 pages – 21,00 €



May Renault que sa famille appelle Maisie n'est pas très connue. Pour tout dire son frère l'est beaucoup plus : Gilbert Renault alias le colonel Rémy que l'on présente plus. Durant la guerre elle le rejoint à Paris en octobre 1941 pour devenir secrétaire de la Centrale du Réseau C.N.D. (Confrérie Notre-Dame) et leur plus jeune sœur, Isabelle, les rejoint dès avril 1942. Toutes deux dénoncées puis arrêtées par la Gestapo le 13 juin 1942, elles sont internées à la Santé, puis à Fresnes, Romainville et

Compiègne, avant d'être déportées à Ravensbrück le 15 août 1944. Commence alors vraiment le "voyage au pays de la mort" qui occupe la plus grande part de ce récit où, au milieu des prisonnières politiques, des détenues familiales, Maisie Renault découvre l'enfer au quotidien, la lutte pour manger, pour dormir, pour tenter de rester humaine au milieu d'autres humains qui éprouvent chaque jour un peu plus de difficultés à s'entraider. Avec une incroyable humanité qu'elle a tenté de préserver, elle raconte sa lutte pour survivre au moment où le four crématoire du camp embrume l'horizon nuit et jour, la fin de la guerre poussant le caractère sanguinaire du régime à son paroxysme. Ce récit est au fil des pages l'histoire d'une résistance à l'ensauvagement gagnant peu à peu chacune des déportées qui chaque jour doivent trouver au plus profond d'elles la force nécessaire pour ne pas sombrer jusqu'à leur libération. A son retour de déportation, après avoir reçu les soins que nécessitait son état de santé, May Renault écrivit ce livre dont elle achèvera l'écriture en août 1947. Publié à nouveau

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - WWW.39-45.ORG /HISTOMAG

Mike Aguil
1940

Prolongez votre lecture

avec les suppléments multimédia d'Histomag sur le Forum
Cliquez ou Flashez le QR-CODE ci-dessous



Vous souhaitez
**Participer à
Histomag ?**



Vous souhaitez
**Commenter
Histomag ?**

Contactez la Rédaction :
histomag@39-45.org

Rendez-vous ici :
courrierhistomag.39-45.org